

# Comprendre la Guillotière par le prisme du genre :

Un espace public en constante  
renégociation

*Par le Master 2 Recherche en Commun  
et Transitions territoriales*

Elina Payon, Olivia Krukowski, Maïwenn Hoyaux,  
Ysé Boucas, Léna Garcia Aparicio, Moustapha Kane,  
Joachim Chatain, Louise Klein, Lise Giacobelli

Enquête collective : Années 2022-2023

Supervisée par Spyros Franguiadakis et Olivier Rouchon



## Remerciements

---

Notre gratitude va tout d'abord à nos encadrants : Spyros Franguiadakis et Olivier Rouchon. Nous remercions Spyros pour l'intérêt qu'il a porté à cette enquête, pour le temps qu'il nous a accordé, pour sa relecture toujours précise et minutieuse. Nous remercions Olivier de nous avoir donné un premier côté professionnel dans nos études, en nous apprenant à répondre de manière collective à une commande et en nous montrant toutes les ficelles de son métier.

Nous remercions également Anne-Laure Chantelot, Sophie Castagnet et Delphine pour leur accueil chaleureux à la Maison des Projets. Grâce à elles, nous avons un endroit pour nous réunir durant la semaine de terrain. Anne-Laure nous a grandement aidé dans notre prise de contact avec les acteur·ices du quartier, et Sophie, avec sa bonne humeur à toute épreuve, nous a invité à plusieurs évènements qui nous ont permis de faire des rencontres intéressantes pour l'enquête.

Nous remercions également chacun·e des personnes qui ont accepté de prendre du temps pour nous rencontrer et discuter avec nous. Nous remercions particulièrement le collectif des Arpenteuses Urbaines et les travailleur·euses du Centre Social Bonnefoi, qui se sont montré·es très intéressé·es et investi·es pour notre enquête, nous fournissant nombre de contacts, de documents, et de détails sur leurs perceptions et usages du quartier. Merci également aux commerçants nous ayant accueilli et partagé lors ressentis sur le quartier et aux habitant·es ayant pris le temps de nous répondre.

## Écriture inclusive et anonymisation

---

Dans un souci de représentativité, nous utiliserons tout au long de cette étude et dans la mesure du possible l'écriture inclusive. L'écriture inclusive n'est pas utilisée lorsque ce sont des citations provenant de la parole de nos enquêté·es ou de nos lectures, et que la modification porte à débat (par exemple avec le terme « individu ».)

Tous les prénoms (de nos enquêté·es ou des commerces), où nous sommes allé·es et que nous avons cité, ont été anonymisés, conformément au Règlement général sur la protection des données (RGPD).

# Sommaire

<b>Introduction.....</b>	<b>5</b>
<b>Avant-propos.....</b>	<b>6</b>
<b>La Guillotière : Un laboratoire d'enquêtes et de recherches .....</b>	<b>10</b>
La Guillotière comme expérience : retour sur le contexte socio-historique du quartier de la Guillotière .....	10
<i>Lyon, place du pont, place des hommes debout</i> : le regard d'Azouz Begag sur le quartier .....	13
La Guillotière comme laboratoire : un plan d'actions de la Ville de Lyon, s'appuyant sur des études sociologiques .....	14
La place des femmes dans l'espace public .....	17
Les Arpenteuses Urbaines : marches sensibles et sensées d'un collectif de femmes.....	20
<b>Démarche d'enquête : se réajuster au fil de notre découverte de la Guillotière .....</b>	<b>24</b>
<b>Enquête de terrain : données récoltées et mobilisées .....</b>	<b>27</b>
Types de données récoltées : .....	27
<i>Les entretiens réalisés</i> .....	27
<i>Le focus-group</i> .....	28
<i>Le parcours commenté</i> .....	28
<i>Les observations</i> .....	28
Organisation d'une journée d'animation .....	29
<i>L'atelier de photo-élicitation : premier contact avec les participant-es</i> .....	29
<i>L'atelier de cartographie sensible du quartier</i> .....	30
<i>L'atelier "Post-it"</i> .....	32
<b>Comment les ressources mobilisées deviennent des thématiques pour l'enquête ? .....</b>	<b>37</b>
La Guillotière semble traversée par des réseaux distincts .....	37
Une perception plurielle du quartier .....	38
Les problématiques plus profondes de la notion d'insécurité : comprendre la partie immergée de l'iceberg.....	39
<b>La problématisation de l'enquête à partir des données récoltées sur et à la Guillotière.....</b>	<b>40</b>
<b>Partie I : Faire l'expérience de la Guillotière .....</b>	<b>42</b>
1. La Guillotière : territoire en mouvement par sa diversité de populations et d'acteur·ices .....	42
A. <i>La Guillotière : entre diversité culturelle et processus de gentrification</i> .....	42
B. <i>De multiples acteur·ices politique et associatif en présence sur le quartier</i> .....	49
C. <i>Liens entre les acteur·ices sur le terrain</i> .....	51
2. La Guillotière : un espace en tension ? .....	59
A. <i>Espace pluri-normé : étude de cas de la Place Mazagran</i> .....	59

B.	<i>Les mésusages à la Guillotière : sens commun de la déviance.....</i>	62
C.	<i>L'usage de la force comme solution pour faire face aux mésusages ?.....</i>	65
3.	<b>La Guillotière à l'épreuve des sens communs.....</b>	70
A.	<i>Construction comme objet médiatique et politique.....</i>	71
B.	<i>Construction comme objet politique et genré.....</i>	74
C.	<i>La Guillotière perçue par ses usager·ères interrogé·es.....</i>	75
<b>Partie II : Quand les femmes (re)négocient leur(s) espace(s) à la Guillotière .....</b>		<b>85</b>
1.	<b>Les femmes à la Guillotière : diversité d'usages et attachement au quartier ? .....</b>	<b>85</b>
A.	<i>Quand les femmes mènent l'enquête.....</i>	85
B.	<i>Une pluralité des usages des femmes.....</i>	90
C.	<i>Rapports sensibles et formes d'attachement au quartier.....</i>	91
2.	<b>S'incorporer dans l'espace-temps à la Guillotière : une pragmatique du « faire avec ».....</b>	<b>93</b>
A.	<i>Arrangement ordinaire et pratique de l'espace.....</i>	94
B.	<i>Lieux de passages : les usages du quartier sous l'angle de la quiétude.....</i>	99
C.	<i>Les "tactiques" des femmes pour arpenter le quartier.....</i>	100
3.	<b>Les femmes invisibles à la Guillotière ? .....</b>	<b>103</b>
A.	<i>Des femmes rendues indésirables .....</i>	103
B.	<i>Socialisation genrée à l'espace public et modes d'apparition différenciés.....</i>	106
C.	<i>Les espaces interstitiels : les femmes « prennent place » à la Guillotière à leur manière</i> <i>107</i>	
<b>Partie 3 : Un espace des possibles .....</b>		<b>112</b>
1.	<b>Les actions qui ont été mises en place .....</b>	<b>112</b>
2.	<b>Nos préconisations .....</b>	<b>115</b>
	<i>Les préconisations des Arpenteuses urbaines en discussion.....</i>	115
	<i>Poursuivre la réflexion pour avoir des espaces accueillants pour les femmes.....</i>	117
	<i>Créer plus de liens entre les associations .....</i>	117
	<i>Poursuivre le travail d'enquête avec les femmes (et les hommes) .....</i>	118
	<i>Pour un espace public fait d'espaces privés : favoriser la création de liens sociaux.....</i>	119
	<i>Réinvestir l'hospitalité dans l'espace public.....</i>	121
	<i>Pour une revalorisation de l'image du quartier de la Guillotière .....</i>	122
<b>Conclusion .....</b>		<b>124</b>
<b>Bibliographie .....</b>		<b>126</b>
<b>Annexes .....</b>		<b>130</b>
	<i>Tableau des entretiens.....</i>	130
	<i>Trois exemples de guide d'entretien.....</i>	131
	<i>Un exemple de journal de terrain : le 16 novembre 2022.....</i>	134
	<i>Légende de la cartographie des acteur·ices.....</i>	140

## Introduction

Le quartier de la Guillotière est connu comme l'un des grands lieux d'intersection de la ville de Lyon. Un espace où s'entremêlent différentes histoires, différentes pratiques et surtout différentes appropriations de l'espace. Aux premiers abords, on peut percevoir la Guillotière comme un endroit privilégié d'une occupation masculine de l'espace... Cependant, la réalité - comme le quartier - est plurielle, complexe et diversifiée. Alors, pour mieux saisir les contours de ce qui se joue à la Guillotière, la Maison des Projets Gabriel Péri et l'Université Louis Lumière de Lyon 2 nous ont interrogé :

### Où sont les femmes ?

*Comment reconsidérer la part de leurs actions (ou leur part) dans le quartier de la Guillotière?*

Cette commande partait de l'hypothèse que dans le quartier de la Guillotière, les femmes issues des migrations semblaient peu présentes dans les espaces publics. Cependant, nous savions qu'il existait des réseaux locaux de solidarité et de développement économique, qui sont majoritairement investis par les femmes, mis en valeur par l'exposition sur les femmes du quartier présentée à la Maison des Projets et le travail du collectif Hop Hop Hop. Ces travaux ont soulevé plusieurs questions dont celles des temporalités et des parcours migratoires des femmes habitant à la Guillotière, ainsi que les domaines d'influence et de visibilité/d'apparition dans les espaces aussi bien publics que privés.

Le questionnement de départ était donc de (re)considérer la place des femmes (issues d'expériences migratoires), en se demandant *comment rendre plus visible leur présence et plus compréhensive leur part dans le quartier multiculturel qu'est la Guillotière, notamment au travers de leurs actions dans les réseaux sociaux, culturels et d'entraide.*

Les objectifs de l'enquête de terrain étaient de prolonger le travail de mise en lumière de la pluralité des regards à porter sur le quartier de la Guillotière, et de surcroît de la place des femmes dans ces espaces et dans les réseaux interpénétrant le quartier.

## Avant-propos

---

Cette commande nous a conduit à divers questionnements, notamment autour de la question du genre, des origines, mais aussi des limites du territoire étudié.

### *Mais où sont les hommes ?*

En effet, le questionnaire étant entièrement tourné vers les femmes, nous nous sommes demandé·es quelle place nous devons accorder aux hommes dans notre enquête. Était-il possible de se pencher complètement sur la place des femmes dans le quartier, sans s'intéresser à l'opinion des hommes ? Nous avons donc décidé de nous intéresser à la dimension du genre, dans sa pertinence pour comprendre les modes de relations avec le quartier. L'idée n'était pas de faire de la catégorie « genre » une catégorie prédéterminée ou prédéterminante, mais de comprendre comment elle est mobilisée et comment elle opère dans les discours et les descriptions des acteur·ices. Nous avons donc laissé nos différentes prises de contact nous guider, ce qui nous a finalement conduit à réaliser des entretiens avec quasiment que des femmes.

### *Être habitant·e et « habiter » son quartier*

De même, il était nécessaire pour nous de ne pas nous concentrer sur une catégorie évidente de personnes – celle des habitant·es – mais d'aborder les usages dans une perspective plus large. Nous avons donc intégré toutes les personnes pouvant se rendre à la Guillotière, peu importe leur statut, qu'elles soient passantes, usagères investies ou non, seulement résidentes, non-habitantes mais très investies. Cela a induit tout un travail réflexif sur la notion d'« habiter ». Nous nous sommes demandé·es si nous pouvions mettre au même niveau un·e habitant·e du quartier venant seulement pour rentrer chez lui/elle, d'un·e habitant·e vivant dans le quartier et pratiquant aussi celui-ci de différentes manières (commerces, restaurant, associations, etc.). Est-ce qu'« habiter » un quartier n'est pas plus fort que seulement y « résider » ? Nous nous sommes donc penché·es sur cette distinction habitant·e/résident·e, où nous avons estimé que certain·es pratiquant·es et usager·es du quartier l'« habitaient » davantage que certaines personnes qui y viennent seulement parce qu'elles y résident. Nous pourrions donc parler d'*habitant·es* par la pratique, mais qui ne résident pas forcément à la Guillotière.

### *De quoi parle-t-on quand on dit « issues des migrations » ?*

La problématique visait également les femmes *issues des migrations*, ce qui nous a très rapidement posé problème, d'un point de vue méthodologique. Nous avons eu plusieurs difficultés : que signifie « issues des migrations » ? Parle-t-on des femmes immigrées ? Est-ce qu'on intègre les deuxièmes et troisièmes générations descendantes de l'immigration ? Nous nous demandions comment nous allions pouvoir amener cette question, et ainsi questionner sur les origines d'une personne. Sur quels critères pouvions-nous nous baser pour la poser ? Nous avons peur d'en arriver à juger les individus à partir de préjugés, telle que la couleur de peau, ce qui n'était pas concevable ni envisageable.



Nous sommes parties des définitions données par des institutions telles que l'ONU. Selon la définition de l'Organisation des Nations unies, un migrant est toute personne « *qui, quittant son lieu de résidence habituelle, franchit ou a franchi une frontière internationale ou se déplace ou s'est déplacée à l'intérieur d'un État, quels que soient : 1) le statut juridique de la personne ; 2) la caractère, volontaire ou involontaire, du déplacement ; 3) les causes du déplacement ; ou 4) la durée du séjour* »<sup>1</sup>. Il s'agit donc d'une définition qui ne tient pas compte de la nationalité de la personne. Dans ce sens, chaque pays adopte ses propres définitions d'une personne immigrée. Ainsi, en France, la définition est celle retenue par le Haut Conseil à l'intégration (HCI) : un·e immigré·e est une personne née étrangère à l'étranger et résidant en France. La France ajoute à la définition de l'ONU le critère de nationalité à la naissance. Un·e immigré·e peut garder sa nationalité ou acquérir la nationalité française. Dans les deux cas, iel reste immigré·e. Le fait d'être immigré·e est donc permanent. De plus, un descendant·e d'immigré·e est une personne née en France dont au moins un des deux parents est immigré<sup>2</sup>.

Malgré ces définitions, des personnes qui ont passé 10 ans en France et qui n'ont pas encore la nationalité peuvent quand même avoir un sentiment d'appartenance à la France, sans oublier leur pays d'origine pour autant. Et à l'inverse, certain·es immigré·es ou descendant·es d'immigré·es peuvent avoir la nationalité française, et pour autant, se sentir davantage appartenir à leur pays d'origine. Tout cela permet donc de mettre en réflexion la différence de perception entre la définition que l'on pourrait caractériser de conventionnelle et ce que vivent les acteur·ices concerné·es au niveau pratique.

Il y a donc un hiatus entre une représentation classique de la migration se basant sur l'administratif en général et une représentation des acteur·ices, plus fine, plus proche de ce qu'iels vivent et de comment iels se représentent leur situation. Ainsi, nous avons fait le choix d'élargir notre enquête à toutes les femmes, sans distinction d'origine, avec comme objectif d'amener la question lors des entretiens, en les questionnant sur leur parcours, les laissant libres de nous parler de leur potentiel parcours migratoire ou origine.

### ***Le concept d'espace public***

L'hypothèse de la commande s'interroge sur la faible présence des femmes dans l'espace public à la Guillotière. Ceci nous amène à nous questionner sur ce concept d'espace public, en opposition à un espace privé où les femmes seraient davantage présentes et visibles.

Isaac Joseph revient sur cette notion d'espace public, qui serait d'un côté un espace public urbain et de l'autre un espace public politique. L'espace public urbain représente l'espace public physique, sensible, comme les rues, les transports publics, les jardins publics, etc. C'est un espace de circulation. L'espace public politique est davantage abstrait et immatériel. C'est un espace de communication<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> “Que signifie le terme “migrant.e” ?”, Site internet des *Nations Unies*, URL : <https://www.un.org/fr/global-issues/migration>

<sup>2</sup> “Définition Immigré”, Site internet de l'*INSEE*, publié le 19 décembre 2022, URL : <https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c1328>.

<sup>3</sup> Joseph Isaac. L'espace public comme lieu de l'action. In: *Les Annales de la recherche urbaine*, n°57-58, 1992. Espaces publics en villes, p. 211-217.

Cette idée de circulation, et notamment de circulation des corps, représente l'espace public urbain comme un espace accessible à toutes. Or, certaines catégories de citoyen·nes n'ont pas accès à certaines portions de l'espace public ou à certains services publics. Ici, on peut penser aux personnes en situation de handicap qui n'ont pas accès à tous les espaces, mais on peut également se demander si les femmes ne sont pas une catégorie d'individus n'ayant pas accès aux mêmes espaces que les hommes.

Rébecca Cardelli s'intéresse aussi à l'espace public, notamment sous le prisme des inégalités de genre :

*« Quand on évoque la notion d'espace public, on fait référence à l'espace extérieur au domicile, à un espace commun que tout individu devrait pouvoir occuper pour réaliser différentes activités, seul, seule ou à plusieurs et qui offre de nombreuses opportunités en termes de loisirs, d'activités culturelles, sportives, festives ou de consommation. L'espace public est donc supposé être ouvert et accessible à tous et toutes. En cela, il est essentiel dans le fonctionnement de nos démocraties dans la mesure où il permet les interactions sociales et encourage la diversité des relations entre individus. L'accès à l'espace public est en effet un enjeu central pour l'égalité et la citoyenneté car il conditionne l'accès aux droits »<sup>4</sup>.*

Il y a cette idée d'« espace extérieur au domicile », donc extérieur à l'espace privé, où l'on devrait pouvoir exercer de nombreuses activités, puisqu'il est “ouvert” et “accessible” à toutes. On pourra donc s'intéresser aux femmes, comme catégorie n'ayant pas le même accès à l'espace public que les hommes. La dernière phrase est particulièrement intéressante. Elle montre l'importance de l'accès à cet espace public, car celui-ci « conditionne l'accès aux droits », c'est-à-dire qu'il représente un “enjeu” majeur de la question de l'égalité homme/femme. Si les femmes ne peuvent accéder de la même manière que les hommes à l'espace public, alors elles sont discriminées vis-à-vis d'eux.

Ce rappel de quelques bases autour de la notion d'espace public nous a permis de poser nos premiers questionnements, au début de l'enquête. Cela nous a conduit à nous intéresser à la taille du territoire que nous avons à enquêter et à nous demander quelles limites nous devons nous donner.

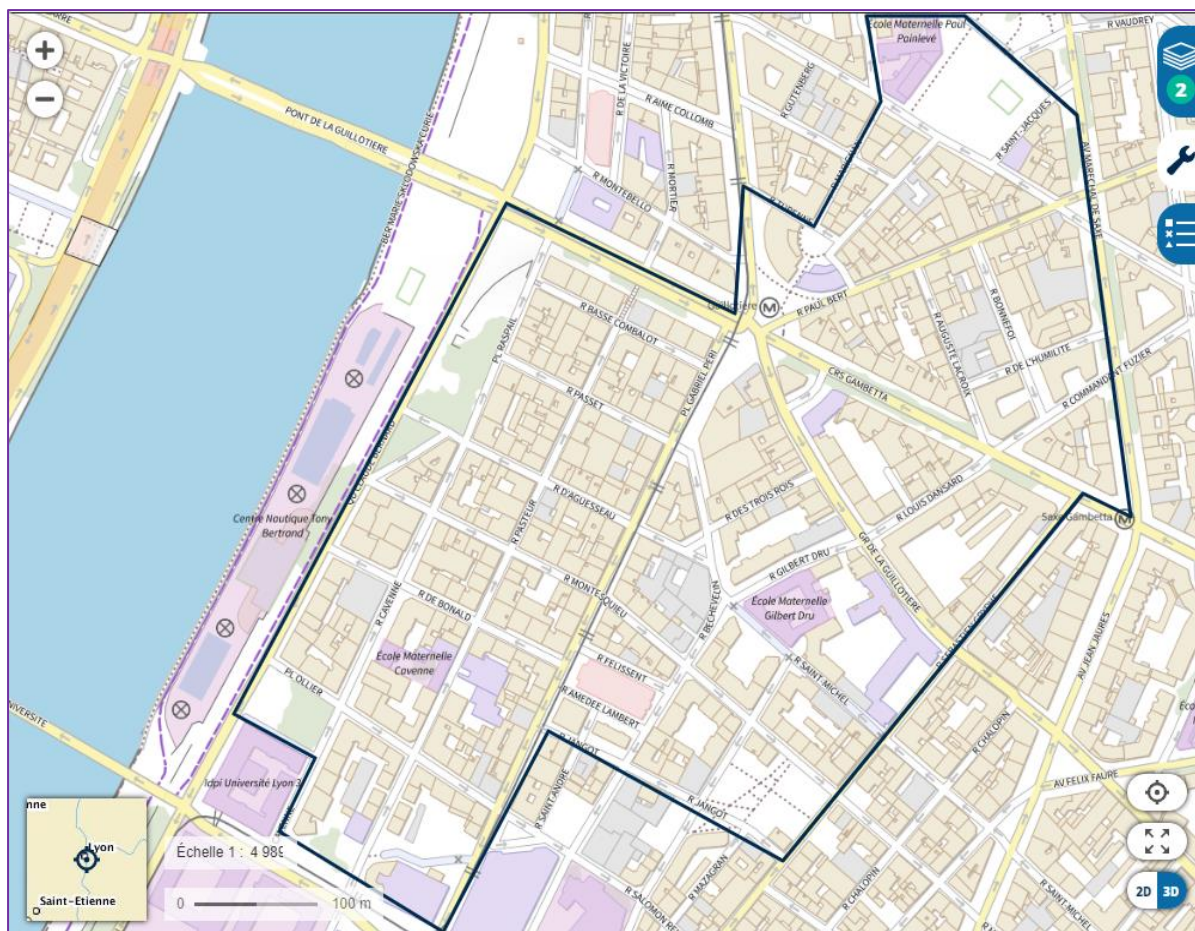
### ***Quelle limite pour notre terrain d'enquête ?***

Enfin, nous nous sommes questionné·es sur les limites de notre territoire d'enquête. Comment envisager notre périmètre d'enquête, tout en sachant que chaque personne perçoit un territoire de façon distincte ? A partir de ce constat, nous avons discuté collectivement de la problématique du périmètre et avons établi qu'il existait différentes manières de le cadrer : le plus évident étant le territoire administratif, correspondant au découpage officiel déterminant l'action publique adéquate ; il peut également s'agir du territoire vécu, c'est-à-dire le territoire tel qu'il est structuré par les pratiques des usager·es et par leurs représentations ; enfin, le territoire perçu, soit comment les personnes perçoivent le territoire abordé. De plus, la question

---

<sup>4</sup> “Introduction : Espace public et inégalités de genre”, Rébecca Cardelli, p.5-11, in “Espace public et inégalités de genre”, *Dynamiques régionales*, 2021/3, n°12, p.6.

de la présence/visibilité des femmes dans l'espace public avait comme point névralgique la place Gabriel Péri. Nous avons donc décidé d'un périmètre d'enquête, guidé par notre enseignant Olivier Rouchon, ayant pour centre la place Gabriel Péri. Le périmètre s'étendait de la rue de Marseille jusqu'au Lidl, vers la grande rue de la Guillotière, jusqu'à un peu après la Maison des Projets, la place Mazagran et le quartier Moncey avec la place Bahadourian, et la place Raspail, sur les quais.



### Quartier de la Guillotière : Périmètre de l'enquête collective

Source : Géoportail, carte IGN, URL : <https://www.geoportail.gouv.fr/carte>

A partir de ces premiers questionnements autour de la commande qui nous avait été faite, nous avons émis la volonté de partir des usages et pratiques des différents espaces composant notre périmètre d'enquête. Nous souhaitions d'abord aborder les différents types de rapports au territoire, qu'ils soient objectifs (comme la pratique des commerces ou lieux de sociabilités tels que les bars, les restaurants, les associations, etc.), mais aussi liés aux affects de chacun·e, aux rapports émotionnels aux espaces. Aborder les usages implique pour nous de questionner de manière plus détaillée nos entretenu·es, de questionner les trajets quotidiens, l'organisation des journées, les lieux qu'ils affectionnent et aiment moins. **L'idée est de voir où sont les femmes, dans le sens très pragmatique des lieux où elles vont, qu'elles fréquentent et les affects liés à ces lieux. Cette mise en récit des expériences individuelles de nos enquêté·es devait permettre de créer une pluralité de discours et de manière d'aborder les espaces au sein de la Guillotière.**

## La Guillotière : Un laboratoire d'enquêtes et de recherches

Le début de notre enquête a été marqué par un premier travail de recherche documentaire. Nos lectures ont été en partie orientées par notre encadrant, Olivier Rouchon, qui a fait le lien entre l'actrice commanditaire de l'enquête, la Maison des Projets, et notre équipe de recherche. Nous nous sommes donc doté·es de documents préexistants, que ce soit des ouvrages historiques ou des articles de presse, d'études sociologiques déjà réalisées sur le territoire de la Guillotière et la place Gabriel Péri, comme amorce d'une organisation de travail, mais aussi comme introduction au terrain.

### **La Guillotière comme expérience : retour sur le contexte socio-historique du quartier de la Guillotière**

Nous nous sommes appuyé·es sur l'ouvrage de Roland Racine : « Lyon : Rive gauche » publié en 2013 (Editions Alan Sutton) afin de vous présenter un bref retour sur les données historiques récoltées sur la Guillotière.

#### *Du XVe siècle au XVIIIe siècle*

La Guillotière est un quartier qui reste fidèle à son histoire. Longtemps, elle a été l'un des témoins de la construction de la ville de Lyon, notamment de la Rive droite. Elle était le berceau de la Rive gauche, un village, une commune, une rue entourée de champs, de lînes et de Brotteaux, qui en 1456, a été soumise à la juridiction lyonnaise et est devenue un faubourg de Lyon. Dès la création du Bourg vers le XVe siècle, la Guillotière est traversée par des activités de passage, liées au roulage et aux cavaliers, entre autres. L'agriculture était la première activité économique du faubourg.

Elle a longtemps été la porte d'entrée de Lyon, son pont – « *Le Pont du Rhône* » – aujourd'hui appelé « *le Pont de la Guillotière* » a vu le jour en 1475, et était l'un des seuls qui traversaient le Rhône avec le Pont d'Avignon. Le passage en ces lieux était très intense. Des voyageurs·euses arrivaient de toute part, empruntant les grands axes de circulation, venant ou allant sur les routes de l'Italie, vers les Alpes, vers la Méditerranée ou encore, le Midi.

En 1479, la Grande Rue de la Guillotière est créée, elle était la seule artère par laquelle on arrivait du Dauphiné, c'était un lieu de passage des marchandises venues d'Orient vers l'Italie et venues de la Provence. De petites vagues d'immigration saisonnière s'opéraient déjà. Les habitant·es se concentraient au débouché du pont. Relais de poste et maréchaux ferrants s'y installaient. Des entrepôts ont été créés pour stocker la marchandise lourde. Des marchands de bois, de vin, et de chevaux établissaient leurs maisons. Les grandes hostellerie·s y prenaient place pour héberger l'intense activité liée aux voyageurs·euses.

Plus tard, de 1652 à 1657, Lyon loue la maison du Sieur de la Sablière, devenant un hôpital de quarantaine et des voyageur·euses à la Guillotière : « *Tout étranger à Lyon doit être arrêté aux portes de la ville. S'il présente des symptômes suspects, il est gardé en observation. La peste a plusieurs fois fait un ravage à Lyon, et particulièrement à la Guillotière où les voyageurs et paysans ont rapidement été contaminés* ».

### *Du XVIIIe siècle au XXe siècle*

En 1789, l'élan de contestation de la Révolution française a poussé les habitant·es de la Guillotière à rédiger un cahier de doléances, exprimant leur souhait de rester dans le Dauphiné. Seule Lyon en a décidé autrement. Un an plus tard, le 6 février 1790, l'Assemblée a ordonné que la Guillotière soit rattachée à la ville de Lyon. A la fin du XVIIIe siècle, l'urbanisation du quartier s'est faite progressivement, notamment grâce à Jean-Antoine Morand, un architecte-urbaniste, artiste, ingénieur et promoteur de Lyon. La Guillotière englobait la Grande rue de la place du Pont au débouché du pont et quelques voies adjacentes, ses tracés dataient du Moyen-Age. Pendant la période napoléonienne, le commerce terrestre a augmenté considérablement, profitant à la Guillotière.

En 1834, l'expansion démographique devenant toujours plus importante, la ville a imposé de bâtir, de créer de nouveaux axes, d'aménager les voies existantes et de réhabiliter les îlots insalubres de la Guillotière. En 1845, pour répondre au développement anarchique du quartier, le plan Christophe Crépet est appliqué au quartier afin de l'agrandir et de l'embellir en créant des rues et en prolongeant les rues parallèles au Rhône.



***Plan Crépet 1845, bibliothèque municipale de Lyon, Ms 6887., in « Lyon Rive Gauche », Roland Racine, 2013***

A la moitié du XIXe siècle, la Rive gauche augmentait ses activités industrielles, attirant des populations immigrées qui s'installaient à la Guillotière pour trouver du travail. On parlait alors de migration familiale. A partir de 1880, une population italienne plus importante a franchi les

portes de Lyon. Après 1945, une population maghrébine est de plus en plus arrivée et enfin, vers les années 80, des populations asiatiques et turques se sont installées dans le quartier. Ces vagues progressives d'immigration ont entraîné une division officieuse du quartier en plusieurs sous-quartiers regroupant chaque communauté ethnique immigrée. Les ouvrier·ères étranger·ères et leurs enfants représentaient une main d'œuvre à moindre coût pour les industriels. Avec l'industrialisation, la Guillotière s'est affirmée comme un quartier ouvrier actif et multiculturel. Le 24 mars 1852, la ville de Lyon lançait un décret, celui de la création des arrondissements de Lyon, rattachant la Guillotière à la rive droite, appartenant au 3e arrondissement. Son intégration à Lyon a donné naissance aux 6e, 7e et 8e arrondissements.



*La Place du Pont à la Guillotière vers le milieu du XIXème siècle, in « Lyon Rive Gauche », Roland Racine, 2013*

Pendant la Première Guerre mondiale, la main-d'œuvre féminine immigrée (Algérie, Chine, etc.) a contribué à la fabrication des armes en usine. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le 1er et le 2 septembre 1944, l'armée allemande dynamite les ponts de Lyon, le Pont de la Guillotière est peu endommagé. En 1952, il est démoli. Le 21 février 1958, un nouveau pont est inauguré.

Les hypothèses sur le nom « La Guillotière » sont multiples. Il pourrait venir de « Guy Lostière », une hôtellerie où les druides déposaient le gui ; ou des « grilletts » (ancienne appellation des grillons) dont leur nombre était considérable à la Guillotière ; ou encore, il serait issu du surnom « Agrillotier » du moine d'Ainay ; ou enfin, il pourrait provenir de la propriété d'un sieur appelé « Grillot ». Le nom de la place du Pont a été modifié en 1947 pour devenir la place Gabriel Péri, qui était un journaliste, homme politique et résistant français. A travers ce nom, l'histoire de la place se perd de plus en plus, alors même qu'elle témoigne d'une véritable identité historique du quartier. L'atelier participatif du 17 mars 2021, organisé par les mairies du 3e et du 7e, témoigne de cette volonté de légitimer le nom « Place du Pont » et de préserver la mémoire de ce lieu.

La Guillotière subit le poids de son passé qui, pendant des siècles et encore aujourd'hui, la considère comme un lieu « abandonné », un lieu où l'on met ce qui ne doit pas être visible sur la rive droite, ce qui est indésirable. Depuis des siècles, la Guillotière est réputée pour être un lieu de transgression, abritant les activités indésirables de Lyon. Il y a, en effet, eu des lieux comme une nécropole romaine (présente au Ier siècle), et au XIXe siècle, l'exécutoire où les bourreaux vivaient en dehors des murs, la première école vétérinaire où des bruits et des odeurs d'animaux fortes émanaient, le cimetière de « pauvres » qui était une fosse commune (créé au XIXe siècle). Le quartier était très souvent en travaux. Plusieurs industries s'y sont installées, comme une faïencerie, une fonderie de laiton, de fours à chaux et une vitriolerie. En outre, des accusations de trafics dans les cabarets ont aussi été décelées<sup>5</sup>.

Ce rapide retour historique permet de comprendre les enjeux de la construction de la Guillotière comme territoire appartenant à la ville de Lyon, mais aussi de saisir l'importance des différentes vagues de migration ayant joué sur cette construction.

### ***Lyon, place du pont, place des hommes debout : le regard d'Azouz Begag sur le quartier***

Azouz Begag est fils d'immigré algérien, il a grandi dans un bidonville Villeurbannais, dont il dresse le portrait dans son ouvrage autobiographique *Le gône du Chaâba*. Par ailleurs, il est chercheur en sociologie et en économie au CNRS. Il fait aussi partie de la vie politique française en étant ministre délégué auprès du premier ministre, chargé de la promotion de l'égalité des chances dans le gouvernement de Villepin. Il s'est également engagé au MODEM auprès de François Bayrou.

*Lyon, place du pont, place des hommes debout* est paru en 2011 aux Editions Lyonnaises d'Art et d'Histoire (ELAH). C'est un essai sur la ville. Ce n'est pas un ouvrage scientifique, bien que l'auteur ait intégré une dimension sociologique et historique à ses propos. On ne peut pas le considérer comme une enquête en tant que telle mais plutôt comme une socio-histoire du quartier traitée du point de vue d'un enfant immigré. Ce point de vue situé permet un discours qui est rarement entendu sur la Guillotière, quartier bien souvent parlé par des personnes n'y appartenant pas et ne connaissant pas son histoire. Par exemple, nous pouvons penser aux discours médiatiques majoritaires. La perception que Begag a de la place du Pont est donc pertinente pour notre enquête, puisqu'elle s'éloigne de ce que les chercheurs ou les médias produisent sur la Guillotière.

Dans cet ouvrage, différents thèmes liés à la place du Pont sont abordés. En revenant sur l'histoire du quartier autour de la place, l'auteur montre que la Guillotière a toujours été un quartier à part dans Lyon.

---

<sup>5</sup> Toutes les informations recueillies ci-dessus ont été tirées de l'ouvrage de Roland Racine *Lyon : Rive gauche* publié en 2013 (Collection « Mémoire en images ») et de l'ouvrage coécrit par Dominique Bertin, Nadine Halitim-Dubois, Jean-Luc de Ochandiano, etc., *Lyon de la Guillotière à Gerland : le 7<sup>ème</sup> arrondissement 1912-2012*, publié en 2012 (Editions Lyonnaises d'art et d'histoire).

Il raconte que dans les années 1990, Lyon est en quête d'une stature internationale. Le quartier connaît alors une politique d'assimilation forcée dans une logique de « *faire de l'exotisme une aspérité incompatible avec la ville policée* », d'où la destruction du PRISUNIC, et la construction du CLIP à la place. Ce grand bâtiment placé entre la place Ballanche et la place du Pont reprend le modèle architectural en vogue à cette période. Non placé là par hasard, ce grand immeuble vitré supervise ce qu'on appelait « *le triangle du crime* », s'étendant entre la rue Paul Bert, le cours de la Liberté et la rue Villeroy. C'est une logique de reconquête du lieu, comme le McDonald's où « *le hamburger américain se veut comme un pied de nez au casse-croûte tunisien et au chiche kebab turc* ».

Par ailleurs, il relève que le mobilier urbain est adapté pour éviter toute stagnation dans l'espace public, d'une part avec le CLIP et la construction d'un grand carrefour sur la place, ce qui en fait un lieu d'autant plus mouvant, et d'autre part avec l'absence de bancs et d'espaces pour « *faire une pause* ». Par exemple, l'arrêt de tramway Gabriel-Péri est le seul à ne plus avoir de sièges car « *en réaménageant le mobilier urbain, les urbanistes essaient de restreindre la fréquentation du lieu* ».

Azouz Begag insiste sur le rejet de ce qu'incarne le lieu. C'est un quartier populaire et un haut lieu d'immigration, que Lyon cherche à reconquérir car cet espace est « *trop visible, délabré, trop loin et trop près du centre* ». Il est trop proche spatialement mais trop éloigné culturellement. Il fait une comparaison marquante, où il nous dit que « *la banlieue est au corps urbain ce que l'étranger est au corps social* » (p.12), et la Guillotière est cette banlieue en pleine ville, peuplée de personnes issues des migrations au milieu des Lyonnais présents depuis plusieurs générations qui prônent le cosmopolitisme sans vouloir se mélanger.

Cet ouvrage nous informe de la place qu'a la Guillotière dans l'agglomération Lyonnaise : elle dérange. Ainsi, elle est sans cesse la cible de rénovations urbaines qui visent à la rendre moins marquée par son histoire migratoire. Cependant, les urbanistes et les politiques se heurtent à l'ancrage des pratiques qu'ont les occupants de la place, car celle-ci « *produit des usages que ni les urbanistes, ni les architectes, ni les policiers, ne pourront transformer* »<sup>6</sup>.

## **La Guillotière comme laboratoire : un plan d'actions de la Ville de Lyon, s'appuyant sur des études sociologiques**

En complément des ouvrages socio-historiques, nous avons pris connaissance des différentes études rédigées par ou pour les institutions publiques et/ou administratives. Le territoire de la Guillotière est l'objet de réflexions sociologiques, notamment autour des usages et des pratiques de celui-ci. Par exemple, nous ont été mis à disposition des notes, retranscriptions et comptes-rendus de la concertation publique co-réalisée par la Ville de Lyon, conjointement aux mairies des 3<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> arrondissements de Lyon, et en présence de certaines associations

---

<sup>6</sup> Les informations de cette partie proviennent de l'ouvrage de Begag, Azouz. *Lyon, place du Pont. La place des Hommes Debout*. Éditions Lyonnaises d'Art et d'Histoire, 2011.



locales. C'est notamment cette concertation qui a eu pour finalité la mise en place du plan d'actions pour la place Gabriel Péri « *Place à demain* », que nous avons étudiée.

Par ailleurs, nous disposons d'une certaine multiplicité de documents informatifs, tels que des diagnostics portant sur diverses thématiques ainsi que des enquêtes sociologiques menées. Ce sont des documents produits notamment par des professionnel·les de la sociologie, de l'urbanisme et de l'architecture. Ceux-ci ont été produits pour le compte d'institutions publiques locales, telles que la Ville de Lyon et la Métropole.

Ces divers documents nous ont permis d'aborder le territoire de la Guillotière de manière introductive. Ils font un état des lieux récapitulatif et socio-historique du territoire, en termes urbanistiques et au regard de l'espace public. En outre, ces études mettent en lumière les différentes actions publiques qui se déroulent sur ce secteur.

### *Les orientations politiques*

Le 30 juin 2021, le Plan d'actions pour la place Gabriel Péri, « *Place à demain* », a été présenté lors d'une réunion publique. Celui-ci fait suite aux différentes propositions discutées lors des ateliers de concertation organisés par la Ville de Lyon, la Métropole, ainsi que les arrondissements du 3e et du 7e. Le Plan d'actions et les ateliers de concertation ont été publiés sur le site de la Ville de Lyon.

Quatre grands objectifs guident les différents aménagements, interventions qui seront mises en place sur la place Gabriel Péri. Celle-ci doit (re)devenir une place tranquille, ainsi qu'une place à vivre investie par et pour les riverains. Elle doit également être une place centrale qui relie les quartiers et un carrefour de la solidarité.

Ce plan d'actions a conduit à la création de la Maison des Projets, lieu à destination des habitant·es du quartier, pour qu'ils puissent se renseigner sur le projet, mais également se renseigner sur la vie du quartier en général, découvrir des expositions artistiques, des activités culturelles, etc.

Au sein de cette Maison des Projets, on retrouve les différentes actions et orientations du projet, telles que : « *Agir au quotidien pour la propreté* », « *Un quartier plus sûr* », « *Redonner de la place aux piétons* », « *Mettre en valeur l'Histoire de la place du Pont* », « *Réduire le sentiment d'insécurité et de vulnérabilité des femmes sur la place* ». Cette dernière action nous intéresse particulièrement, puisqu'elle touche notre population d'enquête.

Elle fait suite à l'atelier de concertation du 4 mai 2021 ayant pour objet « *La place des femmes sur la place du Pont : comment faire cohabiter les caractéristiques de cette « place des hommes debout » avec un usage plus égalitaire au regard du genre ?* ». Lors de cette réunion, 57 participant·es étaient présent·es : habitant·es, acteur·ices locaux, élu·es et intervenant·es. Les échanges s'organisent autour de trois thématiques : « *Mobilité, déplacements, aménagement urbain* », « *Sensibilisation et présence symbolique* » et « *Activités, convivialité, événementiel* ». De ces discussions, sont ressorties les orientations de la mairie pour réduire le sentiment d'insécurité et de vulnérabilité des femmes sur la place.

Ainsi, la Ville a pour volonté d’agir sur la prévention, de sensibiliser, notamment en mettant en place des ateliers d’auto-défense pour les femmes. Elle souhaite également lutter contre les agressions, avec le lancement du dispositif Angela auprès des commerces du quartier. Enfin, à travers le développement d’une signalétique moins stéréotypée, d’activités socio-culturelles impliquant des femmes, elle cherche à valoriser la présence des femmes sur la place.

### *Les enquêtes sociologiques*

Pour compléter l’analyse socio-historique et les orientations politiques de la Ville de Lyon, nous avons étudié les différentes enquêtes sociologiques et urbanistiques, ayant déjà été réalisées sur le quartier de la Guillotière ou une partie de celui-ci, que nos enseignants nous ont mis à disposition. Celles-ci font suite aux ateliers de concertations mis en place en 2021, afin de voir concrètement ce qui peut être mis en place sur le terrain.

La première étude *Analyse des usages - Rue Moncey Lyon 3e*, dont nous avons pris connaissance, a été réalisée en 2013 par Olivier Rouchon et Marie-Christine Couic, (ainsi que cinq autres collaborateurs : L. Grappin, M. Pouzenc, S. Vialettes, C. Weller, J. Ziemniack). C’est la seule étude antérieure à 2021, mais qui a permis d’enrichir et de créer une base pour les études suivantes, ainsi que d’observer de potentielles évolutions.

Cette étude a pour objectif d’analyser les usages de la rue Moncey (3<sup>e</sup> arrondissement de Lyon), afin de proposer des préconisations pour son futur aménagement. Celui-ci a pour but de revitaliser le secteur. A partir d’une analyse sensible, d’observations, de parcours commentés, de micro-entretiens et d’entretiens, l’enquête permet d’étudier les stratégies d’évitement, les obstacles pouvant bloquer le déplacement au sein de la rue et ainsi d’imaginer les aménagements qui permettraient de la rendre plus agréable.

Cette étude nous a permis de voir comment étaient perçues les places Gabriel Péri et Bahadourian en 2013. Ainsi, la place Gabriel Péri est considérée comme un « *drôle d’endroit pour se rencontrer* ». Elle serait « *coincée entre le boulevard Gambetta à la circulation dense et bruyante et l’écrasante façade de verre du CLIP* », « *place minérale où une foule bigarrée à forte majorité d’hommes stationne* ». La place Bahadourian est vue comme une « *place aux multiples facettes* », étant calme la journée et « *envahie* » lors des sorties d’écoles par les familles.

Ces quelques remarques sur les deux places faisant parties de notre secteur de recherche seront à comparer avec nos observations, ainsi qu’avec les divers témoignages que nous avons recueillis auprès d’acteur·ices et d’habitant·es du quartier.

Les trois études suivantes sont davantage centrées sur la place Gabriel Péri. S’appuyant notamment sur l’enquête sociologique de 2013, le diagnostic *Place Gabriel Péri : Diagnostic des pratiques et usages*, réalisé en collaboration avec Grand Lyon Métropole, Devlop’, BazarUrbain, en janvier 2022, a pour objectif d’identifier les pratiques et les usages de la place Gabriel Péri. Il se base principalement sur des observations. A ceci, s’ajoute l’enquête sur les *Perceptions et usages des espaces publics de proximité dans les 3 secteurs scolaires autour de*

*la place Gabriel Péri*, menée par Olivier Rouchon, Marie-Christine Couic et Marie-Noëlle Bataglia, en mai 2022. Cette étude se base sur des observations, des déambulations et des micro-entretiens avec les groupes familiaux aux abords des 3 écoles du quartier : Cavenne et Gilbert Dru, côté 7e arrondissement, et Paul Painlevé, côté 3e. Enfin, *Place Gabriel Péri : Diagnostic des usages et enjeux sociologiques du projet*, présenté en mai 2022, regroupe et reprend les idées des deux enquêtes précédentes.

Ces études avaient plusieurs enjeux, comme celui de retrouver « *la fonction de « tête de pont » et la mise en lien entre la place et les Berges* », ou celui de rendre « *visibles les différentes cultures liées aux vagues migratoires successives, autant que l'histoire populaire et ouvrière du secteur* ». S'additionne à cela l'enjeu de visibilisation de la fonction d'accueil de la place Gabriel Péri et du quartier de la Guillotière, et celui de pacification de l'espace public, lié aux différents conflits d'usages de la place.

En effet, ces études montrent l'importante occupation de la place par différents types d'acteur·ices. On y retrouve les personnes de passages allant d'un transport en commun à un autre, conduisant à une concentration autour des sorties de métro et des arrêts de tramway. On peut également y voir des individus, majoritairement masculins, au niveau des terrasses ou discutant debout, et d'autres près des façades d'immeubles, ayant un rôle de surveillance des mésusages (trafics) ayant lieu sur la place.

De plus, les micro-entretiens auprès des familles ayant leurs enfants dans les trois groupes scolaires du quartier permettent d'analyser les stratégies d'évitement de certains espaces du quartier, notamment la place Gabriel Péri et la place Mazagran, du fait des trafics. Ainsi, ces places sont évitées. Elles sont l'objet de contournement, par les rues parallèles par exemple, mais également au niveau de la place Gabriel Péri, des chemins plus longs pour atteindre le métro. D'autres espaces comme la place Bahadourian et les berges du Rhône sont, en revanche, appréciés par les familles.

Ainsi, ces études nous ont permis de réaliser une première analyse de la place Gabriel Péri et de ces problématiques. On y retrouve également les diverses recommandations faites aux commanditaires, que nous pourrions comparer avec ce que nous avons pu observer sur le terrain et ainsi émettre des préconisations à notre tour, en lien avec la place des femmes dans le quartier.

## **La place des femmes dans l'espace public**

Dans un article *Le Monde* : « Des pistes pour que les femmes s'approprient l'espace public », publié le 7 mai 2021, Solène Cordier revient sur les chiffres du sentiment d'insécurité des femmes et des violences sexistes et sexuelles dans l'espace public et les transports : « *Près d'une femme sur trois éprouve un sentiment d'insécurité dans son quartier et 10 % d'entre elles ont été victimes de violences physiques ou sexuelles dans l'espace public, 100 % des utilisatrices de transports en commun ont été victimes au moins une fois dans leur vie de harcèlement sexiste ou d'agression sexuelle, 37 % des Franciliennes déclarent avoir subi au*

moins un fait de violence dans l'espace public, et 25 % au niveau national... »<sup>7</sup>. On peut donc voir que les femmes sont toujours beaucoup touchées par le sentiment d'insécurité, le harcèlement et les violences dans l'espace public. On peut le voir encore plus à travers le documentaire de Sofie Peeters traitant des agressions verbales à caractère sexiste dans un quartier au centre de Bruxelles, en Belgique. Ce film - même si certains aspects sont critiquable - montre, même si naïvement, ce que les femmes vivent au quotidien quand elles sortent dans la rue, et explicite les stratégies qu'elles mettent en place pour éviter ces agressions<sup>8</sup>.

Au-delà du sentiment d'insécurité et des agressions dans la rue, la place de la femme a toujours été "invisibilisé" et cela depuis le plus jeune âge. En effet, dans les années 60, les femmes n'ayant pas d'activité professionnelle (femmes au foyer) sont « définies par la position sociale de leur conjoint », de ce fait, « dans un souci de cohérence, quand il s'agissait de données sur les ménages, les statisticiens français ont classé également les femmes actives professionnellement dans la catégorie du chef de ménage » (personne de référence du ménage). Ceci conduit à l'invisibilisation de la « position personnelle » de la femme en couple et « souligne la dissymétrie fondamentale des sexes dans la société, puisque l'alliance détermine l'appartenance de classe pour les seules femmes : aucun homme n'est classé par la profession de sa femme, même quand il est sans emploi »<sup>9</sup>. On voit ici que les femmes sont invisibilisées au niveau de leur activité professionnelle. Cette invisibilisation dans le domaine de l'intime se répercute dans l'espace public - les deux espaces étant interconnectés car issus des mêmes logiques de socialisation.

De plus, lors d'une conférence de TEDx en 2017, Edith Maruéjols, géographe et experte sur les questions d'égalité dans l'espace urbain, révèle que la place de la femme dans l'espace public est définie dès le plus jeune âge. Les petites filles sont, en effet, repoussées sur le côté de la cour de récréation en petits groupes. Tandis que les garçons évoluent dans un espace central non mixte pour jouer au foot. On peut voir à travers cet exemple, que les petites filles sont déjà socialisées à être plus "discrètes" dans l'espace (ici la cour de récréation) et que cette socialisation se poursuit et se reproduit dans l'espace public au fil de leurs vies. "Les femmes ne sont pas absentes de l'espace public, elles en développent une occupation particulière. Les hommes l'occupent, les femmes s'y occupent...". Ainsi, elles "gèrent les fonctions d'accompagnement, les courses, les enfants. Elles sont rarement dans une situation de flânerie ou de détente sur un banc" appuie Chris Blache<sup>10</sup>.

Les femmes auraient finalement une socialisation et une sociabilité différentes de celles des hommes, qui le conduirait à plus passer dans l'espace public qu'à y rester, contrairement aux hommes<sup>11</sup>.

---

<sup>7</sup> Cordier, Solène. « Des pistes pour que les femmes s'approprient l'espace public », *Le Monde*. Publication le 7 mai 2021.

<sup>8</sup> Peeters, Sofie. *Femmes de la Rue*. 2012, URL : <https://www.dailymotion.com/video/x3fb4sp>.

<sup>9</sup> Ferrand, Michel. "Chapitre 4 : La place des femmes dans l'espace public". *Féminin Masculin*, 2004, p.67.

<sup>10</sup> Chris Blache, socio-ethnologue, explicite ce propos lors de la conférence TEDx, 2017.

<sup>11</sup> Roche, Juliette. *Quelle est la place de la femme dans l'espace public ?*. Cosmopolitan.

Cette socialisation différenciée de l'espace public revient à une « *affectation préférentielle des hommes à la sphère publique et des femmes à la sphère privée* » selon Michel Ferrand. Les hommes ont plutôt une « *sociabilité externe* » (vie professionnelle, pratique syndicale, participation à des loisirs, sportifs ou politiques...), alors que les femmes ont une « *sociabilisation plus interne* » (réseau familial, voisinage, pratique associative dans les domaines du social et culturel)<sup>12</sup>. Ces exemples font écho à la commande, qui partait de l'idée que les femmes n'étaient pas visibles à la Guillotière, contrairement aux hommes. **On peut partir de l'hypothèse que la socialisation des femmes à l'espace public est différente de celle des hommes, conduisant à ces disparités d'apparitions et de pratiques de la Guillotière.**

Suite à ces disparités, mais également au sentiment d'insécurité, des collectifs de femmes sont créés dans plusieurs villes pour réaliser des marches exploratoires, afin de se réapproprié l'espace public, et de proposer des aménagements ou idées qui permettraient aux femmes de se sentir mieux dans l'espace public et de le pratiquer différemment. Cependant, Claire Hancock, revient sur l'idée des marches exploratoires et critique la priorité mise sur la question de la sécurité : « *Énoncer comme priorité à ces marches la « sécurité », c'est aussi prédéterminer les apports attendus, et risquer d'instrumentaliser l'expression des participantes dans une perspective uniquement sécuritaire qui risquerait de stigmatiser d'autres usagers des espaces publics* »<sup>13</sup>. De même, Nicole Van Enis explique que la problématique de mobilité des femmes est « *souvent réduite à un sentiment d'insécurité dans la rue alors que les enjeux sont beaucoup plus vastes* »<sup>14</sup>. Ces autrices mettent donc en garde contre l'instrumentalisation de ces marches exploratoires, qui pourraient porter le regard seulement sur les questions sécuritaires, en oubliant les enjeux d'égalité homme/femme et du droit des femmes à pratiquer l'espace public comme elles le souhaitent.

Pour Nicole Van Enis, un « *changement de fond dans les rapports femmes/hommes* », notamment à travers l'éducation des enfants au savoir-vivre et au respect des femmes, est une nécessité aujourd'hui. La question de l'éducation, notamment à l'éducation sexuelle dans les établissements scolaires, apparaît ici comme primordiale, pour socialiser différemment les filles et les garçons, dans la volonté d'un espace public non genré où chacun·e se sentirait en sécurité et à l'aise pour s'y déplacer, le pratiquer et le vivre.

Pour explorer cette idée de marches exploratoires, nous nous sommes penché·es sur le collectif des Arpenteuses Urbaines ayant réalisées des marches exploratoires dans le quartier de la Guillotière.

---

<sup>12</sup> Ferrand, Michel. « Chapitre 4 : La place des femmes dans l'espace public ». *Féminin Masculin*, 2004, p.71.

<sup>13</sup> Hancock, Claire. *La ville, les espaces publics... et les femmes*. Revue Les Cahiers du Développement Social Urbain, 67, 2018, p. 11

<sup>14</sup> Van Enis, Nicole. « La place des femmes dans l'espace public », *Barricade*, 2016, p.10.

## **Les Arpenteuses Urbaines : marches sensibles et sensées d'un collectif de femmes**

Un autre type de littérature est caractérisé par la dimension privée de la démarche et de l'écriture. Il peut s'agir de documentations produites par des associations, entreprises ou autres, qui ont vocation, ou non, à être publicisées et à informer un ou plusieurs publics. Nous pensons là aux documents produits par le collectif des Arpenteuses Urbaines. Ces documents sont les comptes-rendus d'expériences d'arpentages - ou marches exploratoires - organisées sur la Guillotière. Ces marches ont eu pour vocation d'explorer le territoire sous le prisme de la thématique du sentiment de sécurité, pour un groupe de femmes qui traverse l'espace public. Ces initiatives se basent sur des critères que l'on peut, certes, considérer comme subjectifs mais qui ont l'avantage d'être très complets et renseignés.

Les marches exploratoires des Arpenteuses urbaines viennent d'une idée d'une employée du Centre social Bonnefoi qui, avant de la proposer à d'autres femmes, a arpenté la Guillotière pendant un an. Le collectif est donc en lien avec le Centre Social, mais également avec les mairies du 3e et du 7e arrondissement de Lyon. Elles ont également réalisé une marche avec les ambassadrices Sytral, qui en faisaient de leur côté.

Neuf habitantes ou anciennes habitantes du quartier ont fait quatre marches au mois de février 2022, à différents horaires de la journée et en soirée. Elles ont marché dans le secteur Péri (sur les places Voltaire, Bahadourian, Ballanche, Raspail et Péri, dans les rues Moncey, Montebello, Pasteur, Bass-Combalot, de Marseille et Paul Bert, et avenue Maréchal de Saxe).

Suite à ces marches, elles se sont rencontrées une dizaine de fois pour écrire un diagnostic de leurs expériences émotionnelles et physiques. En effet, elles aimeraient que le vécu des habitantes et passantes se déplaçant dans le quartier de la Guillotière soit pris en compte par les décideur-euses. Ainsi, leur diagnostic est détaillé en 6 axes, auxquels elles prêtaient une attention particulière lors de leurs marches : la signalisation, la visibilité, la fréquentation, la convivialité, l'entretien et l'aménagement de l'espace public du quartier.

Concernant la signalisation, les Arpenteuses ont noté un manque de panneaux de signalisation en bon état et un manque d'informations sur l'endroit où se trouvent les transports en commun. Elles suggèrent de faire des panneaux destinés aux piétons pour indiquer les institutions, les services, les transports alentours, et surtout de rendre ces panneaux, les stations Vélo'v et les arrêts de bus visibles, aussi bien de jour que de nuit. Elles aimeraient aussi que soient aménagés des plans du quartier aux arrêts de bus (dans le sens de la marche) ainsi que des tables d'orientation.

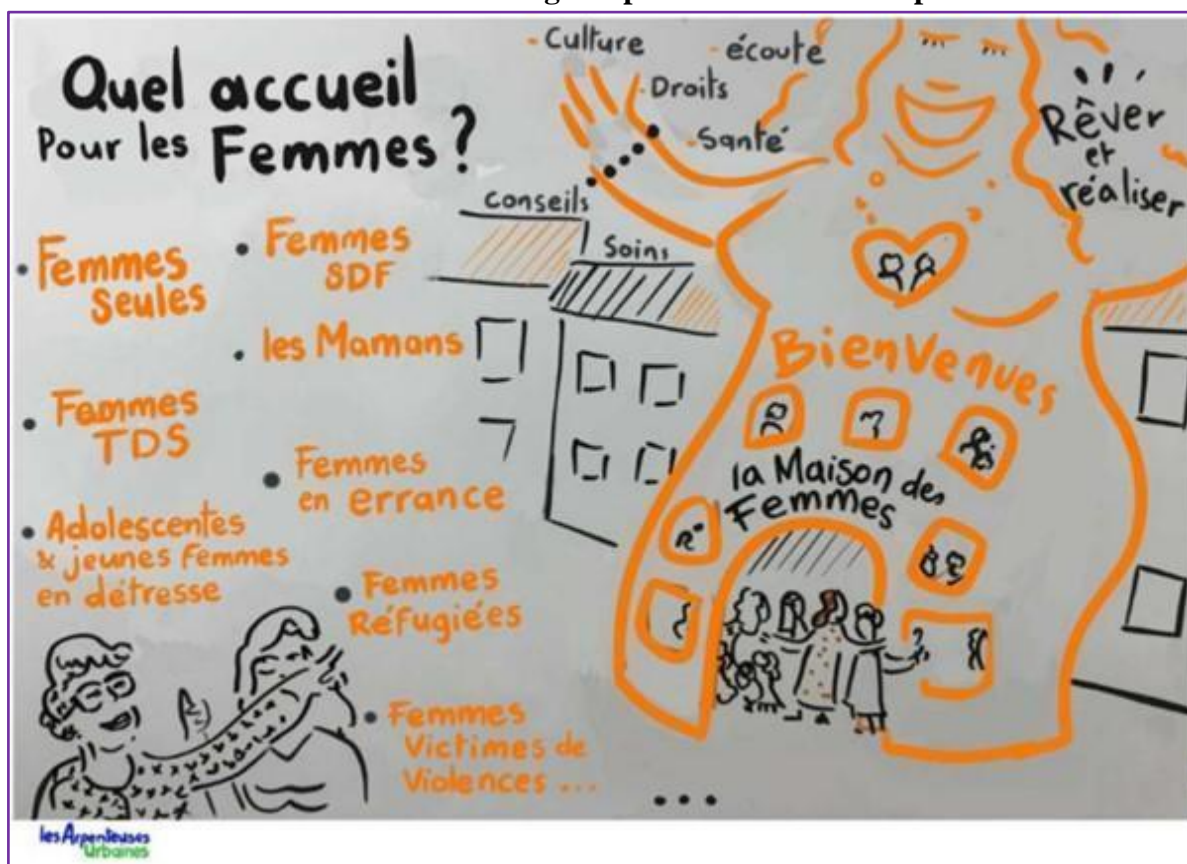
Pour ce qui est de la visibilité, les Arpenteuses citent des endroits qui paraissent dangereux et excluants pour les femmes, soit parce qu'ils ne sont pas suffisamment éclairés, soit parce que la présence d'hommes crée un sentiment d'insécurité. C'est notamment le cas de l'avenue de Saxe, des rues Marignan, Montebello et Félicité, et de la place Raspail. Elles proposent de repenser les éclairages de manière générale. Par-là, elles sous-entendent de renégocier les horaires auxquels les lampadaires s'allument, d'installer des lampadaires à détecteurs de

mouvement, de revoir les éclairages dans les recoins de rue, de bien éclairer les stations Vélo'v et les stations de tram et d'uniformiser l'éclairage de la place Gabriel Péri.

A propos de la fréquentation, les Arpenteuses se sont demandées si, en tant que femme, on se sentait légitime et en sécurité dans ces lieux. Elles ne se sont senties en sécurité que sur la place Voltaire. L'avenue Maréchal de Saxe, prise entre la rue Paul Bert et la place Bahadourian, accueille une population 100% masculine dans les bars et les cafés. Ainsi, les femmes ne font qu'y passer, et se font régulièrement interpellées. Le ressenti des femmes sur la place Bahadourian semble varier selon les horaires. Vers 18h, les Arpenteuses ont observé davantage de femmes que d'hommes sur la terrasse du Fennec et vers les aires de jeux. En revanche, à partir de 20h30, l'endroit est presque désert et peu rassurant. Sur la place Ballanche, qui est plutôt calme car c'est un lieu que l'on traverse, des groupes d'hommes bouchent le passage. De même, dans la rue Paul Bert, des hommes stagnent alors que les trottoirs sont étroits.

Ces informations sur la fréquentation du quartier et le sentiment de sécurité des femmes seront, dans notre enquête, reliées à nos données sur le dispositif Angela, installé dans certains commerces. Du reste, les Arpenteuses conseillent de proposer des animations sur les places les moins animées, de s'autoriser, en tant que femmes, à fréquenter les cafés « masculins », de former les policiers sur les violences que subissent les femmes dans l'espace public. De plus, elles ont remarqué qu'un immeuble était à l'abandon au 12 rue Moncey : elles souhaitent en faire un tiers-lieu dédiées aux femmes.

#### Dessin de la Maison des Femmes imaginée par le collectif des Arpenteuses Urbaines



Quant à la convivialité, le sentiment des Arpenteuses est fortement lié à la fréquentation des lieux. Ainsi, elles vont considérer que plus il y a de fréquentation, plus c'est convivial. La convivialité dépend alors fortement de la présence de lieux d'animation (commerces, bars, cafés), et des espaces de passage tels que la Rue Montebello ne seront pas considérés comme conviviaux. Leurs suggestions sont de réparer le mobilier urbain, de les colorer et d'ajouter des boîtes à livres et/ou des tables de jeux de société, de demander la présence de plus de médiateur·ices sur la place Ballanche et de développer un tiers-lieu de rencontre pour les jeunes du quartier sur la place Gabriel Péri.

Les qualificatifs utilisés par les Arpenteuses pour décrire l'entretien de la Guillotière sont sans appel : « *détérioré* », « *sale* », « *dégradé* », « *délabré* », « *laissée à l'abandon* ». Seules la rue de Marseille et l'église Saint-André leur paraissent propres et accueillantes. Leurs propositions concernant l'entretien du quartier sont de végétaliser l'espace public, de sensibiliser les jeunes à la propreté, de rajouter des panneaux explicatifs et des poubelles visibles, de mettre en place des cendriers ludiques.

Le collectif s'est interrogé sur les commerces fermés, elles ont constaté des feux piétons ne permettant pas d'avoir le temps de traverser sereinement et des lieux non-adaptés aux personnes à mobilité réduite. Les suggestions générales des Arpenteuses concernant l'aménagement de l'espace public sont de réhabiliter et rénover les immeubles, de démolir le Clip, de développer l'accessibilité pour toutes, et de végétaliser.

Les données mises en avant par les Arpenteuses dans leur diagnostic seront mises en perspective dans notre enquête avec les discours des femmes habitant ou fréquentant la Guillotière.



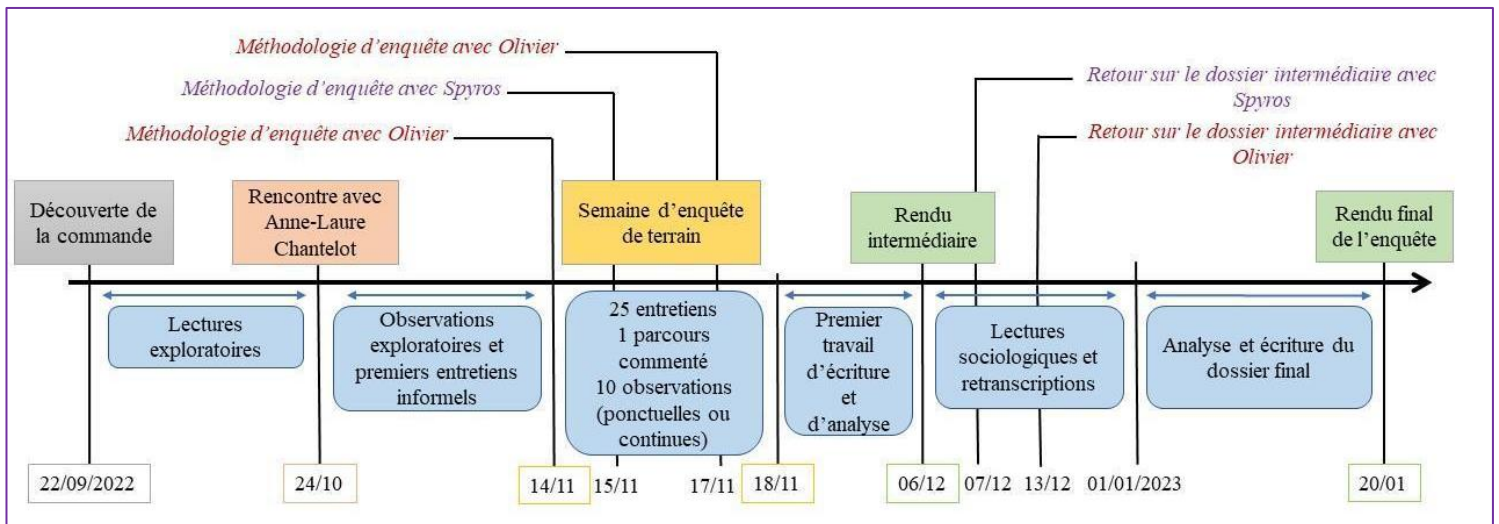
Chacun de ces supports a documenté les différentes manières d'appréhender et d'expérimenter le territoire, et met en lumière - selon les sources - les projets préexistants, les initiatives citoyennes et publiques. Cela permet également de recenser les éléments absents et/ou manquants, et de cibler les besoins sociaux du ou des territoires en question.

Ainsi, il nous a semblé essentiel de réaliser une approche socio-historique de la Guillotière, afin de mettre en lumière les années d'histoire et d'évolution qui ont marquées le quartier. Nous nous sommes ensuite intéressé·es aux différentes études sociologiques et autres diagnostics ayant été réalisés sur le terrain, pour faire un état des lieux de ce qui a été fait et de sur quoi on pouvait s'appuyer pour notre enquête. Nous sommes revenu·es sur certain·es auteur·ices revenant sur la question de la place des femmes dans l'espace public. Ceci nous a conduit à réfléchir à la socialisation des femmes, qui pourrait en partie expliquer les pratiques genrées et différenciées de l'espace public. Enfin, nous nous sommes penché·es sur un exemple concret de marches exploratoires ayant été réalisées dans le quartier de la Guillotière, afin d'en étudier les problématiques, les enjeux, mais également les résultats.

Ces lectures nous ont conduit à vouloir questionner les perceptions, les usages et les pratiques des femmes au sein du quartier de la Guillotière. A travers notre méthodologie, que nous allons expliciter dans la partie suivante, nous avons cherché à rencontrer des femmes de tout horizon et pratiquant différemment la Guillotière, afin d'en apprendre plus sur ce qu'elles font réellement à la Guillotière et *où* elles vont, *où* elles sont.

## Démarche d'enquête : se réajuster au fil de notre découverte de la Guillotière

La mise en place de notre méthodologie de travail s'est réalisée en plusieurs temps, marqués par les différentes phases de l'enquête.



### Déroulé de l'enquête

Tout d'abord, nous avons opéré une répartition de lecture de documents fournis selon les intérêts de chacun·e d'entre nous. Louise et Olivia se sont penchées sur l'ouvrage historique de Roland Racine et celui co-écrit par Dominique Bertin, Nadine Halitim-Dubois, Jean-Luc de Ochandiano, etc. De son côté, Lise s'est intéressée à l'ouvrage d'Azouz Begag. Maïwenn et Lena ont étudié les enquêtes sociologiques, les diagnostics, les notes de la concertation, les articles de presse. Elina, Moustapha et Lena ont lu le diagnostic des Arpenteuses urbaines. Enfin, Ysé et Joachim ont réalisé les premières observations exploratoires et les premiers entretiens informels.

Ces lectures ont donné lieu à un travail de résumé et de synthèse, présents dans l'état de l'art, afin d'en retirer les éléments importants pour la réflexion de notre problématique et de notre démarche d'enquête.

Nous avons ensuite rencontré Anne-Laure Chantelot, directrice de projet de la Maison des Projets Gabriel Péri, avec pour objectif de connaître les origines de la commande de l'enquête, ainsi que les besoins formulés par la Maison des projets, et indirectement par la collectivité publique.

Dans un quartier où la surmédiatisation des questions de sécurité a entretenu une mauvaise réputation, la Maison des Projets s'insère dans une volonté de réactualisation et de diversification aussi bien des connaissances que des compréhensions du territoire. L'autre objectif de la commande réside dans la réalisation d'une synthèse de l'existant - des différent·es acteur·ices et des réseaux en place - en un seul document ressource. Cette première rencontre a permis d'établir des axes de réflexion, en vue de la semaine d'enquête du 14 au 18 novembre 2022.

A partir de cela, notre méthodologie a oscillé entre nos rencontres régulières - s'effectuant dans le cadre de notre formation - avec Olivier Rouchon et Spyros Franguiadakis, professeur de l'Université, l'un ayant une approche davantage professionnalisante, et l'autre étant davantage axé sur une analyse sociologique du sujet.

Aussi, nous nous sommes accordé·es une part de liberté, en organisant des temps d'échange collectifs où nous discutons de nos perceptions individuelles et des méthodes de travail que nous souhaitons mettre en place.

Dans cette logique, nous avons travaillé en intelligence collective et établi une répartition du travail par axes thématiques, sur lesquels chacun·e s'est positionné·e selon ses volontés et/ou intérêts de travaux. Se sont donc constitués des groupes de travail, fonctionnant en binôme ou trinôme, sur différentes thématiques :

- Les différents commerces du territoire, par Joachim et Moustapha ;
- La question de l'éducation et des enfants (la bibliothèque municipale, les sorties d'école), par Maiwenn et Olivia ;
- Les associations de droits sociaux et culturelles, par Elina et Louise ;
- Les associations et collectifs militants et féministes mais aussi les organismes politiques locaux, par Lena, Lise et Ysé.

Chacun de ces groupes organisait à sa convenance sa journée par tâches et outils méthodologiques : parfois, des immersions sur le terrain pour réaliser des observations, d'autres fois, pour réaliser des entretiens informels. Le travail en collectif a induit des ajustements mutuels, selon les méthodes de chacun·e, accentué par ailleurs par la réalisation de réunions et de tour de paroles en fin de journée.

De fait, ces thématiques d'acteur·ices se sont avérées relativement réductrices, notamment parce que de nombreux·ses acteur·ices sont à la croisée de chaque thématique. Par conséquent, nous avons adapté notre méthodologie : certain·es d'entre nous ont été davantage mouvant·es, n'hésitant pas à nous centrer sur de nouvelles thématiques découvertes ou approfondies pendant la semaine de terrain. C'est notamment le cas d'Ysé qui s'est intéressée aux commerces appartenant au dispositif Angela. De même, Lena et Lise ont aussi pu s'intéresser aux associations de droits sociaux, quand Elina et Louise n'étaient pas disponibles.

*La mise en place de nos thématiques de travail a nécessairement induit d'adapter chacune de nos grilles d'entretiens (cf. annexes), organisées autour de trois ou quatre axes thématiques :*

- Si l'on abordait des personnes travaillant dans des structures du territoire de la Guillotière, un ensemble de questions portant sur leur travail, les origines de l'établissement, mais aussi sur les liens avec les habitant·es et usager·es du quartier ;
- Un axe portant sur le parcours biographique des personnes, notamment sur leurs origines socio-culturelles ;
- Des questions portant sur l'organisation concrète d'une journée-type (avec des précisions sur les trajets pour se rendre au travail, sur les activités réalisées pendant les temps libres, les lieux fréquentés etc.) et des liens personnels avec la Guillotière, en axant sur les pratiques ;

- La question des affects, des ressentis sur le territoire mais aussi des éléments d'amélioration qui pourraient être imaginés ;
- Mais aussi, selon les personnes - et nous parlons là du cas des mères de famille -, un accent a été mis sur les activités déployées dans le quartier auxquelles peuvent participer les autres membres de la famille.

*Réajustement tout au long de l'enquête :*

La mise en réflexion du sujet ne nous a pour autant pas préparé aux diverses réalités du terrain. Tout d'abord parce que nous avons abordé des sujets difficiles, et avons été affecté·es émotionnellement, pour certain·es d'entre nous. En effet, les thématiques de sécurité ont été abordé de manière transversale pour nous toutes ; pour Ysé, la question du harcèlement de rue et le partage d'expérience d'agressions sexuelles pour certaines de ses enquêtées ; ainsi que la scène d'intervention policière totalement démesurée à laquelle ont assisté Lena, Lise et Louise ont pu affecter notre état psychologique cette semaine.

De même, les nombreux refus ont rythmé la semaine d'enquête de Joachim, Maïwenn, Moustapha et Olivia - mais aussi pour le reste du groupe, de manière plus minoritaire. Ces refus ont pu être source de nombreux questionnements, notamment quant aux apports de notre travail, et de notre orientation méthodologique.

Tout au long de notre semaine d'enquête, nous avons tâché de rebondir lorsqu'une difficulté se présentait, qu'elle soit d'ordre théorique ou bien méthodologique. Nous avons donc réfléchi collectivement aux meilleures manières d'aborder le sujet de notre enquête pour intéresser les personnes que nous croisons, cela nous a conduit à réajuster notre discours à plusieurs reprises. Nous avons également essayé de réajuster nos méthodes lorsque c'était nécessaire. Nous avons décidé de réaliser un atelier le vendredi après-midi, avec pour objectif de récolter des témoignages de personnes que nous avons eu en entretien ou que nous avons croisé sans pouvoir les interroger plus longuement. Nous avons également essayé d'intégrer davantage de méthodes d'enquête sensibles, telles que les prises de son, les parcours commentés, ou encore la photographie.

Du point de vue théorique, de nouveaux questionnements sont apparus tout au long de la semaine de terrain, comme la signification de l'espace public, en opposition à l'espace privé. Ceci a fait apparaître l'importance des espaces interstitiels, qui peuvent être des espaces privés, comme les commerces, mais où les individus accèdent facilement. Nous avons donc réorienté notre enquête vers ces espaces où la présence des femmes pouvait être plus visible. La semaine d'enquête s'est donc déroulée de manière dynamique, avec des moments d'émergence et de réajustements de nos questionnements de départ.

A la suite de cette semaine de terrain, nous nous sommes attelé·es à retranscrire les entretiens réalisés, mais également à affiner nos lectures sociologiques qui vont nous servir pour notre analyse. Enfin, nous nous sommes réparti·es le travail d'écriture de ce dossier final.

## Enquête de terrain : données récoltées et mobilisées

Notre travail s'est caractérisé par la conjonction de méthodes plurielles d'enquête. Il s'agit tout d'abord de souligner que nous avons fait face à une collecte de données très dense, due d'une part à la diversité des matériaux récoltés au préalable, puis d'autre part à la répartition que nous avons effectuée en diverses thématiques d'enquête. Étant un groupe composé de 9 chercheur·euses, nous avons donc diversifié et alimenté progressivement de différentes manières d'enquêter. Nous recensons ici de manière brute, la composition de nos différentes données.

Concernant notre méthodologie d'enquête sur le terrain, nous avons choisi de mettre nos informations et actions en commun quotidiennement. Pour ce faire, nous avons tenté d'établir un temps de réunion collective de 30 minutes le matin, ainsi que 30 minutes le soir. Or, durant la semaine, les temps collectifs ont parfois largement débordé en dehors des heures prescrites pour l'enquête. En effet, les entretiens réalisés se déroulant souvent en début ou en fin de journée, il était parfois difficile d'avoir l'équipe au complet pour réaliser ces temps de réflexion collective.

Cependant, ces temps de compte-rendu nous ont permis d'avancer collectivement sur les thématiques qui ressortent du terrain, et sur les enjeux que nous avons semblé percevoir. Comme nous nous étions répartis des thématiques d'enquêtes différentes, cela a pu nous permettre de comparer au fur et à mesure, tandis que certaines questions semblaient être diffusées aux différents corps de l'enquête. Ces discussions et ces comptes-rendus quotidiens ont solidifié la ligne directrice commune de notre avancée d'enquête. Nous avons établi une recherche collaborative, même si nous ne travaillions pas toutes sur les mêmes "terrains" à proprement dit. Ces temps d'échange ont permis d'animer notre réflexion collectivement et de regrouper les éléments qui semblaient émerger de notre enquête.

### **Types de données récoltées :**

Si nous avons eu des données formelles telles qu'elles suivent, il s'agit aussi de souligner que, lors de cette semaine d'enquête, nous avons fait le choix d'être aussi immergé sur le terrain que possible. Nous n'avons pas recensé ces temps informels - comme des repas dans des commerces, des temps passés dans des lieux d'expositions du quartier ou encore des lieux de sociabilité - car ils ne sont pas "formels", mais ils ont participé à notre immersion dans le quartier de la Guillotière.

#### *Les entretiens réalisés*

Au total, nous avons conduit 24 entretiens semi-directifs, dont 23 sont avec des femmes et 1 avec un homme. Ceux-ci ont été réalisés avec des commerçant·es, des habitant·es, des artistes, mais aussi des travailleur·euses ou bénévoles d'associations, ainsi qu'avec des acteur·ices plus

institutionnel-les comme la cheffe de projet Gabriel Péri ou encore la responsable sécurité de l'entreprise SYTRAL.

### *Le focus-group*

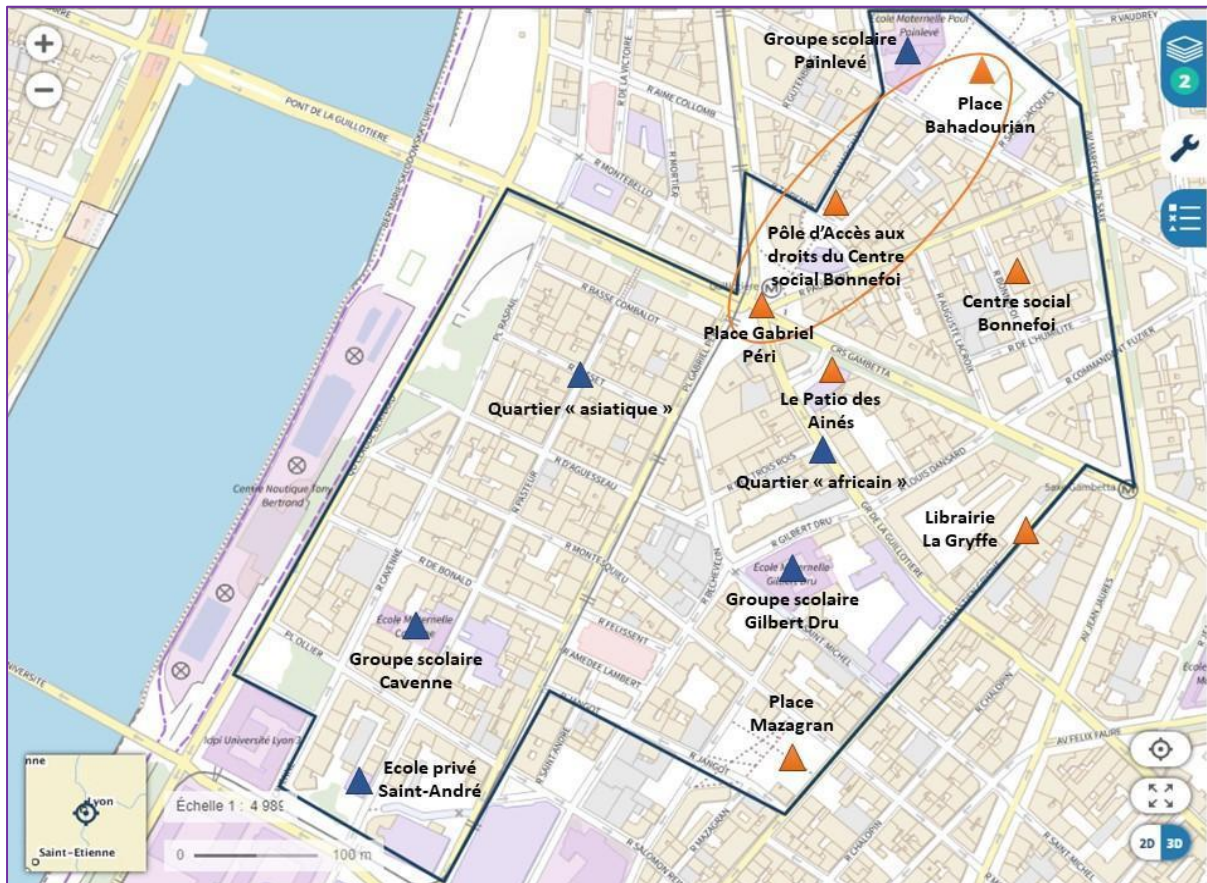
Nous avons également réalisé un focus-group à l'Olivier des sages avec 4 hommes et 7 femmes.

### *Le parcours commenté*




Un parcours commenté avec une habitante et commerçante du quartier a également été réalisé, puis complété par un entretien.

### *Les observations*

**Carte des observations réalisées lors de la semaine d'enquête**



### **Légende :**

-  Observation situé et statique
-  Observation continue
-  Observation déambulée

Nous avons réalisé 7 observations situées et statiques, une observation en déambulation de la place Bahadourian à la place Gabriel Péri et deux observations continues, au niveau des sortie des écoles, mais également des deux quartiers commerçants que sont le quartier dit “asiatique” et le quartier dit “Petite Afrique”. Nous nous sommes intéressé·es à différents types d’objets lors de ces observations : la répartition genrée de l’espace, l’espace en tant que tel, l’observation d’ambiance sonore et visuelle.

## **Organisation d’une journée d’animation**

En plus de ces divers entretiens et observations réalisés tout au long de la semaine d’enquête, nous avons décidé de réaliser une animation le vendredi après-midi à la Maison des Projets, sous forme de plusieurs ateliers ouverts à tous, que ce soit nos enquêté·es, ou de simples passant·es.

Tous les ateliers ont été débattu le vendredi matin, aussi bien sur la manière de les mettre en place que sur le fond des questions, et des enjeux que nous souhaitions soulever par ces ateliers. Ces ateliers sont au croisement des techniques de recherches collaboratives et des outils d’éducation populaire.

L’idée était de mettre en place des ateliers accessibles à toutes pour pouvoir inviter les personnes rencontrées à restituer elleux-mêmes leurs requêtes, leurs remarques ainsi que leurs témoignages.

### *L’atelier de photo-élicitation : premier contact avec les participant·es*

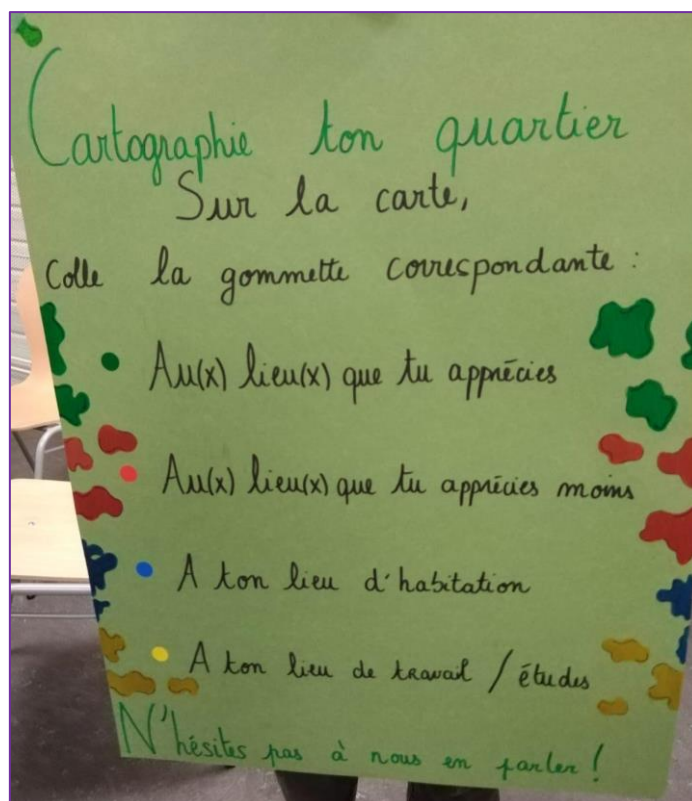
Nous avons chacun·e choisi 2 photos qui nous semblaient représenter le quartier, ou du moins l’expérience que nous en avons faite cette semaine à travers ce que nous avons pu observer et du discours des personnes interrogées. L’ambition était de partir des photos du quartier pour initier un premier contact avec les personnes présentes à la journée d’animation. Cet exercice de sociologie visuelle permet d’apposer un support à l’enquêté·e qui ancre aussi bien son expérience dans un lieu que dans la remémoration du souvenir.

**Photo de l'atelier photo-élicitation**



*L'atelier de cartographie sensible du quartier*

**Photo de l'affiche explicative de l'atelier**





Nous avons choisi d'imprimer une carte du quartier de la Guillotière en grand format pour pouvoir l'afficher et inviter les personnes présentes à s'inscrire spatialement à l'aide de gommettes sur la carte en fonction d'un code couleur représentant en vert les lieux appréciés, en rouge les lieux moins appréciés, en bleu le lieu d'habitation, et en jaune le lieu de travail et/ou d'étude si celui-ci est sur le quartier. Cette répartition spatiale des enquêté-es sur le quartier avait pour ambition aussi bien de restituer leurs perceptions que de les inviter à une réflexion sur les lieux vivants de leur quartier.

C'est l'atelier qui a eu le plus de succès auprès de nos participant·es. Nous pouvons voir ci-dessous la carte une fois les gommettes posées :

### Photo de l'atelier cartographie sensible



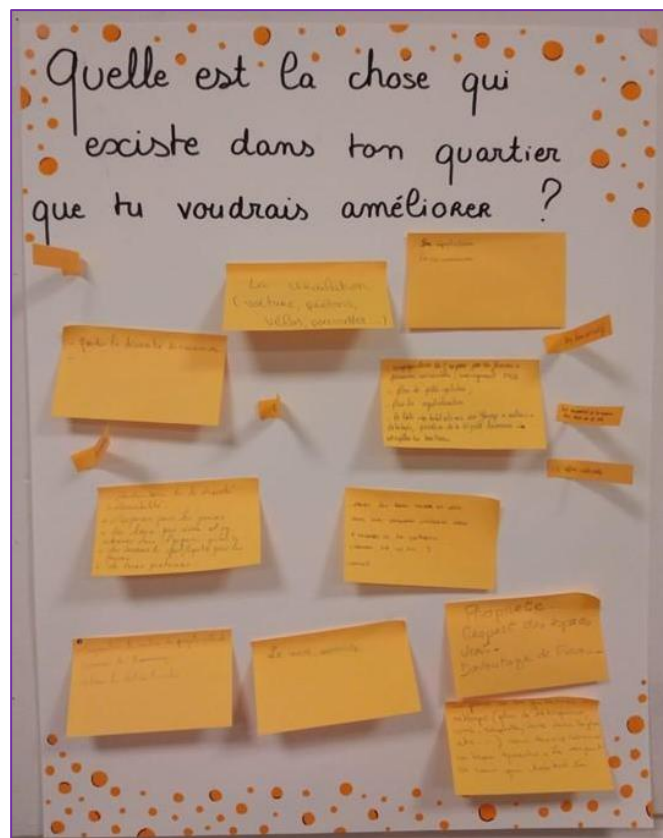
## *L'atelier "Post-it"*

Afin de recueillir un témoignage diversifié sur des thématiques, il nous a semblé pertinent de mettre en évidence plusieurs questions préambulaires à notre analyse au regard des différentes thématiques perçues jusqu'ici dans cette semaine de terrain. Cette méthodologie a pour but de documenter de manière plus directe et sensible le vécu des enquêté·es et de les inviter à prendre part aux enjeux perçus jusqu'ici.

De 14h à 17h, une vingtaine de personnes ont passé la porte de la MDP. Au final, ce sont une lycéenne, 3 Arpenteuses Urbaines, une coordinatrice de l'Arche de Noé, trois étudiant·es, les employées de la Maison des Projets une dame un peu âgée qui vit dans le quartier depuis 30 ans, un commerçant, et plusieurs personnes interpellées dans la rue (deux mères, avec leurs filles, deux étudiantes de droit de Lyon 2, un couple de personnes âgées), qui ont participé à notre atelier.

Les trois questions que nous avons choisies de mettre en débat sont les suivantes, ainsi que la diversité de réponses de nos participant·es :

### ***Quelle est la chose qui existe dans ton quartier que tu voudrais améliorer?***



*La question de la diversité du quartier :*

- "Diversité"
- "Prendre soin de la diversité"
- "Garder la diversité des commerces"

*Améliorer l'accessibilité pour les personnes en situation de handicap*

- "Plus d'accessibilité"
- "Aménagement PMR"

*Création de nouveaux espaces, notamment pour les jeunes :*

- "Plus d'espaces pour les jeunes"
- "Des lieux pour vivre et se retrouver dans l'espace public"
- "Des terrains de foot/sports pour les jeunes"

*La question de la circulation :*

- "Plus de rues piétonnes"
- "La circulation (voiture, piétons, vélos, poussettes...)"
- "Plus de pistes cyclables"
- "Donner des places pour les commerçants"

*Le sentiment d'insécurité et les conflits d'usage :*

- "Pas trop safe"
- "La place de la Guillotière à nettoyer (plus de délinquance, vol, racket, vente sur la place, etc.), nous devons retrouver ce beau quartier, le respect de ceux qui habitent là"

*Les projets culturels :*

- "Animations"
- "Les lieux participatifs"
- "Toutes les choses mises en place dans une perspective inclusive dans l'ensemble de la Guillotière (Clameurs, ECG, café Rosa)"
- "L'offre culturelle"
- "Augmenter le soutien de projets culturels, comme le Boomerang"

*La question des femmes :*

- "Les collages féministes"
- "Réappropriation de l'espace par les femmes et personnes vulnérables"

*Changer l'image du quartier :*

- "Sa réputation"

*L'importance du vivre ensemble :*

- "La vie commune"
- "Le vivre ensemble"

*La végétalisation du quartier :*

- "Plus de végétalisation"
- "Respect des espaces verts"
- "Davantage de fleurs"

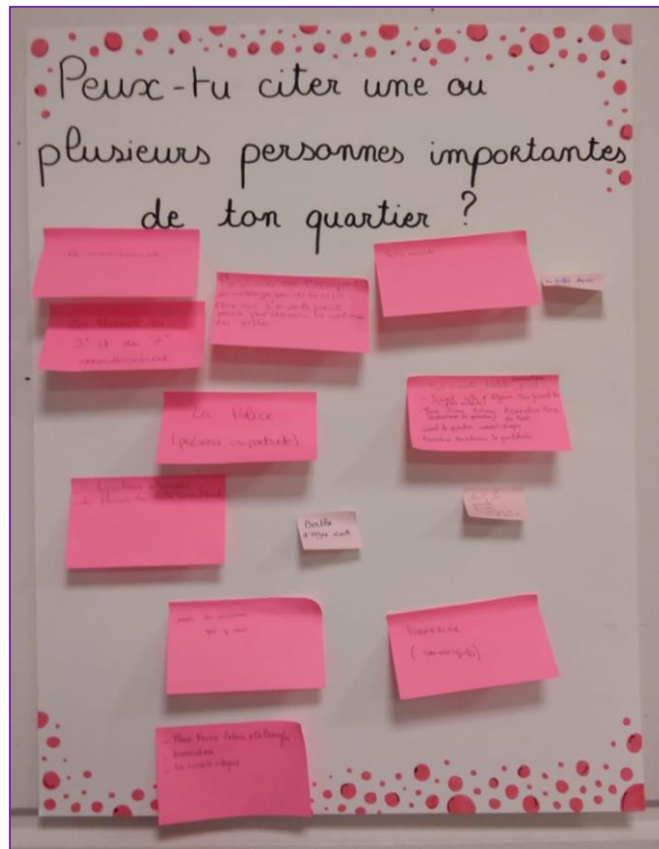
*Les problématiques autour du logement :*

- “Le bâti : habitations rue Moncey et autres = délabré, question de la dignité humaine  
→ interpeller les bailleurs”
- “Utiliser les bâtiments vides”

*La question de la propreté :*

- “La propreté et le maintien des rues et du sol”
- “Propreté”

***Peux-tu citer une ou plusieurs personnes importantes de ton quartier?***



*Mise en valeur de l'importance de chacun·e :*

- “Tout le monde”
- “Tout le monde (habitant·es, passant·es)”
- “Tout le monde, les assos, les personnes qui s’impliquent”
- “Toutes les personnes qui y sont”

*Les institutions et représentation citoyenne :*

- “Les maires du 3ème et du 7ème arrondissement”
- “Conseil de quartier, conseil citoyen”
- “Les conseils citoyens”

*La présence policière :*

- “La police (présence importante)”
- “Le commissariat”

*Préservation de la propreté et de la nature :*

- “Personnes qui s’occupent du nettoyage de la ville”
- “Ceux qui s’investissent pour préserver la nature en ville”

*Des figures représentant le quartier :*

- “Marie-France Antona (historienne du quartier), association Place du Pont”
- “Marie-France Antona”
- “Berthe d’AfroLook”
- “Nouredine (commerçant)”
- “Djamel du Café d’Algérie”

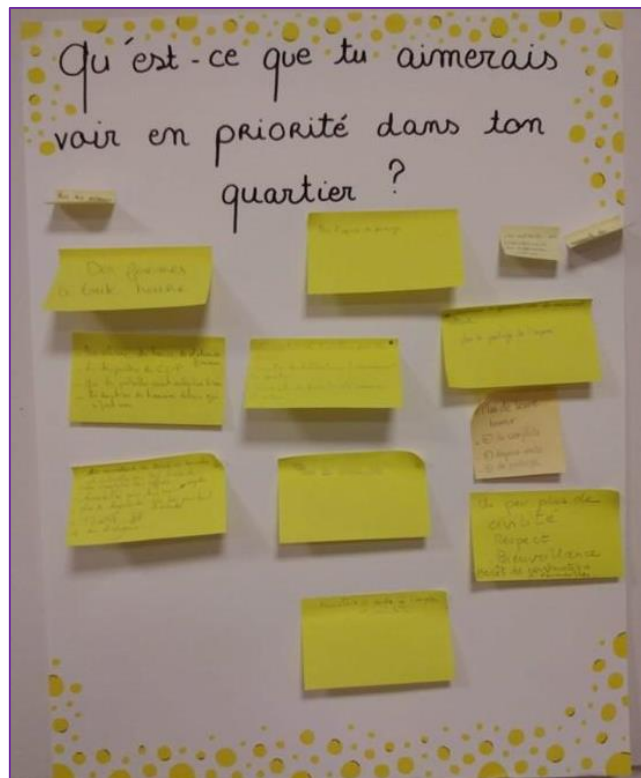
*Les associations :*

- “Les Arpenteuses Urbaines”
- “Les femmes du Centre Social Bonnefoi”
- “Centre Social Bonnefoi”
- “Les associations”
- “Association Redorons la Guillotière”

*Les commerces :*

- “Les commerçants”
- “Berthe d’AfroLook”
- “Nouredine (commerçant)”
- “Djamel du Café d’Algérie”
- “Le Buffet Chinois, China Town”

***Qu’est-ce que tu aimerais voir en priorité dans ton quartier?***



*Revalorisation du quartier à travers le développement des structures et animations sociales et culturelles :*

- “Des animations, des structures sociales et culturelles pour tout le monde, avec une diversité des offres”
- “Revaloriser le quartier, via des évènements culturels”

*L'accompagnement à l'emploi et l'accès au logement :*

- “Accessibilité pour toutes, notamment à l'emploi”
- “Structures d'aides à l'emploi, à l'orientation”
- “Plus de logements, un toit pour tout le monde”

*La volonté de préserver la diversité culturelle :*

- “Mixité”
- “Entraide, rassemblement des différentes cultures”
- “Respect de toutes les origines”
- “Encore plus de diversité côté commerces et restaurants”

*Sentiment de bien-être dans le quartier :*

- “Plus de dialogue”
- “Plus de convivialité”
- “Plus de bonne humeur”
- “Plus de partage”
- “Respect”
- “Bienveillance”
- “Un peu plus de civilité”

*La sécurité, la surveillance de la délinquance et des conflits :*

- “Moins de conflits”
- “La délinquance : présence de la police”
- “Plus de présence de la police et des forces armées”
- “Réduction des hommes dehors qui ne font rien”

*L'aménagement de l'espace :*

- “Plus d'espace de partage”
- “Plus de partage de l'espace”
- “Plus d'espaces verts”
- “Des arbres, des bancs”
- “La disparition du CLIP”
- “Arrêt de construction d'immeubles”
- “Consulter les habitants sur l'aménagement du quartier”
- “La création de tiers-lieu pour les jeunes”

*La présence des femmes :*

- “Des femmes à toute heure”
- “Des statues de femmes”

*La propreté du quartier :*

- “Que les poubelles soient enlevées le soir”

## Comment les ressources mobilisées deviennent des thématiques pour l'enquête ?

Les configurations sociales du quartier de la Guillotière soulèvent de nombreux questionnements. En effet, en synthétisant nos différents entretiens, en mettant en commun et en comparant nos différentes données nous avons pu mettre au jour plusieurs axes de réflexions. Au regard de la parole des enquêtés, il s'agit de souligner que la relation au quartier est plurielle et diversifiée. Cependant, notre étude n'a pas l'ambition de prétendre à l'exhaustivité ni la représentation structurelle des personnes et des opinions à l'échelle du territoire de la Guillotière.

Cette diversité s'exprime aussi bien dans le parcours individuel que dans la relation vécue au quartier. La façon dont les personnes éprouvent ce quartier révèle les pluralités de vécus qui s'entre-joignent et se croisent. En effet, on ne vit pas le quartier de la même manière, qu'on l'habite, qu'on y passe, ou qu'on y travaille.

Dans notre exploration des réseaux de sociabilité, nous avons pu constater que cohabitait différentes strates de solidarité qui ne se connectent pas nécessairement, bien que l'idée de solidarité soit ancrée à la Guillotière. Ces différents tissus de socialisation révèlent, là encore, une vision différenciée du quartier de la Guillotière. Il nous semble qu'à travers l'étude de ces différents agglomérats réside aussi un des enjeux de compréhension des dynamiques en présence sur le quartier.

De plus, ces dynamiques d'usages différenciés du quartier, révèlent des scissions dans la manière de s'approprier l'espace commun, l'espace public. Or, force est de constater que cohabitent au sein du quartier, notamment sur les places, des conflits d'usages - impliquant une relation différenciée entre ce qui est un "bon" et un "mauvais" usage de l'espace. Cependant, il s'agit aussi pour nous de relater que si ces problématiques sont visibles, c'est aussi parce qu'elles sont la conséquence de problématiques politiques plus profondes.

Il s'agira dans cette partie de développer les thématiques soulevées par notre semaine d'enquête sur le terrain.

### **La Guillotière semble traversée par des réseaux distincts**

A la suite des entretiens menés et des observations faites dans le quartier, une thématique se dessine. Le quartier regroupe de toute évidence une pluralité d'acteurs s'inscrivant dans de multiples sphères d'activités. Lorsqu'on aborde le quartier, cette diversité sociale est souvent valorisée, comme si elle était un des atouts principaux du quartier ; il n'est pas rare d'entendre des discours sur le "mélange des cultures", que ce quartier est un vrai melting pot. On ne peut pas nier la diversité culturelle qui y est présente, et les usages divers qui peuvent y être fait (étant donné que c'est un réel pôle d'activité lyonnais) mais le constat d'une perméabilité des réseaux est à nuancer. En interrogeant les usager·ères sur leurs pratiques du lieu, on se rend compte qu'elles s'inscrivent dans un espace cloisonné : en fonction de ses caractéristiques

sociales on peut habiter un même quartier sans fréquenter les mêmes endroits que nos voisins. Cela en gardant un discours sur la guillotière en valorisant son aspect cosmopolite.

C'est cette dissonance entre le discours et les pratiques qui semble être intéressante à creuser. Les pratiques propres à chaque type d'usager·ères du quartier (habitant·es, travailleur·euses, visiteur·euses) méritent d'être croisées à leur genre, leurs origines ethniques et leur statut social pour en tirer une analyse sociologique. Par ailleurs, il faudrait regarder comment ces pratiques sont mises en cohérence avec les discours.

Ce regard sur les pratiques nous amène à envisager une autre thématique qui lie l'usage du quartier et la perception qu'on en a : en émettant l'hypothèse que notre perception du quartier va être influencée par nos usages au sein de celui-ci.

## **Une perception plurielle du quartier**

Il apparaît que les caractérisations et représentations autour du quartier de la Guillotière sont multiples. Si l'on ajoute à cela le fait que le discours médiatique empire la perception du quartier, on en arrive à une pluralité de discours sur ce qu'est la Guillotière. Dans nos entretiens avec nos enquêté·es, nous percevons également différents rapports au quartier. Cela nous amène à questionner les différents prismes de la relation au quartier (habitant·es, usager·ères, etc.).

*On remarque déjà différentes perceptions de la délimitation du quartier*

Les avis commencent déjà à diverger dans la délimitation du quartier. Pour certain·es, le quartier de la Guillotière se borne de la place du Pont à la rue de Marseille ; pour d'autres, il est divisé en deux par le cours Gambetta. Pour d'autres encore, parler de la Guillotière revient à faire référence au 7<sup>e</sup> arrondissement, ou seulement aux commerces africains.

*Il y a une dissimilitude des discours sur le quartier*

Le même constat s'impose en ce qui concerne les discours à propos du quartier. Ainsi, selon certain·es de nos enquêté·es, il y a un contraste entre ce qu'iels vivent et ce qui se dit de manière générale dans la presse. Iels affirment qu'il ne s'agit ni plus ni moins que de préjugés qui prennent pour cible le quartier et ses habitant·es. Cette conception tranche avec celle de ceux qui pensent que c'est un quartier abandonné et que, si les médias en parlent autant, c'est sûrement le signe d'un problème dans ce quartier. On peut alors se demander les raisons de ces désaccords.

*Des rapports hétéroclites au quartier*

A travers nos échanges avec des habitant·es du quartier, nous avons constaté une diversité d'usages. Nous rencontrons au niveau des commerçant·es une certaine description de leur attachement au quartier. Par exemple, une de nos enquêté·es est une commerçante qui habite dans le quartier, de ce fait, elle y fait la majorité de ses activités (aller voir l'opticien, le banquier...). Une autre n'y habite pas mais passe le plus clair de son temps dans le quartier



(elle y mange et a développé des liens d'amitié avec d'autres commerçant·es). En revanche, un·e autre commerçant·e encore nous indique que son rapport au quartier se limite au fait de venir y travailler. De cette manière, il apparaît qu'il peut arriver de fréquenter l'endroit sans pour autant développer de lien particulier avec celui-ci.

Il importe donc d'attirer l'attention sur la précision du rapport au quartier. En réalité, ce qui fait qu'une personne décrit un lien particulier par rapport au quartier n'est pas seulement lié au fait qu'elle y réside. Ce qui nourrit cette attache peut être une activité passionnante exercée dans le quartier, un cercle d'ami·es fréquenté, ou encore des types de magasins ou de loisirs appréciés.

### **Les problématiques plus profondes de la notion d'insécurité : comprendre la partie immergée de l'iceberg**

Au sein du quartier de la Guillotière, deux espaces cristallisent le sentiment d'insécurité, notamment pour les femmes : la place Gabriel Péri et la place Mazagran. Le discours récurrent des stratégies d'évitement des femmes par rapport à ces espaces vient nous interroger sur ce qui émerge comme un problème genré de ces espaces. En effet, pour la plupart d'entre elles, elles font un détour par Gambetta et prennent la station de métro Saxe-Gambetta à la place de celle de Guillotière-Gabriel Péri. Pour celles qui utilisent le tramway, la même logique d'évitement est mise en place en allant jusqu'à l'arrêt Liberté du T1. Par ailleurs, concernant la Place Mazagran, elles évitent de passer dans les jardins car il y a des "*attroupements d'hommes*" qui sont perçus comme dangereux, et font naître chez elles des sentiments allant de l'inconfort à la peur.

Cette omniprésence des hommes et la défiance des femmes pour ces espaces alimentent le sens commun d'insécurité de l'espace. En effet, ces lieux qui sont le monopole des croyances et des discours, deviennent alors des espaces connus comme insécurisants et dangereux. Si l'insécurité vécue pour ces femmes est réelle, il s'agit aussi de souligner que la multiplication de l'usage de ce mot alimente aussi la peur et la défiance.

Il s'agit d'autre part de poser le cadre de notre analyse. Les personnes interrogées sont uniquement des femmes, celles qui se méfient - plus généralement - de ces lieux. Ce sont donc les discours des personnes qui subissent ce que provoque la monopolisation genrée de l'espace. Il nous semble essentiel de souligner que nous n'avons pas recueilli le discours de ceux qui « monopolisent » cet espace public.

Les lectures et les données récoltées lors de notre enquête nous ont permis de dégager ces différentes thématiques. Celles-ci nous conduisent à problématiser la commande et notre recherche.

## La problématisation de l'enquête à partir des données récoltées sur et à la Guillotière

Les différentes lectures que nous avons réalisées et nos données d'enquête nous ont permis d'approfondir nos réflexions et de problématiser la commande de départ et notre recherche.

La commande de départ questionne l'idée de visibilité des femmes dans l'espace public : *“comment rendre les femmes plus visibles ?”*. Seulement, les femmes qui gravitent dans l'espace public *pensent-elles en termes de visibilité/non visibilité ?* Souhaitent-elles être plus visibles ?

Penser l'invisibilité dans l'espace public comme une réponse défensive vient assener aux femmes des pratiques et des utilisations de l'espace subies.

Or, se pose ici la question du **droit à l'indifférence**, mais également du choix des femmes. *Avant de vouloir les rendre plus visibles dans l'espace public, ne devrait-on pas leur demander si elles veulent l'être ou non ?* Finalement, on en arrive à réfléchir autrement qu'en termes de visibilité, on peut s'intéresser à la **“marchabilité”**, à la **“praticabilité”** ou à l'**“habitabilité” d'un quartier pour les femmes**.

La réflexion autour de la visibilité des femmes dans l'espace public amène également à la question du rapport genré de l'espace public. En effet, *la socialisation des femmes dès leur plus jeune âge à l'idée, encore aujourd'hui, que la femme doit s'occuper des tâches ménagères, des enfants, etc. ne conduirait-elle pas celles-ci à occuper l'espace public différemment que les hommes ?* Si on part du principe que les femmes sont socialisées comme détentrice de la plus grande part de la charge mentale du foyer (gérer son travail, sa famille, l'organisation de sa maison et toutes les tâches associées à l'imaginaire patriarcal du rôle social de la femme), alors a-t-elle réellement l'occasion, le temps, le loisir de rester dans l'espace public, d'attendre sur un banc, ou de s'installer boire un café ? Contrairement aux hommes qui - toujours dans cette logique de répartition binaire - auraient plus de temps pour leurs loisirs et pour sortir dehors occuper l'espace public et y prendre place. Certaines “habitudes” semblent encore marquer l'occupation de l'espace public par les hommes plus que par les femmes, qui tendent à passer lorsque les hommes vont stagner.

Ce premier questionnement nous a amené à nous pencher sur la manière dont les femmes expérimentent le quartier de la Guillotière, dont elles s'approprient le quartier et l'espace public. Nous nous sommes donc intéressé·es à leurs usages et pratiques au sein de la Guillotière, mais également à leurs perceptions du quartier et à leurs souhaits d'un quartier, d'un espace public différent.

La commande de départ pose également la question de l'espace public qui, comme nous l'avons vu, est pensé par des hommes pour les hommes. Nous nous sommes intéressé·es aux usages et pratiques des femmes, notamment dans les espaces interstitiels tels que les commerces ou encore les associations, dans le quartier de la Guillotière, mais aussi à leurs idées de changement pour qu'elles s'y sentent plus à l'aise et qu'elles aient davantage l'envie de le pratiquer, ce qui nous conduit à vouloir (ré)interpréter l'espace public. Nous allons donc nous

demander *comment les usages/pratiques des femmes nous conduisent à proposer une nouvelle (ré)interprétation de l'espace public intégrant les espaces interstitiels ?*

Notre semaine de terrain, ainsi que les diverses lectures, notamment médiatiques, que nous avons pu faire, nous induisent à envisager la Guillotière comme un espace présentant de nombreux collectifs (communautés culturelles, communautés de pratiques, ou encore d'habitant·es) ayant de nombreux usages du quartier, conduisant à certaines tensions ou conflits d'usage. Ici, nous nous demanderons *en quoi la Guillotière est un espace à la fois de partage et de conflit*. Finalement, *comment ce quartier s'est construit par le prisme de la tension entre solidarité et repli ?*

Dans un premier temps, nous allons montrer que la Guillotière est un territoire complexe, controversé, en constante (re)négociation. Nous nous intéresserons à la mixité sociale et culturelle présente dans le quartier, notamment à travers la diversité de commerces, ainsi qu'au panorama d'acteur·ices politiques, institutionnel·les et associatifs. Cette pluralité d'acteur·ices en présence nous conduira à questionner l'espace de tension que représenterait la Guillotière. Nous nous pencherons enfin sur les différents sens communs, à travers les discours des médias, mais aussi de nos enquêté·es, sur le quartier.

Ceci débouchera, dans un second temps, à nous interroger sur la (re)négociation de l'espace de la Guillotière par les femmes. Nous étudierons leurs usages et pratiques au sein du quartier, mais également leurs rapports sensibles et formes d'attachement à celui-ci. De plus, nous verrons comment les femmes élaborent des "tactiques" pour pratiquer les différents espaces du quartier de la Guillotière. Enfin, nous montrerons que les femmes ne sont pas invisibles au sein de l'espace public, elles ont plutôt une manière différente de le pratiquer, notamment à travers les espaces interstitiels, ni vraiment privés, ni vraiment publics, comme les commerces ou les associations.

Pour finir ce dossier, nous détaillerons quelques préconisations pour traiter la question du genre au sein de la Guillotière. Pour cela, nous reparlerons des actions qui ont déjà été mises en place sur le quartier. Puis, nous essaierons de développer quelques idées supplémentaires, que nous avons pu retirer de notre enquête.

## Partie I : Faire l'expérience de la Guillotière

Par cette première partie, nous établissons l'idée que le quartier de la Guillotière est "instable" car épris d'une multitude de différences, qu'elles soient sociales, ethniques ou culturelles. Il semble donc utile de revenir sur la présentation (non exhaustive) des populations qui s'y trouvent, des divers·es acteur·ices qui y travaillent, qui pratiquent et vivent le quartier. Cet état des lieux des différents types de "profil" présents à la Guillotière nous permettra également de montrer les liens qui peuvent exister entre eux, ainsi que les perceptions véhiculées sur ce quartier, vues comme complexes, controversées, sous tension.

### 1. La Guillotière : territoire en mouvement par sa diversité de populations et d'acteur·ices

Nous allons voir en quoi la Guillotière est un territoire en constant mouvement du fait de sa diversité de populations et d'acteur·ices présent·es sur le quartier, mais également du mouvement de gentrification le touchant. Nous nous intéresserons au paysage institutionnel et politique, mais aussi à la multiculturalité des commerces en présence.

#### A. La Guillotière : entre diversité culturelle et processus de gentrification

Les sociologues de l'Ecole de Chicago se servent de la ville comme d'un laboratoire social. Il est possible d'apparenter cette image à la Guillotière. En effet, la Guillotière est le lieu d'expérimentation de la part de différent·es acteur·ices. Le quartier a été exploré par les Arpenteuses urbaines, les médias, les chercheur·euses : urbanistes, historiens, géographes, entre autres.

Ainsi, les sociologues de l'Ecole de Chicago ont travaillé sur ce concept de « mosaïque urbaine ». En effet, pour Robert Park et Ernest Burgess, « *les processus de ségrégation instaurent des distances morales qui font de la ville une **mosaïque de petits mondes qui se touchent sans interpénétrer*** »<sup>15</sup>.

Ainsi, le principe de la mosaïque urbaine génère de la ségrégation socio-spatiale en raison de la co-présence de communautés ethniques et culturelles différentes. Tout cela induit des pratiques des espaces privés qui répondent à leur catégories socio-économiques d'appartenance : cela impacte leurs pratiques individuelles des espaces d'habitation.

Certaines personnes issues de classes populaires vivent une précarité dans leurs conditions d'habitation et donc occupent l'espace public. En effet, c'est le cas des chibanis. Ce sont des anciens travailleurs immigrés vivant en France, qu'ils considèrent comme un lieu de transit.

---

<sup>15</sup> Park, Robert E., Burgess, Ernest W. & Duncan MacKenzie, Roderick, *The City*, 1925, p.121.

Leur habitat rudimentaire est appelé garni. Il y a « *juste de quoi dormir correctement pour entretenir la force de travail...* »<sup>16</sup>. Malgré ce travail incessant, leur condition de vie reste précaire. Les cafés ont une place importante dans la vie de ces travailleurs. En effet, ce lieu joue un rôle social important :

*« Les célibataires boivent, passent le temps, échangent des nouvelles du pays, jouent aux dominos. Parfois ils sont là simplement pour ne plus être dans leur chambre minuscule. C'est un lieu public, une alternative à la rue où l'on stationne de longues heures, les jours de repos »*<sup>17</sup>.

Et une fois le travail fini, une fois à la retraite, il est difficile pour eux de rester dans un logement très peu, voire pas investi, et cette habitude d'aller dans la rue ou dans les cafés est restée, ce sont leurs seuls lieux de sociabilité une fois à la retraite.

Du fait de cette mosaïque urbaine et, parce qu'on parle d'un quartier central et proche du centre-ville - la Presqu'île -, la gentrification passe avant tout par l'habitat. Ainsi il est possible de remarquer une déconnexion entre les rez-de-chaussée où il y a des commerces d'origine ethnique étrangère et les étages où logent des gentrifieur-euses. Ainsi, on observe une augmentation des prix des logements qui induit un changement de population, autrement dit un renouvellement de la population habitante par une élévation socio-économique. Cette population a des pratiques des espaces différentes. En effet, au vu des meilleures conditions d'habitat, les espaces privés sont davantage investis ; et les espaces publics sont perçus comme des espaces de circulation, de transition ou abordés sous l'angle commercial (les bars ou restaurants sont très investis).

Autrement dit, le processus de gentrification inachevée du quartier de la Guillotière fait de ce territoire un espace de grande mixité sociale, où co-existent différents groupes socio-culturels. De cela, découlent des usages en tension qui soulèvent des questionnements quant aux manières d'assurer des coexistences pacifiées. En effet, concernant cette enquête, la question de la place des femmes et des usages différenciés qu'elles font de l'espace s'insèrent conséquemment dans cette idée de mosaïque urbaine.

---

<sup>16</sup> Azouz Begag, *Lyon, Place du Pont. La place des Hommes Debouts*, 2011, p.71.

<sup>17</sup> Azouz Begag. *Lyon, Place du Pont. La place des Hommes Debouts*. 2011.

### **Encadré socio-historique :**

A la moitié du XIXe siècle, la Rive Gauche augmentait ses activités industrielles, attirant des populations immigrées qui s'installaient à la Guillotière pour trouver du travail. On parlait alors de migration familiale. A partir de 1880, une population italienne plus importante a franchi les portes de Lyon. Après 1945, une population maghrébine est de plus en plus arrivée et enfin, vers les années 80, des populations asiatiques et turques se sont installées dans le quartier. Ces vagues progressives d'immigration ont entraîné une division officieuse du quartier en plusieurs sous-quartiers regroupant chaque communauté ethnique immigrée.

Selon D. Chevalier, F. Duchene et T. Zanetti (2020) les raisons de ces installations sont plurielles : le quartier de la Guillotière reste malgré tout central au niveau géographique du terme, l'immobilier y était également peu cher - cette tendance n'est plus d'actualité notamment à cause de la gentrification du quartier de la Guillotière qui fait augmenter les prix de l'immobilier. Ainsi, différents commerces tels que des épiceries ou des restaurants ouvrent leur portes pour faire vivre toute la famille, préserver ses traditions, s'intégrer dans la société.

*« Ces restaurants, tout comme les épiceries ou supermarchés et d'autres types de commerces (coiffeurs, agences de voyage, ongleries, artisans, magasins de vêtements et d'objets traditionnels, [...] présentent un degré élevé d'ethnicité, marquant la présence spatiale de la communauté. [...] Ils fonctionnent comme des "théâtres de mises en scènes de présentation de soi de la communauté » [Ma Mung, 1999]<sup>18</sup>*

Pour comprendre cette diversité de populations présente dans le quartier de la Guillotière, nous allons revenir plus en détails sur le processus de gentrification touchant le quartier.

### **Remise en contexte et définition de la gentrification**

Après les pentes de la Croix-Rousse c'est le quartier de la Guillotière qui fait face à un processus de gentrification. Le quartier connaît ce phénomène depuis le début des années 2000<sup>19</sup>. Ce que nous entendons ici par gentrification correspond à des « *quartiers centraux anciens où les milieux populaires sont progressivement remplacés par des habitants appartenant aux nouvelles couches moyennes et supérieures, qui réhabilitent les logements ou s'installent dans des immeubles réhabilités* »<sup>20</sup>. Il faut cependant faire attention à ce terme qui est en train d'être galvaudé, car utilisé dans de nombreuses situations.

Le processus de gentrification peut recouvrir des effets très divers, cela va varier selon les spécificités du quartier concerné et le profil sociologique des gentrifieur·euses. Notons tout de même que l'essence de ce terme est l'idée d'un « *rapport social d'appropriation de l'espace*

---

<sup>18</sup> In Dominique Chevalier, François Duchene et Thomas Zanetti, "Palimpsestes mémoriels, gentrification inachevée et voisinages migratoires : l'exemple des commerces de La Guillotière à Lyon", *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, n°97-3, 2020, p.230.

<sup>19</sup> Authier, Jean-Yves, et al. « IV. Population et groupes sociaux », Jean-Yves Authier éd., *Sociologie de Lyon*. La Découverte, 2010, p. 79.

<sup>20</sup> Ibid, p. 78.

mettant aux prises des acteurs et des groupes inégalement dotés »<sup>21</sup>. Pour préciser cette vaste définition, nous allons voir comment la gentrification s'incarne à la Guillotière, et les conflits d'usages qui en découlent.

### **L'illustration de la gentrification à la Guillotière**

Le premier indice qu'un quartier se gentrifie est la hausse du prix de l'immobilier, c'est ce que l'on constate ici « avec des prix qui atteignent désormais des niveaux proches de ceux de la Presqu'île de Lyon, jusqu'à 6000 euros le mètre carré »<sup>22</sup>. Par ailleurs, un des effets de la gentrification est la mixité sociale, différentes catégories sociales vont cohabiter dans un même quartier, en gardant toutefois leurs pratiques habituelles, en effet, ce n'est pas parce qu'on habite un même quartier que nous avons les mêmes pratiques que nos voisins. Ainsi, les différentes catégories sociales ne vont pas avoir les mêmes usages du lieu : les pratiques culturelles, l'occupation de l'espace public, les choix de consommation vont s'avérer être différents en fonction - entre autres - de l'origine sociale. C'est par exemple, pour cela que des cafés associatifs prisés des étudiant.es, et professions intellectuelles supérieures vont s'installer à côté de commerces ethniques. Tout cela donne lieu à un quartier ayant de multiples facettes, et des réseaux peu poreux.

### **La diversité, valorisée tout en étant cause de certains conflits d'usages**

Partager le même lieu d'habitation nécessite de se rencontrer, de cohabiter en fonction des habitudes de chaque catégorie présente dans le quartier. Nous ne sommes pas « au bout » du processus de gentrification où les classes populaires se sont retrouvées évincées de leur quartier, cela implique alors une cohabitation entre les divers profils sociologiques présents dans le quartier. Il est intéressant de remarquer que les « gentrificateurs » valorisent la mixité sociale, le cosmopolitisme du quartier tout en avouant être dérangés par les activités se déroulant place du pont, surtout par les hommes qui les abordent. Par ailleurs, on voit une valorisation de la mixité sociale mais dans les pratiques, le cercle des fréquentations est souvent un entre soi de classes moyennes et supérieures. Une de nos enquêtées illustre bien cela, Amélie. Elle a la quarantaine, est commerciale, habite dans le quartier depuis 10 ans et elle est nouvellement propriétaire de son appartement. Le regard qu'elle porte sur le quartier est positif, mais au-delà de ça, elle ne semble pas se reconnaître parmi les « gentrificateurs » :

*« C'est historiquement y'a quand même... moi c'que j'adore dans le quartier c'est.. cette confrontation multiculturelle en fait et c'est ça qui est riche quoi et... et... j'ai un peu peur qu'avec la montée des loyers, des... la possibilité d'acheter dans le quartier devient très difficile donc forcément ça attire aussi d'autres catégories professionnelles, socioprofessionnelles, et le problème c'est que plus les gens ont de l'argent, plus les*

---

<sup>21</sup> Chabrol, Marie, et al. *Gentrifications*. Éditions Amsterdam, 2016, p.24-25.

<sup>22</sup> Sillieres, Antoine. "Immobilier. A Lyon, le quartier de la Guillotière flambe comme le reste du 7e arrondissement". *ActuLyon*, publié le 16 avril 2021, URL : [https://actu.fr/auvergne-rhone-alpes/lyon\\_69123/immobilier-a-lyon-le-quartier-de-la-guillotiere-flambe-comme-le-reste-du-7e-arrondissement\\_41107240.html](https://actu.fr/auvergne-rhone-alpes/lyon_69123/immobilier-a-lyon-le-quartier-de-la-guillotiere-flambe-comme-le-reste-du-7e-arrondissement_41107240.html), consulté le 11/01/2023.

*gens vont arriver parce que ça sera les seuls qui pourront acheter, et cette confrontation qu'on ressent un peu entre ces deux populations, qui.. bah y'en une qui veut pas partir et les autres ils ont envie, bah finalement de.. d'arriver, de poser leurs valises et d'envahir le terrain, alors que y'a une vraie histoire dans ce quartier, y'a une vraie âme et on peut pas effacer ça, c'est juste.. le quartier de la Guillotière c'est ça aussi, c'est la richesse d'échange qu'il y a donc on peut pas éradiquer ça, c'est hors de question »*

Ici, comme le rappelle Chabrol *et al.* dans *Gentrifications* : « *La diversité est valorisée et valorisable en tant qu'élément de distinction sociale par rapport aux modes de vie urbains traditionnels des classes supérieures* »<sup>23</sup>. On remarque cependant que la diversité doit toujours se négocier puisqu'elle engendre des conflits d'usage comme lorsqu'Amélie nous parle de la place Bahadourian. Son fils, est scolarisé dans l'école élémentaire Paul Painlevé, et l'utilisation des bancs en face de l'école est disputé :

*« Moi j'm'en rappelle y'avait des mamans qui avaient encore plus des enfants en bas âge et quand on arrivait ou sortait de l'école et on arrivait sur ce parc [...] y'avait des mamans finalement qui arrivaient, qui étaient des mamans des élèves des enfants qui étaient dans le parc cet qui n'avaient pas la possibilité de s'asseoir sur les bancs parce que les bancs étaient pris automatiquement par des femmes du quartier qui viennent aussi pour s'asseoir, parler entre-elles mais qui sont.. on va dire d'âge mûr, de retraite.. et qui ont envie de se retrouver entre amies pour discuter, etc. En soi, y'a rien de mal mais le problème c'est que ce parc du coup quand on est parent et que l'été il fait très très chaud, et que y'a des emplacements qui sont qu'au soleil et que moi à ce moment-là, j'avais une amie qui allaitait et qui pouvait même pas trouver un banc pour s'asseoir pour allaiter son p'tit quoi, et que personne n'allait lui dire « bah j'vais vous laisser ma place », [...], ou même des fois de se faire carrément jeter hein.. on va pas se mentir.. parce que « non c'est bon c'est notre territoire, c'est chez nous, vous avez rien à faire ici quoi » »*

Dans le discours d'Amélie, on peut voir l'effet de la gentrification ; des habitudes prises sur la place Mazagran se voient être renégociées suite à l'arrivée d'un nouveau type de population dans l'école Paul Painlevé. L'attitude de ces femmes âgées se retrouvant sur les bancs peut être comprise comme une manière de préserver leurs habitudes suite aux changements que connaît leur quartier. Comme une résistance populaire face au processus de gentrification se déroulant sous leurs fenêtres. Par ailleurs, on retrouve ces types de conflits d'usages place Mazagran, comme nous l'avons vu plus tôt, dans l'étude de cas consacrée à cette place.

Il est important de ne pas homogénéiser les gentrificateurs, comme le rappelle Jean-Yves Authier, dans l'ouvrage *Sociologie de Lyon* :

*« Parler de l' "invasion des bobos" donne ensuite à penser que les recompositions sociales actuelles de la population lyonnaise seraient le fait d'une catégorie homogène.*

---

<sup>23</sup> Chabrol, Marie, et al. *Gentrifications*. Éditions Amsterdam, 2016, p. 326.



*Mais les “bobos” du langage courant, tout comme les “gentrificateurs” du sociologue, ne constituent pas une catégorie homogène qui serait réductible à quelques figures professionnelles, à quelques attributs ou modes de vie tels que ceux volontiers mis en avant par les médias »<sup>24</sup>.*

Ici nous voyons les grandes lignes de la gentrification à la Guillotière, il convient de préciser qu’il y a des profils divers qui impliquent d’autre rapport au quartier. Dans cette partie nous faisons seulement état de ce que nous avons pu observer, en soulignant, encore une fois, que ça n’a pas vocation à être représentatif.

Le quartier de la Guillotière présente donc une diversité de populations, du fait des vagues migratoires mais également du processus de gentrification, que nous venons de détailler. De plus, les interactions en ville sont nombreuses. Ces contacts peuvent être vécus comme des intrusions pour certaines personnes. En effet, si des individus outrepassent la sphère d’intimité de certaines personnes, s’iels ne respectent pas la « bonne distance sociale » souhaitée par les personnes, alors ces dernières peuvent se sentir gênées. Le sentiment d’être confronté·e à une personne ne respectant pas la bonne distance varie en fonction de l’âge, du lieu d’habitat ou d’origine, ainsi que de la parentalité par exemple. Évidemment, cette question des intrusions perçues et vécues diffère également en fonction du genre, mais nous n’évoquerons pas cette variable ici du fait que nous ayons majoritairement interrogé des femmes.

A propos de l’âge, lors des micros-trottoirs mais aussi des entretiens, des femmes nous ont expliqué qu’en vieillissant, le regard que les hommes portent sur elles change. En effet, une femme dans la soixantaine que nous interrogeons lors d’une sortie des cours à l’école Saint-André nous dit qu’elle passe souvent dans un parc avec des « blacks » (la place Mazagran), mais n’a pas peur d’être abordée parce qu’elle est âgée maintenant.

C’est également le cas d’Annie, retraitée habitante à la Guillotière, qui nous explique lors d’un entretien qu’elle n’a plus à s’inquiéter de l’attitude de certains hommes : *« alors après c’est vrai y’a une question de look et d’âge, parce que moi effectivement personne ne va me calculer, c’est une réalité, j’ai vu ma tronche et ma dégaine »*.

L’image de la vieillesse dans nos sociétés occidentales revêt un processus dégénératif du corps et de l’esprit. En effet, Cornelia Hummel Stricker (2001) parle de *« la dégénérescence cellulaire, le lent dépérissement de l’organisme, le déclin des fonctions vitales, la mort programmée du corps »*<sup>25</sup>. Ainsi, de par sa dégénérescence, il est possible d’émettre l’hypothèse que le corps des femmes âgées n’attirent plus le regard d’autrui.

En effet, Annie déploie des stratégies pour sa filleule qui a 21 ans :

---

<sup>24</sup> Authier, Jean-Yves, et al. « IV. Population et groupes sociaux », Jean-Yves Authier éd., *Sociologie de Lyon*. La Découverte, 2010, p. 80.

<sup>25</sup> Hummel Stricker, Cornelia. “Le corps et l’esprit. Représentations sociales de la vieillesse”, *Frontières*, n°2, vol. 13, 2001, p.29.

*« J'l'entends bien donc voilà c'est aussi une question d'être... donc... moi c'est vrai j'ai pas envie quand elle rentre tard, je lui dis toujours, tu te fais , même toujours partout, tu te fais accompagner jusque devant la porte, mais j'ai toujours fait ça même quand j'étais ailleurs ».*

Ces vécus des intrusions sont aussi différents du fait du lieu d'habitat ou d'origine, actuel ou passé. En effet, Elisa, la quarantaine, travailleuse à la Guillotière, nous explique avoir grandi dans une cité parisienne. Ainsi, la Guillotière ne lui rappelle ni plus ni moins que le lieu où elle a grandi, *«c'est pas toujours tout simple, mais en tout cas, c'est un lieu où je me sens assez à la maison.»* (Elisa). La socialisation à la ville est donc importante dans la perception et le vécu des intrusions. A ce sujet, Diane la vingtaine, travailleuse à la Guillotière, déclare :

*« Je comprends totalement qu'il y ait des personnes qui se sentent pas en sécurité là-bas parce que voilà ils ont pas l'habitude de fréquenter ce genre de quartier ou des quartiers hyper fréquentés justement pour une personne qui est tout le temps dans sa petite campagne et qui a pas l'habitude de voir beaucoup de monde. Ça peut se comprendre qu'elle se sente pas en sécurité, qu'il y ait trop d'informations, qu'elle ait envie de rentrer chez elle.. Donc en vrai je comprends, je comprends, mais c'est pas mon cas. »*

Enfin, la parentalité ou non a un impact sur les manières de percevoir et vivre les intrusions. En effet, avoir des enfants sur qui il est nécessaire de veiller, change totalement la manière de vivre les intrusions. Prenons le cas d'Elisa ; elle nous dit adorer la Guillotière car ce quartier la rassure et lui évoque son enfance, pour autant elle déclare :

*« Pour ma personne, je pense que ce serait pas un grand souci d'habiter dans le quartier. Par contre, j'ai une famille, avec 3 enfants, et j'suis pas sûre que ce soit très agréable. Dans le sens où je fais tout pour que ma grande fille soit autonome et fasse des allers-retours et que les quartiers où ça traîne, forcément, t'es pas serein pareil. Maintenant, en tant que maman, j'ai pas les mêmes attentes que pour moi-même en tant que femme. »*

D'autres femmes ressentent cette inquiétude vis-à-vis de leurs enfants et du fait qu'ils grandissent dans un quartier qu'elles considèrent comme n'étant pas adapté aux enfants. Une mère habitant à la Guillotière depuis 5 ans, croisée devant l'école Gilbert Dru, nous dit qu'elle appréhende le moment où ses enfants grandiront car il y a des trafics dans les parcs, notamment celui devant l'école.

Ainsi, les femmes ne sont pas que des femmes : nous ne pouvons pas essentialiser cette catégorie et formuler nos analyses à travers ce seul prisme. Les femmes avec qui nous avons parlé sont aussi des femmes âgées, des femmes mères, des femmes citadines ou non-citadines, des femmes d'origine étrangère, etc. Elles ne vivent pas toutes de la même manière le quartier de la Guillotière et les interactions qui s'y passent.

Cette diversité de populations habitant, pratiquant ou travaillant à la Guillotière montre à la fois des liens forts et une solidarité, mais également des tensions naissantes du fait des différentes manières de penser et de pratiquer l'espace public.

### *B. De multiples acteur-ices politique et associatif en présence sur le quartier*

Pour compléter l'état des lieux des types de populations et d'acteur-ices présents dans le quartier de la Guillotière, nous allons nous intéresser au panorama politique et associatif, qui marque également le quartier de son empreinte.

Pour rappel, la décentralisation consacre un découpage administratif territorialisé et donc des modes de gouvernance pluriels qui répondent à des principes de compétences prédéterminées par les institutions politiques nationales. Lyon, aux côtés de Paris et Marseille, est une ville qui bénéficie d'un découpage territorial et politico-administratif en arrondissement<sup>26</sup>.

Ainsi, le territoire de la Guillotière représente une spécificité : envisagé en tant que quartier, la Guillotière s'étend sur la moitié nord du 7<sup>e</sup> arrondissement, le sud-ouest du 3<sup>e</sup> arrondissement (à partir du Quartier Moncey-Voltaire) jusqu'à l'emplacement des Universités du campus Berges du Rhône. De fait, il s'agit d'un quartier répondant à différentes mairies d'arrondissement ce qui nous amène à questionner la présence de conflits politiques entre ces deux institutions. Ce propos est cependant à nuancer, en considération des couleurs politiques majoritaires au sein de ces institutions. En effet, on peut émettre l'hypothèse d'une coopération proche entre les mairies d'arrondissement actuelles, chacune issue du parti Europe-Ecologie-Les-Verts.

Cependant, le point sensible semble résider au cœur de la Guillotière : la place Gabriel Péri. C'est une place centrale et stratégique dans la structuration de la ville de Lyon puisqu'elle constitue une étape de passage de l'est lyonnais vers la Presqu'île pour emprunter le Pont de la Guillotière. Par ailleurs, elle est le lieu d'accueil d'une station de métro, Guillotière - Gabriel Péri, qui assure le passage de la ligne D en direction de Gare de Vaise et Gare de Vénissieux et donc, sa bonne connexion au reste de la ville.

Politiquement, elle constitue la limite du 3<sup>e</sup> comme du 7<sup>e</sup> arrondissement. Par conséquent, même si nous ne pouvons pas réellement parler de chevauchement des niveaux institutionnels, considérant la Guillotière comme territoire cristallisant diverses tensions entre les acteur-ices, cette gouvernance plurielle complexifie fortement les actions sur le terrain.

*« Ce qui est intéressant par rapport à ça, c'est que là sur le quartier, on a le cours Gambetta qui sépare le 3<sup>ème</sup> et 7<sup>ème</sup> et que nous là on est sur une mission de projet qui est à la fois sur le 3 et sur le 7. Donc si tu vas interroger la maire du 3, elle va te parler du 3, si tu vas interroger la maire du 7, elle va te parler du 7 et ça va pas être les mêmes... enfin c'est hyper cloisonné et donc nous on essaye de faire en sorte*

---

<sup>26</sup> Découpage en arrondissement qui est instauré par La loi PLM du 31 décembre 1982. Cette loi crée comme structures politico-administratives les mairies et conseils d'arrondissement dont la constitution est attribuée par mandat d'élu.

*qu'on... d'être sur un projet qui cloisonne pas [...] » (Entretien avec Marie-Lou, cheffe de projet à la Maison des Projets Gabriel Péri)*

C'est d'autant plus vrai qu'est constatée une réelle différence entre les "paysages" urbains du 3e et 7e arrondissement, différence corroborée par de nombreuses personnes habitant et/ou pratiquant le territoire dans son ensemble et renforcée par les dynamiques de gentrification constatées. Myriam, une de nos entretenues, bénévole à l'association Le Patio des Aînés nous dit d'ailleurs : « [...]entre les deux quartiers à cause de cours Gambetta on dirait que tu passes à une autre dimension. Mais non il y a qu'un seul et unique quartier c'est pour ça on essaye de rapprocher les gens des deux quartiers [...]»

*« la Métropole qui est maître d'œuvre sur l'ensemble du secteur pour l'aménagement et qui parfois va quand même piloter, comme elle va piloter un programme général d'aménagement, dedans elle va intégrer par exemple des questions de végétalisations, qui sont plutôt du ressort de la ville et des espaces verts » ((Entretien avec Marie-Lou, cheffe de projet à la Maison des Projets Gabriel Péri)*

La Guillotière fait l'état de plusieurs niveaux d'intervention politique, ce qui complexifie d'autant plus la réalité du territoire.

A cela s'ajoute l'intervention étatique territoriale, personnifiée par la Préfecture du Rhône qui, suite à la médiatisation massive faisant état d'un problème de délinquance à la Guillotière, a instauré un dispositif de police similaire à ceux des "Quartiers de reconquête républicaine". Ce dispositif, la Brigade Spécialisée de Terrain (ou BTS), vient remplacer la présence temporaire quotidienne des Compagnies Républicaines de Sécurité (ou CRS). Dès le 7 février 2022, 31 policiers de la BTS occupent le quartier de la Guillotière dans un objectif de lutte contre la délinquance et d'intervention directe et rapide de la police.

Cette présence policière fait état de plusieurs ressentis auprès de nos entretenus : entre le sentiment de sécurité dans la représentation de forces de l'ordre, en passant par un sentiment de malaise affectant l'atmosphère sociale du territoire, jusqu'au rejet de cette présence par les collectifs militants. Notre entretien avec Lilou, travailleuse pour le Pôle d'Accès aux Droits du Centre Social Bonnefoi, situé derrière le CLIP et donc derrière la place Gabriel Péri (où stationnement de manière permanente des policiers de cette brigade), fait état d'une tension entre cette présence et son travail d'accompagnement social :

*« [...] en plus faut jongler parce que y'a la présence policière sur la place et faut faire attention parce que ça peut permettre à certains, certains policiers de faire des repérages aussi, des personnes qui viennent nous voir, pour avoir, même accès à leurs droits, et on a constaté ça aussi, des personnes qui venaient, qui avaient leurs papiers dans leur main qui étaient intéressées et en fait qui étaient embarquées par la suite par les CRS, donc c'est vrai que c'est un peu compliqué parce que nous on met de l'énergie à ça et en fait, derrière, on sent aussi une violence. »*

Les centres sociaux sont en partie financés par la Caisse d'Allocations Familiales (CAF), en l'occurrence la CAF du Rhône, constitutive de la branche familiale du régime de sécurité sociale déployée par les institutions publiques françaises. Là encore, est perceptible une tension entre deux institutions publiques ; d'une part, le dispositif de police des BTS qui se sert de

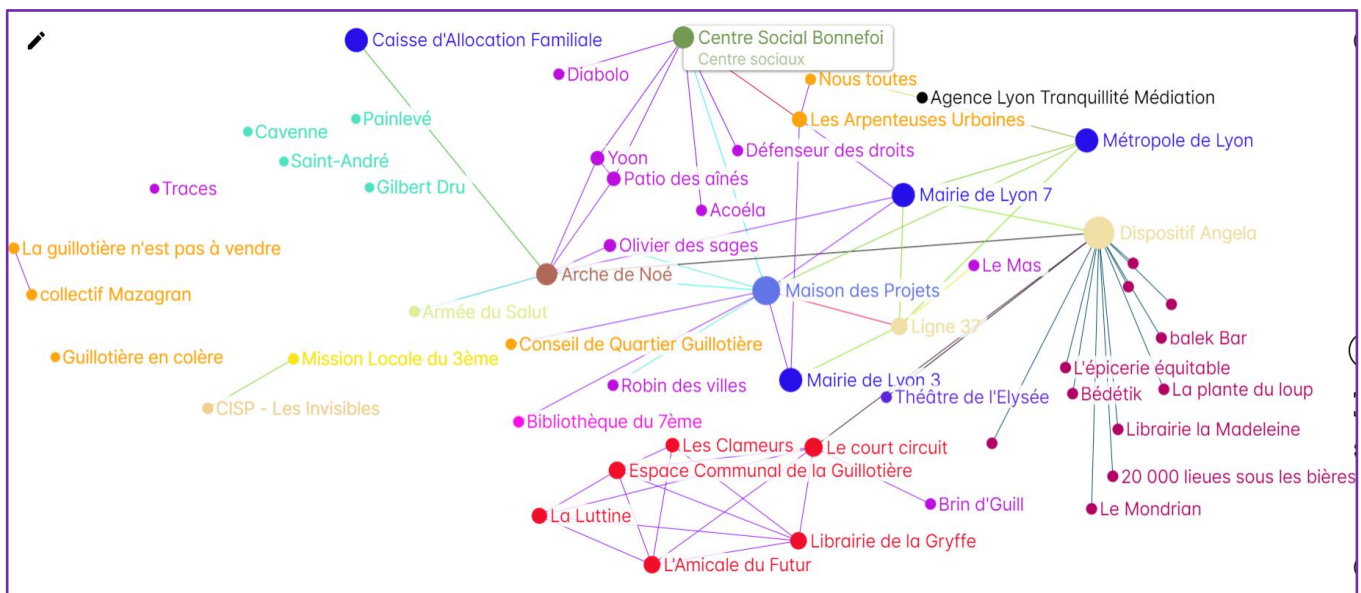
l'action d'aller-vers du Pôle d'Accès aux Droits du Centre Social pour réaliser des interpellations auprès de personnes sans papiers. D'autre part, cela témoigne d'un manque de communication interinstitutionnelle au cœur du territoire de la Guillotière qui ne manque pas de complexifier le paysage socioculturel et institutionnel dont il est question.

Mener notre enquête a donc dû faire l'objet d'une mise à plat de l'existant dans ce territoire, fragilisé par des tensions entre acteur·ices du quartier. De la thématique institutionnelle, nous ne pouvions pas ignorer la question citoyenne et notamment, l'engagement associatif et militant à la Guillotière tant il est présent.

Après cette description des différent·es acteur·ices marquant le territoire de la Guillotière, et donc notre enquête, nous allons nous pencher sur l'existence de liens que l'on peut retrouver, ou non, entre elleux.

### C. Liens entre les acteur·ices sur le terrain

L'espace de la Guillotière, qu'il soit géographique, médiatique ou bien social est effectivement central dans l'espace général de la ville, mais aussi de la vie lyonnaise. En effet, se concentre de manière condensée les problématiques sociales, économiques et urbaines de toute la ville. Étant le terreau de l'espace migratoire - *ou du moins de sa représentation et de son histoire* - il est aussi une concentration très dense de vie associative et de solidarité. Le tissu d'entraide à la Guillotière est un maillage complexe - en effet, de nombreux·ses acteurs coexistent au sein du quartier, appartenant à des réseaux, des cercles de connaissances ou encore des dispositifs différents.



**Cartographie des différent·es acteur·ices, et de leurs liens, en présence recensé par notre équipe à la Guillotière (non exhaustive)<sup>27</sup>.**

<sup>27</sup> Pour retrouver ce graphique, avoir les descriptions de chaque acteur, les types de liens qui les relie et pouvoir le perpétuer : <https://graphcommons.com/graphs/db287d9b-142b-4823-87ff-653305e42fe8>. Nous avons également mis la légende en annexe.

Même si certains acteur·ices tentent de faire coalition autour de projets communs, comme le témoigne les enquêtés du Centre Social Bonnefoi, il manque cependant selon Gwenaël, travailleur au Centre Social, un “*côté collaboration entre les différentes structures, euh, et puis après qu'il y ai un projet commun, une maison des projets (rire).*”

Les différent·es acteur·ices ne sont pas forcément en connaissance les un·es des autres, ce qui peut provoquer alors un sentiment de perte quant à l'aide sociale dans le quartier. Or, force est de constater que de nombreuses démarches animent le quartier<sup>28</sup>. Ce manque de cohésion dans un tissu associatif aussi dense que celui de la Guillotière témoigne aussi des différentes couches et réseaux qui se superposent dans ce quartier sans interagir. Cependant, la composition des réseaux associatifs est organique à la Guillotière. Il reste une solidarité invisible - la solidarité informelle réside dans l'accoutumance qui s'alimente dans les pratiques d'interconnaissance. Elle se situe à différents niveaux, que ce soit de l'organisation formelle d'actions (plus institutionnalisé) ou de l'entraide ponctuelle, ou bien plus routinisée. Par exemple, L'Amicale qui organise des événements en partenariat avec les Clameurs et l'ECG ou encore les travailleur·euses de la Librairie Bédétik qui se rencontrent au Petit Bouclard, y passe du temps et s'y investissent ou encore comme Caroline (bénévole au jardin partagé Brin d'Guill) témoigne de l'entraide entre le Jardin Brin d'Guill et le bar le Court-Circuit :

*« Ouais, comme ils sont juste en face donc, c'est bien pour eux. C'est sympa, ça leur évite d'acheter des aromates. Et puis, ils trouvaient l'idée géniale de mettre “ciboulette du jardin l'Amaranthes”, ils trouvaient ça bien donc... ».*

Cette stratification témoigne aussi d'incompatibilité entre certains réseaux associatifs ou informels. Ces incompatibilités peuvent être perçues dans des pratiques hostiles telles que les poubelles laissées délibérément devant la porte de la Maison des Projets.

### **La Guillotière comme espace de mobilisation collective**

La Guillotière fait également état d'un engagement militant central dans la ville de Lyon, d'autant plus que s'y concentrent de nombreuses structures importantes pour les mouvements politiques de gauche dont il est question. Ce militantisme de gauche s'inscrit dans l'histoire-même du quartier. Dès les années 1970, la construction du CLIP à partir de la démolition de logements préexistants fait réagir de nombreux habitants qui se mobilisent collectivement pour dénoncer cette pratique. Les années 80-90 et la mise en place d'une politique de modernisation urbaine passant par des pratiques de démolition et de reconstruction déplaisent aux habitant·es et usager·es du quartier. Ce mécontentement se traduit dès lors par une mobilisation collective qui marque la création de collectifs formels comme informels. C'est le cas notamment du collectif *Habitons Mazagran* qui s'est constitué contre le projet d'aménagement urbain qui était en cours pour reconstruire l'îlot Mazagran et qui a abouti à son abandon, et à un processus de concertation des décisions entre les institutions publiques et les habitant·es.

---

<sup>28</sup> Voir la liste de toutes les infrastructures référencées lors du temps d'enquête.

Cette mobilisation est le fait d'un ensemble de personnes qui appartiennent aux classes moyennes voire supérieures : elles bénéficient de capitaux socio-culturels de ces catégories sociales, mais pas forcément du capital économique associé. C'est pour ces raisons, et pour des raisons d'idéologies politiques individuelles, qu'elles ne s'assimilent pas à ces catégories. C'est le cas notamment de notre entretenu au bar associatif et militant, *Les Clameurs*, situé au 23 rue d'Aguesseau, derrière la place Gabriel Péri. Deux éléments nous paraissent intéressants dans ces éléments :

- Tout d'abord, la non-assimilation de ces personnes aux catégories de gentrificateurs.
- Le déploiement d'une rhétorique et d'activités militantes ouvertes qui permettent et incitent la participation de toutes. Dans la lignée politique des revendications portées, leurs activités sont tournées vers la figure de l'autre et vers la volonté de mettre à disposition des ressources, de manière juste, à celle-ci.

L'accent est porté, au travers des valeurs communes qui sont portées par ce militantisme politique, sur l'importance du lien social et sur la création d'opportunités pour le générer. Sont donc portées au public des événements autour de diverses thématiques politiques et idéologiques. Ainsi, par exemple, la librairie associative libertaire La Gryffe, située au 5 rue Sébastien Gryphe, propose en plus de son offre d'ouvrages militants, une série d'événements autour de lecture et/ou de visionnage de films. Ces événements ont effectivement vocation à rassembler autour d'un objet commun, un livre ou un film, qui sera le sujet de débats entre les personnes participantes.

De même, le bar Les Clameurs propose un événement hebdomadaire - les Causeries des Clameurs - qui ont lieu tous les mardis à partir de 18h. Ces lieux deviennent les lieux de pratiques partagées et de sociabilités majeures, permettant de créer un réseau militant important au cœur même de la Guillotière.

C'est cette importante présence de structures militantes - et ce de manière matérielle, sous la forme de bars ou restaurants associatifs, librairies ou espaces culturels - qui nous amène également à constater un ancrage territorial de ces militantismes de gauche et anarchiste.

Cette spatialisation des luttes se traduit également par une saisie des thématiques qui touchent au quartier : les processus de gentrification, la surmédiation du quartier, les dispositifs policiers, entre autres. Ces réseaux militants déploient dès lors une discursive d'autodétermination, de critique et de rejet des visions descendantes des politiques publiques. Bien évidemment, cela témoigne d'un cloisonnement - que l'on perçoit à un niveau plus global, de défiance envers les institutions politiques - du dialogue social entre une partie de la population de la Guillotière et les institutions politiques locales.

Autrement, cette saisie des problématiques affectant le quartier se traduit également de manière plus concrète, sous le prisme du patrimoine de la Guillotière comme élément de mobilisation collective, et par l'attention portée aux attachements individuels de chacune à ce patrimoine.

Enfin, nous pouvons nous intéresser aux liens entre les commerces du quartier. L'aperçu que nous avons eu du quartier de la Guillotière en ce qui les concerne, à partir de nos recueils de données d'enquête, renvoie à une multiculturalité donnant lieu à la possibilité d'une interconnaissance.

### **Multiculturalité perçue et vécue des commerces de la Guillotière**

En réalité les lieux de commerces représentent des foyers de développement des relations interpersonnelles ainsi que le rapport à l'altérité. Il faut dire que cet aspect se reflète au niveau de la perception que nos enquêté.es ont du quartier. Sara qui a ouvert un commerce où elle vend des produits venus d'Afrique déclare ne pas nécessairement se fermer par rapport à la clientèle :

*« Y'a toutes les nationalités, toutes les nationalités, d'autant plus que je vous dis que mon concept à moi est ouvert à tout le monde et... qui sont curieuses de l'autre, curieuses d'une autre culture.. et après aussi les personnes qui ont une attache avec l'Afrique et donc... le côté restaurant bah c'est voilà... c'est ouvert à tout le monde, la boutique aussi... tout le monde y trouve son compte ».*

Diane, qui pratique beaucoup le quartier "africain" a émis le souhait que ce quartier multiculturel depuis de nombreuses années soit valorisé historiquement du fait de sa multiculturalité qui le caractérise.

C'est dire que la dénomination des quartiers de la Guillotière par l'opinion commune (quartier "asiat", "petite Afrique", "quartier maghrébins") se base en grande partie sur une forte présence de commerces qui, à travers leurs offres de services, font valoir leurs identités culturelles (alimentation, coiffure, mode, esthétique...). L'implantation d'un commerce ne se fait donc pas de manière fortuite, mais suit une logique de satisfaction d'un besoin, d'une demande d'un certain public, dans un espace "consacré" où chaque client sait à l'avance qu'il pourra recevoir tel service en venant dans tel endroit. Dans ce sens, Thanh, qui tient un commerce dans le quartier asiatique, nous explique de manière simple pourquoi elle a implanté son commerce dans ce lieu : *« parce que ici, c'est le quartier asiatique donc si on veut vendre des produits asiatiques, on se met là ».*

En retraçant leurs parcours migratoires, plusieurs femmes du quartier ont aussi évoqué la place stratégique qu'occupe le quartier de la Guillotière à Lyon. Nous proposons ici de revenir ici ce qui fait ce caractère stratégique du quartier de la Guillotière par le biais des commerces et autres points de vente ainsi que les personnes ressources que nous avons pu y rencontrer.

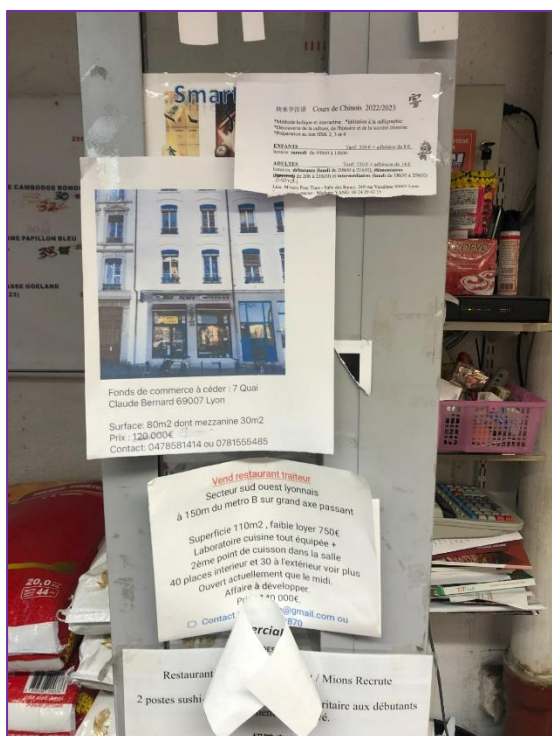
### **Trouver un premier emploi à la Guillotière grâce aux réseaux sociaux communautaires**

La Guillotière est parfois vu, selon nos enquêté.es, comme un quartier segmenté en trois parties largement rapporté à une communauté ethnique dans le sens commun du quartier. "Petite Afrique" au Sud-Est de la place Gabriel Péri pour les rues bordées de commerces qui vendent des produits que l'on retrouve dans les plats maliens ou ivoiriens. Quartier maghrébin pour le quartier Moncey entre le bâtiment du CLIP et la place Bahadourian ou encore quartier "asiatique", vaste appellation qui concerne une vingtaine de commerces et restaurants ouverts



par des personnes issues des migrations de l'ex-Indochine vers la France dans les années 1970. Depuis l'installation de différentes diasporas dans le quartier, des réseaux se sont formés pour aider les immigrés suivants à s'installer en France.

Dans la rue Passet, un supermarché de produits asiatiques affiche sur les murs de son entrée des offres d'emplois comme un poste de « sushiman » et des opportunités de rachat de biens commerciaux pour ouvrir un point de vente de type « traiteur ». Ce supermarché fait donc aussi office de médiateur dans un réseau social communautaire rempli de liens faibles et de transmission d'information par le bouche à oreille. Ces *weak ties* ou liens faibles sont une appellation de la sociologie des réseaux sociaux qui concernent l'ensemble des liens distants, lointains et occasionnels avec des connaissances. Pour le sociologue Mark Granovetter, ces liens faibles sont les plus utilisés lors d'une recherche d'emploi. Trouver un emploi peut aussi faire le cas d'une recherche préliminaire au sein du premier et deuxième cercle social déjà présente dans le pays.



Petites annonces dans un supermarché de produits asiatiques, 16 novembre 2022, crédit photo : M2 RCT 2022

C'est le cas de Sandy, vendeuse dans une boutique de cosmétique dans le quartier de la « petite Afrique ». Originaire de Bali en Indonésie, elle a rejoint son mari français à Lyon en 2010. Diplômée Bac+5 en comptabilité, elle ne peut pas faire valoir sa formation en France. Grâce à une amie déjà installée en tant que travailleuse à la Guillotière, elle trouve un emploi dans un magasin de cosmétique.

« *Enquêteurs : Comment êtes-vous arrivés là ?* »

*Sandy : Ah c'est par ma copine ! Qui travaillait ici avant... Ma meilleure amie !*

*E : Ah c'est votre réseau !*

*S : Elle travaillait à (nom du magasin où nous nous trouvons)*

*E : Ah... Ou ça ? Là, là ?*

*S : Elle est indonésienne et elle a demandé pour que je travaille ici... »*



Salon de coiffure de Lucie, 15 novembre 2023,  
crédit : M2 RCT

Dans le cas de Sandy, le lien avec le quartier s'est fait par une amie Indonésienne qui lui a permis de travailler dès son arrivée en France.

Les réseaux familiaux sous-tendent aussi la création de commerces dans le quartier. Nous avons rencontré de nombreux propriétaires de commerces dont la famille au Cameroun ou en Côte d'Ivoire est déjà commerçante et encourage la création de points de vente en France. Les commerces vont de pair, un proche de la place Gabriel Péri, l'autre plus proche de Saxe-Gambetta. Lucie, coiffeuse dans le salon de sa sœur, nous explique qu'elle vient d'une famille de commerçants. Elles sont quatre à la Guillotière à tenir une petite entreprise. Après la fermeture de son restaurant à Perrache dû à la crise Covid, elle s'est repliée vers le salon de coiffure d'une de ces sœurs.

### **Se retrouver à la Guillotière, espace de sociabilité multiculturel**

Si la Guillotière est *connue* internationalement par le biais du bouche à oreille et des liens familiaux et amicaux c'est que son offre commerciale possède une très forte attractivité. Plusieurs commerçant·es ont qualifié le quartier de « château-rouge de Lyon ». Le quartier de château-rouge dans le 18ème arrondissement de Paris a de semblable qu'il est identifié communément comme un « quartier Africain ». Or, comme le rappelle la géographe Marie Chabrol, ce dernier n'a principalement d'Africain que les commerces. Les habitant·es d'origine africaine sont certes plus fortement représenté·es, mais n'expliquent pas l'importante fréquentation du quartier et de ces commerces. On retrouve cela à la Guillotière : les commerces, visibles au seuil de l'espace public, continuent de jouer leurs rôles de lieux de sociabilité entre communautés d'un même pays. Clientes, vendeuses et propriétaires des commerces viennent des différentes communes de la métropole : Oullins, Saint-Priest, Villeurbanne, Givors...

Dans une épicerie de produits vietnamiens, rue Pasteur, nous avons par exemple rencontré une femme originaire d'Hanoï, arrivée en France en 1986, dans un foyer de Rillieux-La-Pape : « *Je viens ici souvent pour discuter, elle est très gentille ! [Thanh, la propriétaire]* ». Ses venues dans l'épicerie lui permettent de parler vietnamien et de garder un lien avec son pays d'origine, malgré un temps de transport de plus d'une heure. Les commerces du quartier "asiatique" sont des lieux de rencontre pour les immigré·es et descendant·es d'immigré·es d'Asie du Sud-Est. Thanh nous le rappelle : « *les clients sont beaucoup d'étudiants asiatiques* », comme pour

signifier que le quartier est encore un point de repère pour les jeunes générations asiatiques présentes à Lyon.

La sociabilité dans les commerces de la Guillotière s'opère aussi par des arrangements et des petites entraides du quotidien. Nous avons rencontré Naby devant une épicerie de la rue de Marseille. Ce point de vente est très visible sur la rue, les camions viennent et repartent pour l'achalandage en produits « d'Afrique et d'Asie ». Sur le trottoir devant l'épicerie, plusieurs femmes d'origine subsaharienne d'une trentaine d'années vendent régulièrement des plats sénégalais, maliens et ivoiriens qu'elles vendent quelques euros. En achetant à Naby un poulet mafé, nous comprenons qu'elle habite en face du LIDL, à quelques centaines de mètres et qu'elle vend les plats qu'elle cuisine chez elle. C'est un complément de revenu nécessaire. Mariée à un français, elle arrive en 1998 et s'installe très vite à la Guillotière. Aujourd'hui sa sociabilité est fortement liée à son activité de vendeuse, qu'elle peut réaliser grâce à un contrat tacite avec l'épicerie en face.

Le lien social et l'entraide entre les différentes générations de migration ne sont pas forcément évident. Dans les commerces de la "petite Afrique", quartier qui se développe depuis la fin des années 1990, les commerces se multiplient, se transforment puis laissent leur place dans un constant ballet de reconfiguration du quartier. Cela est d'autant plus vrai que la crise Covid est venue forcer le départ de plusieurs commerces et encourager l'arrivée à la fin 2020 de nombreux autres.

Ci-dessous, nous avons réalisé une carte recensant les commerces dans lesquels nous sommes allées pour observer ou réaliser un entretien (formel ou informel). Elle montre également la diversité des commerces du quartier, ainsi que l'importante présence des femmes dans ceux-ci.

## Carte de la diversité des commerces visités



### Principaux commerces visités dans le quartier de la Guillotière

#### 1) Types de commerces visités

- △ Prêt à porter, salon de coiffure et produits cosmétiques
- ☆ Épiceries, pâtisseries
- Autres : Les clameurs (bar) SNES (syndicat de professeurs)

#### 2) Observations et entretiens

- Commerce géré par des femmes (vendeuses et gérantes)
- Visite d'un commerce géré par des femmes ayant débouché sur un entretien de plus de 10 min
- Commerce géré par des hommes

### Au fil des vagues d'immigrations, les réseaux entre commerces se font et se défont

Le groupe des « patrons de la Guillotière » est une preuve de solidarité entre plusieurs commerçants de la Grande rue de la Guillotière installés depuis quelques années seulement. Toutefois, d'autres commerçant.es déplorent le manque d'esprit d'entraide dans le quartier. C'est le cas de Babeth présente dans le quartier depuis 25 ans :

Toustes les acteur·ices évoqué·es par Babeth ne sont plus là (retraite) : « *il a vendu, il a pris sa retraite. Lui, je pouvais compter sur lui. S'il y avait quelque chose, je l'appelais, je venais le voir. Comme ça, il n'y avait pas de souci. Il venait me voir...mais à part ça...lui, il est parti.* » ; « *Il y avait Maïna, qui elle, est partie à la retraite l'année dernière* » ; « *on [les commerçants] se shoote dans le dos* » ; « *Dans le quartier... Non, non. Solidarité ? [Rires] C'est plutôt qu'ils viennent vous chercher les clients devant la porte* ».

Pourquoi les commerçant·es de cette rue n'ont-ils pas la même vision de la solidarité entre travailleur·euses du quartier ? Comment Berthe s'est-elle retrouvée isolée au fil des départs de son cercle social commerçant ? Les travailleur·euses de la première heure sont public de ce mouvement permanent et intensifié pendant ces dernières années. Le réseau immatériel des « patrons de la Guillotière » montre surtout que l'entraide entre commerçant·es ne va pas de soi et les réseaux de sociabilité (qui viennent en renfort de la recherche d'emploi) sont d'avantages des sommes de relations interpersonnels, des microcosmes familiaux plutôt que des réseaux à part entière dotés de liens forts et faibles.

Cette première partie nous a permis de réaliser un état des lieux des populations et acteur·ices en présence sur le quartier de la Guillotière. Cette diversité pousse le quartier à toujours être en mouvement, notamment du fait du processus de gentrification, modifiant les classes sociales pratiquant l'espace public et modifiant les pratiques au sein de celui-ci. Cette diversité, bien que remarquable, ne conduit pas toujours à la création de liens entre les différentes parties. Elle peut même conduire à des tensions et à une instabilité de l'ordre social et public. Ainsi, nous allons voir dans la partie suivante en quoi la Guillotière est un espace en tension, et quelle est la réponse apportée à cette problématique.

## **2. La Guillotière : un espace en tension ?**

A travers l'étude de cas des tensions présentes sur la place Mazagran, nous allons montrer que la Guillotière étant un espace pluri-normé, forcément traversé par des conflits, notamment d'usages. A ces tensions, les réponses institutionnelles et politiques apportées peuvent parfois paraître démesurées, mais font état d'une situation où la diversité des pratiques ne permet pas à chacun de circuler et de se sentir en sécurité dans le quartier.

### *A. Espace pluri-normé : étude de cas de la Place Mazagran*

La place Mazagran cristallise en son sein des problématiques connues à la Guillotière, à savoir : la présence de groupements d'hommes, la prise et la vente de drogue ainsi que l'insalubrité. Cependant, ce serait un raccourci de dépeindre un portrait négatif et accusateur de ce lieu et des usagers de la place.

Si cette place se fait remarquer, c'est parce qu'elle regroupe trois « pôles » d'activités en un espace restreint : le jardin animé par l'association « Brin d'Guill », le « Court-circuit », un café associatif se situant en face du jardin et le reste de la place du côté de la rue capitaine Robert Cluzan. Le jardin est fréquenté par des habitant·es, habitant dans le quartier depuis plusieurs années généralement, appartenant globalement aux classes moyennes. Le Court-circuit est un lieu prisé par les étudiant·es et les classes moyennes-supérieures, tandis que le reste de la place est occupée par des personnes, surtout des hommes, se retrouvant dans une situation de fragilité, ayant eu des parcours migratoires complexes, n'ayant pas toujours de titre de séjour, et avec des problèmes d'addictions divers.

Le fait que ces trois pôles soient utilisés par différents acteur·ices du quartier, mène à des conflits d'usages : toutes n'ont pas les mêmes attentes et nécessités par rapport à cet espace. En effet, les habitudes de chaque groupe l'occupant se voient dérangées par celles des autres, comme nous l'avons soulevé dans notre journal de terrain du 16 novembre :

*« Arrivées au jardin collectif sur la place Mazagran, nous rencontrons deux bénévoles et habitantes de Guillotière. Elles nous parlent du quotidien à la Guillotière, elles insistent sur le problème des nuisances sonores, des dégradations et des incivilités dans le quartier. Les CRS sont venus sur la place pour contrôler les identités des hommes et des deux femmes qui “zonaient”. La tension est montée. Ils étaient une cinquantaine, ils ont encerclés la place Mazagran pour que les hommes, à priori sans-papier, ne puissent pas esquiver leur contrôle. Il y a eu deux altercations : des hommes qui sont entrés en conflit avec la police après qu'ils aient embarqué un autre homme, à cinq ils l'ont mis dans l'arrière de leur fourgon. La présence de la police a troublé l'activité de la place : moins de passage, attention portée à l'intervention policière. C'était une intervention marquante de par leur nombre et les moyens employés (armés et plusieurs fourgons). » (Journal de bord, Cf. Annexes)*

Les bénévoles de Brin d'Guill semblent être habitués·es à ces interventions. Iels ne sont pas forcément pour ce type de méthode, mais iels ne voient pas d'autres solutions compte tenu du conflit d'usage avec les hommes qui statuent sur la place. Les principaux conflits tournent autour du bruit, des déchets, et du trafic de drogue.

Durant l'atelier cartographie, la place Mazagran ne laissait pas indifférent·e. Une partie est très appréciée : le côté jardin et Court-circuit, marqué par les gommettes vertes. L'autre, marquée par les gommettes rouges, l'est moins : c'est là que nous retrouvons les hommes occupant les bancs de la place et les jeux pour enfants.



### ***Carte Atelier Cartographie sensible : Zoom Place Mazagran***

Cet outil, qu'est la cartographie du quartier, nous permet de matérialiser les perceptions de l'espace. L'autre manière dont apparaît ces conflits sont les collectifs qui se montent pour la « *défense d'une place de quartier vivable, respirable autant pour les riverains que pour les usagers de #lyon7 #guillotière* » car la place serait « *aujourd'hui devenue lieu pour dealers, consommateurs de drogues diverses accompagné par des rixes et tapages incessants* », comme le renseigne cette page Facebook se nommant « *Place Mazagran - Spot de saletés, incivilités et nuisances de la Guill'* ».

Sur la photo de couverture de la page, on voit des personnes noires étant installées devant l'aire de jeux de la place : il est clair que c'est la population visée par le collectif d'habitant·es. Les conflits d'usages surviennent car les acteurs connaissent différentes conditions de vie. Les riverain·es vont se trouver dérangé·es par la présence d'hommes qui n'ont pas la même qualité de vie ; le fait d'être présents sur cette place régulièrement est aussi le symptôme d'une précarité de logement. Ce point sera développé dans la partie suivante.

Cependant, si les personnes stationnant sur la place Mazagran ne sont pas prises en charge, la situation pourrait continuer d'escalader. Ce sont souvent des mineurs, supposément pris dans des réseaux, avec des problèmes d'addictions. C'est pourquoi le dispositif ligne 37 a été mis en place, porté par les associations le MAS, Capso, Alynéo ainsi que la ville de Lyon, l'Agence Régionale de Santé, la métropole de Lyon et l'Etat. Le but est « *de ramener ces jeunes vers des guichets de droit commun en fonction de leur situation et de leur éligibilité à des aides* »<sup>29</sup>. Ainsi, ces conflits d'usages sont le symptôme d'un problème public que différent·es acteur·ices tentent de résoudre, notamment en essayant ce dispositif expérimental.

Cette étude de cas nous permet d'ouvrir notre réflexion sur la question des normes, de ce qui est considéré comme un "bon" ou un "mauvais" usage de l'espace public, et du sens commun de la déviance au sein de celui-ci.

<sup>29</sup> "À la Guillotière, « Ligne 37 » aide les jeunes en errance", publié le 2 janvier 2023, URL : <https://www.lyon.fr/actualite/projets-urbains/la-guillotiere-ligne-37-aide-les-jeunes-en-errance>

## B. Les mésusages à la Guillotière : sens commun de la déviance

L'espace public est compris comme un espace au bénéfice de tous. L'espace moderne urbain à la Guillotière favorise l'espace de passage, la circulation et l'échange. Nous l'avons vu, il est un espace délimité notamment sur la place Gabriel Péri, il n'invite pas à l'occupation, mais à la circulation. En effet, dans l'espace public de nombreuses « nudges »<sup>30</sup> invitent ou non le public à mobiliser l'espace public, à le faire sien.

L'espace public est normé par des règles socialement acceptées collectivement : dans le parc situé place Mazagran, les espaces de jeux sont des espaces de jeux dédiés aux enfants, et les bancs qui les entourent sont des bancs pour les familles des enfants, dédiés à cette attente et à la surveillance. Ces espaces tombent sous le régime de la compréhension commune de leurs utilisations. Cependant, on retrouve de nombreuses fois à la Guillotière une bicatégorisation entre ce qui est « bon » et ce qui est « mauvais », aussi bien dans le « bon usage » de l'espace que « le mauvais usage ». Cette bicatégorisation d'ordre moral révèle aussi « l'exigence normative selon laquelle les individus auraient le devoir de se conformer à des normes et des conventions valables pour tout le monde »<sup>31</sup>. Ces jugements sur l'usage de l'espace public se cristallisent majoritairement sur les places, telles que la place Gabriel Péri et la place Mazagran.

Il s'agit de souligner que les espaces comme les places ou les gares sont les lieux privilégiés de l'occupation des personnes sans-abris, puisque ce sont des lieux dotés d'équipements publics<sup>32</sup>. Cette occupation privilégiée n'est pas propre au quartier de la Guillotière, mais propre au manque de structures d'accueil des personnes en situation d'errance, n'ayant aucun autre endroit où aller. En effet, comme le note Caroline quand on lui demande pourquoi les personnes stagnent sur la place Mazagran : « Parce que c'est une place, je pense que c'est comme le bord du Rhône, hein. Ils ont de quoi s'asseoir, il y a une table, il y a des chaises ».

Elle relate aussi des mésusages spécifiés à la place Mazagran comme le fait d'occupation dans les jeux :

*« Parce qu'il y a des familles du coup, ils ont peur, avec leurs enfants, de venir. Parce qu'ils voient que tout est squatté. Même les jeux, à un moment, ils dormaient dans les jeux. Il y a quelques années, dans les petites maisons, là, en haut. Une fois, un matin, vers 10-11 heures, vers 10 heures, il y avait une mère avec son fils et puis il y avait un espèce de tunnel, et le gamin voulait aller dans les petites maisons. Et sa mère lui a dit*

---

<sup>30</sup> « Un nudge est une incitation douce ou coup de pouce donné à un individu ou consommateur pour modifier son comportement. Les nudges sont une réponse au manque de rationalité constaté des individus qui s'explique par de nombreux biais identifiés dans le cadre de l'économie comportementale. Le nudge incitatif peut prendre la forme d'un message écrit ou d'un simple symbole. », Définition Nudge, URL : <https://www.definitions-marketing.com/definition/nudge/>

<sup>31</sup> Staerklé C. (2008). « Déviance et attitudes disciplinaires : une approche représentationnelle ». *Revue électronique de Psychologie Sociale*, n°3, pp. 57-69.

<sup>32</sup> Domingo, Bruno. « “SDF” et construction d'un ordre public local : fluidités de l'identité assignée et normalisation des lieux ». *Déviance et Société*, 2007/3, vol. 31, p. 283-303.



*“non tu peux pas”. Il y avait trois mecs qui dormaient dans la petite cabane en haut. Ils montaient des matelas, là-dedans et tout ».*

Dans ce cas de figure, Caroline explicite la manière dont les mésusages peuvent être violent pour la population usager·es de ces espaces. Un régime des émotions est convoqué, pour les spectateur·ices de ce qu’il qualifie de mésusages : vient le choc, puis le dégoût et enfin l’évitement<sup>33</sup>. Ces usager·es ont fait le choix de « *ne plus y aller* »<sup>34</sup> parce que pratiquer l’espace devient dangereux, et que les publics sont qualifiés et considérés comme source d’insécurité...

Cependant, si nous faisons l’hypothèse de déplacer le propos. Les personnes migrantes, en errance, se retrouvent à vivre constamment leurs « *expositions* »<sup>35</sup> aux yeux de toutes. Cette visibilisation révèle alors leurs conditions, et font de leur quotidien un objet partageable et partagé aux yeux de toutes. Il s’agit donc d’alimenter aussi les raisons de leurs omniprésences dans ces espaces partagés et de ce qui est qualifié comme mésusages de l’espace. En effet, les lieux ayant une capacité de « mettre à l’abri », de « cacher » du regard d’autrui, peut en quelque sorte offrir cette intimité manquante aux personnes vivant à la rue, une recherche de la « *décence* »<sup>36</sup>.

Les personnes en situation de migration sont aussi souvent présentées par leurs statuts, qui devient figé et constitutif de leurs identités - leurs qualification de « migrant·es ». On ne les nomme pas, on les désigne par cette appellation. Cette qualification produit alors comme effet de les assimiler à une « *masse de corps indistincts* »<sup>37</sup>, homogénéisant leurs pratiques et leurs vécus, dilapidant leurs identités.

A cette perception vient s’ajouter une assignation morale, en effet comme l’affirme Caroline :

*« Mais enfin, il y en a, ils choisissent la facilité, l’argent facile, ils veulent pas travailler. Parce que j’en connais trois-quatre qui travaillent, qui font des formations d’électricien et qui traînent pas sur la place. Ils sont arrivés migrants aussi hein. Donc, eux, ils sont plus sérieux. Il y en a qui travaillent, même vont dans des villes plus loin, quand ils ont un boulot, ils y vont, ils changent de ville, ils reviennent. Ils se débrouillent quoi. Et ils traînent pas, ils boivent pas, ils vendent pas. Ils sont une minorité quoi. [...] Parce qu’il y a eu trop de laxisme, trop de laisser-aller. Ce qui fait que maintenant pour récupérer, ça va être compliqué, à mon avis, ça va être très-très compliqué. »*

De la même manière que l’usage de l’espace public est duel, l’identité des personnes visibles sur cet espace l’est aussi : il y a les « bons » et les « mauvais migrants ». Les personnes en situation de migration extraite de leurs parcours individuels, doivent se rendre invisibles, et de ce fait moins problématiques pour ce qui les entoure. Se joue alors une véritable problématique

---

<sup>33</sup> A partir des propos relatés par deux personnes lors d’un des ateliers de photo-élicitation quant à la Place Mazagan.

<sup>34</sup> Ibid.

<sup>35</sup> Snauwaert, Maïté. « Vies vulnérables vivantes et migrantes », *Elfe XX-XXI*, 2020, n°9.

<sup>36</sup> Chamoiseau, Patrick, *Frères migrants*, op. cit., p. 110.

<sup>37</sup> Snauwaert, Maïté. « Vies vulnérables vivantes et migrantes », *Elfe XX-XXI*, 2020, n°9.

de la réussite à s'extraire de cette catégorisation, qui délimite « *depuis des siècles les pauvres méritants et les autres, les mendiants dignes et indignes, les vagabonds "aptes au reclassement" ou non. Les appréciations du mérite, de la responsabilité ou de la dignité des pauvres varient* »<sup>38</sup>.

Il s'agit donc de souligner que les personnes migrantes à la Guillotière sont perçues sous ces prismes de la vulnérabilité, ou bien sous le prisme de la violence. La population Place Mazagran ne s'exclut pas à cette triptyque, comme l'explique Nathalie, membre de la sécurité chez Sytral :

« *On est face à un public là, qui est très compliqué à gérer parce que c'est des gens qui qui n'ont aucun moyen de gagner leur vie et de vivre décemment, pour certains aussi qui sont sous l'emprise de X produits, pas forcément que les stupéfiants, mais les médicaments. Enfin bon, c'est de la survie quoi.* »

Comme le montre Elisabeth Maurel, il y a trois manières de représenter les personnes sans domicile fixe « *comme des personnes privées de leurs droits (la moins fréquente), comme des victimes (la plus répandue), et enfin, comme des individus potentiellement dangereux, violents, ou menaçants, délinquants ou tout au moins suspects* »<sup>39</sup>.

Est assigné alors, à priori des engagements obligatoires pour les personnes en situation de migration. On les imagine selon ces triptyques. Si les faits sont réels, il y a des personnes qui stagnent, qui squattent et monopolisent l'espace public, force est de constater que les parcours biographiques et migratoires de chacune d'entre elles, les amènent à cette issue. Ainsi, si la place Mazagran suscite autant de croyances, de colères ou même de peurs, c'est bien parce qu'elle se situe à la croisée de différentes pratiques et de perceptions aussi bien des usages que des personnes qui l'habitent. La mobilisation de ces lieux communs, devenus espaces d'errance, participe à la dangerosité de l'espace public.

Cette vision du migrant vu, bien souvent, sous le prisme de la violence, conduit à une réponse politico-institutionnelle employant l'usage de la force pour combattre les mésusages présents à la Guillotière. Nous allons voir dans la partie suivante les enjeux de ces actions, ainsi que leurs résultats.

---

<sup>38</sup> Marpsat, Maryse. « Écrire la rue : de la survie physique à la résistance au stigmat. Une analyse textuelle et thématique du journal d'Albert Vanderburg, sans domicile et auteur de blog ». *Sociologie*, 2010/1, vol. 1, p. 95-120.

<sup>39</sup> Maurel, Elisabeth, « Les représentations du sans-abrisme dans la presse écrite en France », in Feantsa, *L'évolution des profils des sans-abri : les sans-abri dans la presse écrite. L'analyse des discours*, Novembre 2004, p. 7-14.

### C. L'usage de la force comme solution pour faire face aux mésusages ?

Le livre de Marylène Lieber, *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*, est pertinent dans sa manière de confronter les politiques de sécurité et les représentations ordinaires de l'insécurité parmi la population dans un contexte où cette problématique se présente de plus en plus dans le débat public sur des dimensions sociales ou racistes. Elle offre à l'analyse un premier cadre définitionnel de la sécurité en se basant sur le dictionnaire *Le Petit Robert*. Ainsi, la sécurité se rapporte dans un premier temps à l'état de « celui d'une personne qui se sent tranquille, hors de tout danger ». Elle renvoie ensuite à une « situation dans laquelle il n'y a pas de troubles, de désordres et où l'ordre public est assuré ». La sécurité correspond alors à la fois à un sentiment, celui de ne pas être en danger, et aux conditions qui permettent à ce sentiment de se développer. Dans ce sens, parler de subjectivité revient à donner une large place à la subjectivité étant donné que la perception du danger peut varier d'une personne à une autre.

Par ailleurs, les multiples appartenances sociales influencent la perception individuelle voir collective de ce qu'est la sécurité mais aussi sur les identités sexuées. N'est-il pas fréquent d'entendre dire qu'il était dangereux pour une jeune femme de sortir seule le soir ? de constater que les parents ont plus tendance à refuser les sorties aux filles qu'aux garçons. C'est comme dire que la société a intégré de manière implicite que les femmes ne sont pas en sécurité si elles se promènent seules dans l'espace public, et cette manière de considérer les choses n'épargne même pas les acteurs publics. Lieber donne l'exemple de la direction centrale de la sécurité publique française qui recommande « la plus grande prudence » aux femmes lorsqu'elles se promènent dans la rue ; plus spécifiquement, à l'aide d'une fiche-conseil spécialement adressée aux femmes, cette dite direction les incite à prendre des précautions élémentaires du type « marcher toujours d'un pas énergique et assuré » afin de ne pas « donner l'impression d'avoir peur ». Ce qui apparaît à travers cette injonction au-delà de la bonne volonté de protéger les femmes de tout danger, c'est de poser comme postulat qu'une femme ne pas se tenir seule dans l'espace public sans subir une agression, en ne discutant point la responsabilité de l'intervention public dans cette situation

De cet état de fait, Lieber tire une conséquence fructueuse pour l'analyse qui consiste à questionner pourquoi la question de l'insécurité des femmes dans l'espace public apparaît de manière si évidente aux yeux de tous (sens commun, chercheurs, politiciens) et est pris comme un « allant de soi » n'ayant même pas besoin d'être problématisé de manière sociologique.

Le regard de Lieber rejoint une de nos principales préoccupations quand il fallait donner la parole aux femmes fréquentant l'espace de la Guillotière. Il arrive à de nombreuses reprises dans leurs discours qu'elles répètent ou aillent dans le sens du discours ambiant et général sur l'insécurité vécue par les femmes quand elles doivent sortir ; ce qui a constitué un biais dans notre objectif de comprendre la présence des femmes dans l'espace de la Guillotière puisque donner une explication « évidente » à l'invisibilité des femmes dans ce quartier n'est pas utile à l'analyse puisque cela pourrait être le cas dans n'importe quel autre espace, et qu'il n'y aurait rien de particulier à la configuration du quartier.

Ainsi une de nos enquêtées, Annie, ne trouve pas particulièrement le quartier insécurisant, mais elle conseille d'être accompagnée quand même le soir pour rentrer chez soi :

*« Moi c'est vrai j'ai pas envie quand elle rentre tard, je lui dis toujours, tu te fais accompagner, même toujours partout, tu te fais accompagner jusque devant la porte, mais j'ai toujours fait ça même quand j'étais ailleurs, fin c'est le truc un peu basique, donc j'ai dit tu te fais accompagner devant la porte et tu m'appelles quand t'y es ».*

En mettant le focus sur ses propres termes, on constate qu'elle reproduit cet implicite susmentionné plus haut sur le fait qu'une femme ne pourrait sortir seule surtout la nuit sans qu'elle soit entourée d'un dispositif d'accompagnement, que cela se fasse de près ou à distance. Ce qu'il est intéressant de constater, c'est qu'elle considère cela comme relevant de l'ordre de l'évidence.

Le point de vue de « genre » est présent dans la mesure où les différents acteurs voient l'espace publique de la Guillotière à travers les lunettes d'une « *bicategorisation sexuée* » entre homme et femme qui crée et hiérarchise deux groupes distincts auxquels on attribue des caractéristiques propres.

En nous approchant de plus près de l'expérience des femmes fréquentant l'espace de la Guillotière, il apparaît une certaine représentation de la sécurité du quartier qui peut différer selon les personnes, en fonction de leur vécu et de leurs différentes manières de voir. En guise d'illustration, Babeth qui a vécu au Nigéria trouve qu'en terme de sécurité par rapport à la Guillotière : « *on en fait tout un tas de machin* », alors que d'un autre côté, Laura qui a toujours vécu en France, positionne son rapport à la sécurité d'après l'expérience qu'elle a déjà faite de ce genre de situation dans le quartier :

*« Le fait qu'il y ait énormément d'hommes partout en fait, le fait que du coup ça me soit déjà arrivée de me faire un peu embêtée dans la rue, (...) j'avoue aussi que les premières fois que j'y suis passée, j'ai vu des gens se battre à 9h du matin avec des pieds de parasols, donc forcément ça donne pas trop envie d'y repasser ».*

Il apparaît donc, comme toile de fond de nos entretiens, qu'il y a une insécurité vécue et ressentie au niveau de l'espace de la Guillotière, mais en ce qui concerne les explications que donnent les habitant·es du quartier par rapport aux causes de cette insécurité, d'aucuns pensent que la présence de migrants au niveau de la place Gabriel Péri y est pour quelque chose. C'est le cas de Lucie : « *la place Gabriel Péri, vous-même vous savez très bien que c'est une place très dangereuse depuis quelque temps, moi c'est ce côté là de la Guillotière que je n'aime pas, je n'y vais pas, c'est à cause des migrants qui ont pris l'espace, je fonce tout droit, je vais là-bas avec la peur au ventre, ce coin là me dégoûte...* », alors que d'autres auront plus d'indulgence et vont essayer de se mettre à la place de ces personnes. Ainsi, Amélie pense qu'il faut « *être à l'écoute de ces migrants en difficulté, ne pas les condamner de fait pas les personnes en essayant de surtout de comprendre leur situation* ».

## La présence policière comme laboratoire du rétablissement de l'ordre public

Face à cette insécurité vécue et surtout par les polémiques « médiatico-politiques » de l'été, la police est maintenant une figure indissociable de la place de la Guillotière... Le policier de la Guillotière est statique, visible et porte une action symbolique *et* physique. Malgré plusieurs contrôles et interventions quotidiens dans le quartier, surtout près de la place Gabriel-Péri, la police de la Guillotière personnifie en premier lieu une vision de l'ordre public envoyé à quiconque remarque leur présence. En l'occurrence, les camions et voitures de polices statiques sont particulièrement visibles aux abords de la place du pont. Mais en quoi la présence policière a modifié le rapport aux quartiers des habitant·es, travailleur·es et passant·es ?

En fonction des *personae*<sup>40</sup>, les réactions à la présence policière sont différentes.

Pour une grande majorité des commerçant·es avec qui nous avons discuté, la présence policière est rassurante, essentielle et a permis de rétablir « le calme » dans le quartier. Ces derniers réfléchissent d'abord en termes d'attractivité commerciale. Pour beaucoup, le quartier a perdu des clients ces dernières années, compte tenu d'une augmentation des incivilités dans le quartier. Dans les rues de la « petite Afrique » certains appuient sur un déplacement des populations en errance de la place du Pont à la place Mazagran pour appuyer un propos catastrophiste sur l'attractivité commerciale du quartier.

Dans les discussions informelles, dans les échanges de quelques mots parfois avec les « gens » de la Guillotière, de la passant·e à l'habitant·e, nous avons vite compris l'importance du discours conformé. Pourquoi conformé ? Sans même parler d'insécurité et de l'effet de la présence policière, les discussions sont toutes allées dans ce sens. Dans la construction du quartier comme objet médiatique et la réponse sécuritaire par la visibilité des forces de l'ordre chaque jour sur la place, le discours conformé de la Guillotière est celui qui met en avant les mésusages dans le quartier et gratifie la présence policière. On rejoint ici la notion de « *seen but unnoticed* »<sup>41</sup> (Garfinkel, 1967) ou en français : « vu mais pas remarqué ». Pour Harold Garfinkel, c'est l'idée de ne jamais vraiment dire au quotidien ce qu'il n'est collectivement pas *entendable* mais plutôt se conformer à un discours qui ne remet pas en cause l'ordre établi. En l'occurrence, le discours conformé de la Guillotière ravive volontiers la flamme du sentiment d'insécurité lorsque cette dernière tend à s'éteindre.

Enfin, la réponse sécuritaire à la Guillotière pose la question de ce que signifie réellement la présence policière omniprésente dans ce quartier. Par la seule présence des forces de l'ordre, dans un dispositif exceptionnel de stationnement journalier de véhicules de police, le quartier s'est transformé en un « *laboratoire d'ordre social* ». Autrement dit, l'effet de ce dispositif sur le quartier est celui de montrer qu'un *ordre social* a besoin d'être rétabli dans le périmètre. A

---

<sup>40</sup> Terme que nous avons emprunté au domaine marketing, il s'agit de personnages imaginaires représentant un groupe ou segment cible dans le cadre du développement d'un nouveau produit ou service ou d'une activité marketing. Nous l'employons dans le cadre de notre enquête pour identifier les différentes caractéristiques sociales des usagers du quartier à savoir qui sont-elles ? Que font-elles dans le quartier ? Ce qui permet ainsi d'avoir des informations diversifiées sur la fréquentation du quartier par les femmes.

<sup>41</sup> Garfinkel, Harold. *Studies in Ethnomethodology*. Prentice-Hall, Englewood Cliffs, 1967, 152 p.

ce message implicite, nous avons vu que les commerçant·es répondaient favorablement. Chez certains travailleur·euses et habitant·es du quartier, la présence policière dit tout autre chose.

*« Le fait qu'ils aient affecté une brigade de police uniquement pour le quartier, dans mon ressenti, y avait vraiment la police toustes les jours, du coup bah forcément ça rétablit l'ordre, mais après c'est ce qu'on a mis dans notre diagnostic, on pense que la présence de la police, elle est pas forcément nécessaire non plus tout le temps, et justement ça crée un climat anxigène de voir tout le temps la police, on se demande pourquoi elle est là ». (Laura, arpenteuse urbaine et habitante du quartier)*

*« Je pense que c'est aussi la présence policière qui a des conséquences, je me sens pas plus protégée parce qu'il y a des policiers mais par contre ça me stresse parce que je sais que ça stresse aussi les personnes autour, donc en fait ça fait un espèce de, d'amalgame de stress et, et, ça peut aussi avoir des conséquences assez dramatiques, en fait finalement l'agression c'est, y'a peut-être pleins d'autres facteurs etc., mais je suis pas du tout tellement étonnée, tellement tout le monde est sous pression en fait sur cette place, que ce soit les habitants, que ce soit les CRS, que ce soit les passants, que ce soit les personnes qui sont, c'est leur lieu de vie en fait, donc euh... » (Lilou, arpenteuse urbaine et travailleuse dans le quartier)*

Dans ces deux extraits, les enquêtées nous font part d'un « stress » d'une « tension » que « tout le monde est sous pression » face à la présence policière. Parfois loin de rassurer, cette dernière induit d'abord une représentation insécuritaire du quartier par l'envoi d'un message de manque à l'ordre public. La police a réduit le phénomène de « salle d'attente urbaine » mais n'a pas contribué à changer l'image du quartier. Au contraire, la présence policière instaure paradoxalement un sentiment d'insécurité. Si les forces de l'ordre occupent le quartier, c'est que ce dernier est forcément dangereux, qu'y passer est un risque.

Cela fait écho aux travaux des sociologues Dulong et Paperman qui insistent sur le poids des mots et des images dans la construction du sentiment d'insécurité. Pour eux le sentiment d'insécurité est souvent « une somme de petits riens, 'un climat', 'une ambiance' ou encore un sentiment », toustes ces intitulés signalent la difficulté de phénoménalité le problème, de lui associer des indices, d'en mesurer l'importance. S'il n'y a pas « insécurité » explicitement, il peut au moins y avoir l'« idée » le « sentiment » qui produit le même effet social<sup>42</sup>.

### **La réponse sécuritaire à l'épreuve du quotidien des habitant·es**

Sur la place Mazagran les interventions sont nombreuses selon les bénévoles du jardin partagé (Cf. l'étude de cas sur la place Mazagran). Leur quotidien est ponctué d'interventions de police et de contrôle récurrent des personnes perçues comme sans-papier par les habitant·es et les forces de l'ordre. Iels soulèvent néanmoins un paradoxe : « la police les relâchent le lendemain et ils reviennent sur la place ». Pour eux, les interventions policières ne permettent pas de

---

<sup>42</sup> Dulong, Renaud & Paperman, Patricia. La réputation des cités HLM. Enquête sur le langage de l'insécurité. Editions L'Harmattan, 1992.

réguler les mésusages de la place, ils suggèrent plutôt une prise en charge médico-légale des personnes qui « stagnent ».

La présence policière pose aussi problème pour Lilou, travailleuse en centre social, qui souligne les difficultés de faire avec la police pendant les temps d'activité des travaux du pôle d'accès au droit.

*« En plus faut jongler parce que y'a la présence policière sur la place et faut faire attention parce que ça peut permettre à certains, certains policiers de faire des repérages aussi, des personnes qui viennent nous voir, pour avoir, même accès à leurs droits, et on a constaté ça aussi, des personnes qui venaient, qui avaient leurs papiers dans leur main qui étaient intéressées et en fait qui étaient embarquées par la suite par les CRS, donc c'est vrai que c'est un peu compliqué parce que nous on met de l'énergie à ça et en fait, derrière, on sent aussi une violence » (Lilou, travailleuse dans un centre social du quartier)*

Dans les pôles de travaux de ce centre social, un local près de la place Gabriel Péri sert régulièrement de pôle d'accès au droit le temps d'un après-midi. Les étrangers peuvent s'y rendre pour trouver de l'aide à faire une demande de papiers. Pour Lilou, les policiers de la place font des « repérages » pour « embarquer » les personnes sans-papiers. Vécue comme une injustice et un non-sens social, Lilou y ressent aussi une « violence » dans la privation de son activité, de son « énergie ». Privée de bien pouvoir faire son travail d'accès aux droits, elle n'exclut pas le lien entre cette violence vécue et son genre, sur cette impression d'être indésirable sur la place et de ne pas pouvoir travailler dans un contexte libre et sûr en tant que femme. Cela fait écho à plusieurs ressentis d'habitant-es et de travailleu-ses dont les interactions avec la police ont été très négatives, dès lors une méfiance s'installe et perdure des deux côtés. C'est le cas de Christine qui est déléguée syndicale à la SNES, premier syndicat de professeur-es en France, et qui manifeste régulièrement et marche sur la place de la Guillotière en tant que militante. Les forces de l'ordre lui ont apparus agressifs :

*« J'ai plus peur des policiers quand je passe moi ! La dernière manif ils bloquaient la rue Moncey, je leur ai dit que je voulais m'acheter un sandwich et le policier m'a parlé avec un ton agressif ! Il m'a crié : circulez ! Ils m'ont fait très peur »*



17 novembre 2022, manifestation des syndicats de professeur.es, crédit photo : M2 RCT 2022

Pour elle, la présence policière peut être synonyme de danger, d'interaction désagréable. Elle a eu le sentiment d'être rendue indésirable sur la place. Finalement, chaque individu a sa vision de la sécurité et les forces de l'ordre ne rassurent pas toujours, parfois provoquent même l'effet contraire.

Nous allons montrer, dans la partie suivante, que le quartier est construit comme un objet médiatique, mais aussi politique, conduisant à des perceptions diverses des différents usager-es de l'espace public.

### **3. La Guillotière à l'épreuve des sens communs**

Pour conclure la première partie de notre analyse, nous allons nous pencher sur les sens communs diffusés au sujet du quartier de la Guillotière. Ceux-ci ont pu être construits à partir de la surmédiation de la Guillotière, mais également des diverses politiques agissant sur le quartier. Le sens commun peut également être étudié sous le prisme du genre. Enfin, nous verrons, à travers la parole de nos enquêté-es, que ces divers sens communs jouent et influencent les perceptions des individus pratiquant le quartier.



## A. Construction comme objet médiatique et politique

L'imaginaire de la Guillotière s'est construit au fil du XX<sup>ème</sup> siècle comme un quartier multiculturel d'abord, puis comme lieu de concentration de l'économie parallèle du centre-ville Lyonnais. Ce lieu commun d'un mésusage constant de l'espace public, notamment sur la place du Pont, a été cultivé au fil des années. Certains locaux ne se reconnaissent plus dans les portraits du quartier dans les médias. C'est un discours qu'on a retrouvé chez nos enquêtés, à côté de celui du sentiment d'insécurité permanent. Au fil de nos rencontres, nous avons pris la mesure de l'impact du discours médiatique sur les représentations de la Guillotière. Nous avons l'impression que l'acharnement médiatique récent sur le quartier a même fini par atteindre l'imaginaire collectif de ceux qui souhaitent encore ne pas essentialiser l'image de la Guillotière autour de l'insécurité. Le quartier souffre d'une image dégradée, que l'on retrouve dans beaucoup de nos interactions avec les habitant·es, travailleur·euses et passager·es du quartier. Il nous a semblé important de reposer le contexte des trois dernières années durant lesquelles la Guillotière a été mise en lumière dans les médias.



### ***Fréquence de la recherche « Guillotière » - Lecture de la semaine du 16 juillet au 23 juillet 2022 : les fréquences ont été multipliées par 4 par rapport à la moyenne.***

Si, factuellement, la Guillotière est un quartier où il y a effectivement de la violence, la médiatisation de celle-ci a eu pour effet de réduire le quartier à cette identité unique. Dès lors, se produit un surinvestissement de l'imaginaire de la violence - bien que basé sur des faits réels - au détriment des composantes plurielles qui constituent l'identité du quartier. Comme Jérôme Berthaut l'affirme dans la *Banlieue du 20h*<sup>43</sup>, le rôle journalistique est aussi, dans des formats aussi courts, de « réduire l'hétérogénéité du lieu » et donc de pouvoir représenter ce que l'on attend que l'on représente, notamment lorsque le quartier devient un lieu d'exemplarité pour le discours politique - dans notre état des lieux de la presse, la Guillotière a connu un regain d'intérêt du monde médiatique notamment par le monde politique. La venue de Valérie Pécresse en campagne présidentielle le 7 avril 2021, accompagnée de Laurent Wauquiez, président de la région Auvergne-Rhône-Alpes, a été un coup de projecteur médiatique sur le quartier. Supplanté de discours cristallisant le problème de la Guillotière autour de la sécurité et de l'inaction étatique, il n'a pas permis de présenter le quartier sous un autre jour. Pire, la

<sup>43</sup> Berthaut, Jérôme. *La banlieue du 20h, Ethnographie de la production d'un lieu commun journalistique*, Édition Agone, 2013.

sémantique autour de la Guillotière développée par cette forte récupération politique (« zone de non-droit », « absence de la république »<sup>44</sup>, etc.) a eu une forte influence sur les discours locaux en matière de sécurité.

Un autre événement médiatique est celui de la venue de Jordan Bardella, président du Rassemblement National, le 24 novembre 2021. Il a marqué les esprits en faisant intervenir tour à tour des habitant·es et commerçant·es du quartier se plaignant de l'insécurité. Ce premier coup de communication de l'extrême-droite a servi d'exemple à d'autres récupérations politiques. La date n'a pas été choisie au hasard : elle fait suite à une polémique causée par la fermeture du McDonald's et du Casino sur les horaires du soir.

Cependant, dans l'étude même de ces séquences, on perçoit clairement une mise en scène orchestrée : les personnes interrogées confirment les vérités assénées validant les violences, notamment envers les journalistes. Et à l'inverse, pour les personnes qui tendraient à infirmer le discours majoritaire de cette interview, elles sont vite mises sur le côté, exclues. C'est le cas de Jacques, habitant du quartier, qui prend la parole lors de l'interview affirmant que c'est « un quartier formidable, avec des personnes qui font un travail formidable ». Il est vite interrompu par J.M. Morandini qui lui coupe la parole pour lui demander s'il a le sentiment « qu'on en fait assez ? s'il n'a pas le sentiment que ce quartier est abandonné ? Surtout quand on voit les images ». Jacques tente de lui répondre que « CNews » a pris uniquement les images de violences, mais on fait vite cesser de tels propos. La logique est la même lorsque Jacques tente de souligner les problématiques liées à la gentrification et à la hausse des prix de l'habitat.

Alors, de la même manière, cette opération de tri des réalités sociales cherche à réduire la diversité des discours, et donc à éluder une partie des représentations sociales.

Par cette mise en lumière thématisée, le quartier devient un espace de mise en scène des problématiques de la politique de la ville, voire lors des interventions de personnages politiques, le lieu de représentation de problématiques sociétales plus globales.

Cette médiatisation de la Guillotière produit alors une réalité simplifiée et fait advenir du quartier de la Guillotière une catégorie opérante de l'imaginaire Lyonnais. « La » Guillotière devient alors, de la même manière que l'imaginaire de « la » banlieue, un espace imaginaire dangereux, et pétris par de nombreuses représentations, souvent simplifiées, du réel.

Ces surexpositions thématiques ne sont pas anodines : la dangerosité et les dérives perçues dans le quartier deviennent les thématiques d'entrée lorsqu'on parle du quartier de la Guillotière. Même si les personnes n'ont pas une expérience vécue du quartier, elles viennent mobiliser les discours perçus, et/ou entendus :

*« Enquêtée 1 : Ah bah moi c'est la peur ! On peut pas y aller, on n'ose pas passer et tout.*

*Enquêtrice : Et pourtant vous êtes ici !*

---

<sup>44</sup> Terminologies retrouvées dans différentes brèves de presses (BFM, CNews, et autres).

*Enquêtée 2: Moi je connais pas la Guillotière. Toujours, les gens, ils me disent "attention, le soir il faut pas être.."*

*Enquêtrice: Et du coup, vous faites plus attention ?*

*Enquêtée 1 : Je n'aime pas venir le soir ici, à la Guillotière. Je sais pas, parce que tout le monde il m'a dit..*

*Enquêtrice : C'est à cause des on-dit, s'il y avait pas ça, peut-être que..*

*Enquêté 1 : La peur elle y est toujours !*

*Enquêtée 2 : Parce que ce que les gens disaient... Mais moi, dans le métro, si je vous dis 3 fois, vous allez pas.. 3 fois, mon téléphone, ils... »*

(Propos extrait du focus groupe à l'Olivier des Sages)

Ces effets de rebond ne sont en aucun cas anodins, ils témoignent du discours normatif produit par le médiatique, et des conséquences dans le réel de ces effets-là. C'est ce dont témoigne une commerçante de la rue de la Guillotière, Gigi :

*« Joachim : Et du coup, pour finir, pour vous qu'est-ce qui pourrait être changé dans le quartier ?*

*Gigi : (...) Et puis hum.. de pas trop cibler le quartier aussi parce que nous on travaille ici...*

*Joachim : Comment ça pas trop cibler le quartier ?*

*Gigi : Parce que nous, nous on a l'impression que c'est un quartier de dépravés, de machin, des préjugés c'est pas vrai ! Nous les gens qui travaillons là, on emmerde pas les gens, on est pas agressifs... [...] faut pas... faut pas qu'on nous cible trop nous ! Nous, on travaille comme les autres, on vient, on travaille, on ferme, on rentre chez nous, on reste pas là à emmerder les gens. Et du coup après les gens ils ont des préjugés « Ah c'est le quartier noir ! (avec une voix de dégoût) » c'est des gens... non ! Non ! »*

Les personnes - notamment les commerçant-es dans ce cas de figure là - deviennent victimes de la production imaginaire, et subissent les rejets et la peur produites par la surmédiatisation thématique. C'est donc par le relais de la parole médiatique que la Guillotière est devenue un « lieu commun médiatique »<sup>45</sup>, avec des mots-clés qui modifient le quartier réel au profit d'un quartier virtuel violent et dangereux.

---

<sup>45</sup> Berthaut, Jérôme. *La banlieue du 20h, Ethnographie de la production d'un lieu commun journalistique*, Éditions Agone, 2013.

## B. Construction comme objet politique et genré

Nous avons vu que les femmes pouvaient se sentir en insécurité à la Guillotière, de peur de subir des violences sexistes et sexuelles, ainsi que la manière dont les femmes étaient sans cesse rappelées à l'ordre dans l'espace public. Le discours médiatique en relatant des faits divers sur des agressions sexuelles, rappelle également aux femmes que si elles ne sont pas prudentes, elles pourraient se faire agresser.

Il n'est pas question de dire que l'espace public n'est pas un lieu où les agressions se produisent, il y en a, mais dans une bien moindre mesure que dans l'espace privé. Il faut noter que les violences domestiques ne bénéficient pas du même traitement médiatique que les violences survenues au détour d'une ruelle à la nuit tombée. Cette idée est évoquée dans l'article « Le traitement médiatique des violences faites aux femmes : entre instrumentalisation et invisibilisation » écrit par Héloïse Prévost et Jennifer Quintas pour l'Association Faire Face :

*« Marylène Lieber rappelle que les femmes subissent des « rappels à l'ordre sexuels, [...] qui leur rappellent sans cesse qu'elles sont des « proies » potentielles dans l'espace public ». En effet, la figure type du violeur s'attaquant à des jeunes femmes dans une rue sombre la nuit alimente l'idée de la faiblesse des femmes, les encourage à se percevoir comme des cibles, des victimes, des proies, justifiant ainsi le sentiment d'insécurité à l'extérieur (et non pas dans la sphère privée). Cette posture nie non seulement la réalité des violences conjugales mais également les histoires de « réussite » : la possibilité et les outils à disposition des femmes pour se défendre. »<sup>46</sup>*

Par ailleurs, en imaginant que les VSS (Violences Sexistes et Sexuelles) se produisent principalement dans la sphère publique on évince les maris, amis, et autres hommes de l'entourage comme potentiels agresseurs. Or, « parmi les 108 000 victimes de viol ou de tentative de viol déclarées en 2017 (dont 93 000 femmes et 15 000 hommes), 91 % connaissaient l'agresseur et 45 % des agresseurs étaient le conjoint ou ex-conjoint. »<sup>47</sup>. A défaut de pointer cette réalité statistique, les discours ambiants préfèrent mettre la focale sur la figure de l'agresseur. Il est toujours perçu comme un inconnu “dérangé”, “fou” : il est alterisé. Eriger l'agresseur comme un “autre”, quelqu'un de déviant, en dehors de la société, nie le caractère systématique des violences de genre. Les agresseurs ne sont pas “hors normes” puisque « s'il s'agit d'une exception, il ne s'agit donc pas d'un fait de société, d'une conséquence de la socialisation genrée à la violence ou de la culture du viol. Il n'y aurait pas de dimension structurelle au phénomène de ces violences et donc pas d'actions de fond à réaliser pour lutter contre elles »<sup>48</sup>.

---

<sup>46</sup> Association Faire Face, “Le traitement médiatique des violences faites aux femmes : entre instrumentalisation et invisibilisation”, *GLAD!*, 2018, Online since 01 July 2018, connection on 13 January 2023

<sup>47</sup> Les décodeurs, “Viols : plus de neuf victimes sur dix connaissaient leur agresseur”, 2018, URL : [https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2018/10/27/viols-plus-de-neuf-victimes-sur-dix-connaissaient-leur-agresseur\\_5375570\\_4355770.html](https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2018/10/27/viols-plus-de-neuf-victimes-sur-dix-connaissaient-leur-agresseur_5375570_4355770.html)

<sup>48</sup> Association Faire Face, “Le traitement médiatique des violences faites aux femmes : entre instrumentalisation et invisibilisation”, *GLAD!* [Online], 04 | 2018, Online since 01 July 2018, connection on 13 January 2023

D'autre part, cette altération de l'agresseur participe directement à l'instrumentalisation des questions de genre au profit d'une rhétorique raciste et sécuritaire. Lorsqu'on parle d'agression dans l'espace public, l'auteur du délit est souvent désigné comme noir ou d'origine maghrébine et/ou appartenant aux classes populaires. Ce point est justement illustré par le discours d'un commissaire de police lyonnais s'exprimant par rapport à la Guillotière : « *Les femmes sont harcelées. Les auteurs viennent dans leur immense majorité de la population de jeunes migrants. Ils sont agressifs, livrés à eux-mêmes, souvent drogués. Ils entraînent un phénomène de vols de subsistance* »<sup>49</sup>. Ici, le commissaire pose d'emblée que si les femmes ne se sentent pas en sécurité à la Guillotière c'est à cause des "étrangers", or « *en attribuant plus de sexisme aux groupes racisés, en accusant l'Autre étranger d'un sexisme plus fort et plus grave, on risque de conforter autant le racisme que le sexisme ordinaire, légitimant ainsi l'assignation des étrangers comme des femmes à des positions sociales, économiques et symboliques inférieures* »<sup>50</sup>.

Ainsi, il est vrai que les femmes subissent la domination masculine à la Guillotière, mais ce serait un biais d'attribuer à ce lieu plus d'agression qu'à d'autres endroits. La place de l'Hôtel de Ville de Lyon est bien moins pointée du doigt alors que des agressions s'y déroulent également. Cibler la Guillotière est une manière d'utiliser la cause féministe pour pointer du doigt les personnes qui semblent poser problème à la ville de Lyon : les populations d'origine immigrées. Alors que le facteur commun au harcèlement des femmes semble être la concentration d'hommes plutôt qu'une origine ethnique en particulier.

Pour compléter ce propos sur les différents sens communs existant sur le quartier de la Guillotière, nous allons revenir sur la perception de nos enquêté·es du quartier.

### C. *La Guillotière perçue par ses usager·ères interrogé·es*

Donner un aperçu de la Guillotière n'est pas une tâche aisée. Depuis des siècles, le « sens commun » de la Guillotière se nourrit des multiples discours portés par ses usager·ères, par les médias et par les pouvoirs publics, lui conférant une image très controversée.

Dès notre arrivée sur le quartier, nous avons déjà en tête une perception de la Guillotière qui nous était propre. Seulement, au cours de notre semaine d'enquête sur le terrain, nos aprioris se sont progressivement modifiés, bouleversant alors l'image que l'on s'était faite du quartier. Pour y voir plus clair, nous sommes allé·es à la rencontre des personnes qui passent, travaillent et/ou vivent sur ce territoire afin de connaître les perceptions qu'ils/elles font de la Guillotière. Dans cette dernière partie, nous nous appuyons sur les perceptions et les expériences

---

<sup>49</sup> Schittly, Richard. A Lyon, « Le quartier de la Guillotière pris entre l'enjeu sécuritaire et la récupération politique », *Le Monde*, 8 septembre 2022. URL : [https://www.lemonde.fr/societe/article/2022/09/08/a-lyon-le-quartier-de-la-guillotiere-pris-entre-l-enjeu-securitaire-et-la-recuperation-politique\\_6140667\\_3224.html](https://www.lemonde.fr/societe/article/2022/09/08/a-lyon-le-quartier-de-la-guillotiere-pris-entre-l-enjeu-securitaire-et-la-recuperation-politique_6140667_3224.html)

<sup>50</sup> Roux, Patricia, Lavinia Gianettoni, et Céline Perrin. « L'instrumentalisation du genre : une nouvelle forme de racisme et de sexisme », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 26, n° 2, 2007, p. 94.

individuelles de nos enquêté.es afin de pouvoir mettre en lumière les discours véhiculés, le « sens commun » de la Guillotière, du moins ceux qui sont ressortis en entretien.

Avant toute chose, rappelons brièvement ce que l'on entend par « sens commun ». Tel qu'il est défini par Christias Panagiotis dans son article « Le sens commun : Perspectives pour la compréhension d'une notion complexe » publié en 2005<sup>51</sup>, « le sens commun » est avant tout un savoir local, un « *acquis socio-culturel et non universel et transcendant* ». Il est situé, sa forme est universelle, mais son fond est relatif à tout groupe qui le nourrit. Il se construit au travers des « *interactions intersubjectives et sociales* », il est un système complexe de « *descriptions* », de sens et de règles. L'anthropologue américain Geertz parlait du caractère « *naturel* » du « sens commun » par le fait qu'il est acquis par les individus qui l'alimentent perpétuellement. Pour Sylvie Mesure et Patrick Savidan dans « Le dictionnaire des Sciences Humaines »<sup>52</sup>, il est une « *forme de pensée pratique, socialement élaborée, marquée par un style et une logique propre, partagée par les membres d'un même ensemble social ou culturel* ».

Les termes « perception » et « discours » sont les termes-outils qui nous permettent de présenter et de capturer les connaissances des enquêté.es sur la Guillotière. Le sens commun rapporté sur la Guillotière rassemble aussi bien le discours médiatique, politique que celui perçu et/ou vécu par les personnes fréquentant le quartier. Ici, nous établissons la perception individuelle/personnelle des enquêté-es avec des questions sur la valorisation et la dévalorisation du quartier, sur leur/leurs mésaventure(s) par le biais d'anecdotes qu'ils/elles nous rapportent, sur leur propre délimitation du quartier, sur leur opinion par rapport au discours rapporté par les médias et les pouvoirs publics sur le quartier. Leur(s) discours sont alors regroupés dans les thématiques fortes, c'est-à-dire celles qui sont les plus récurrentes dans les entretiens et qui occupent une grande place dans le sens commun de la Guillotière.

### **Des formes de solidarité à la Guillotière ?**

Des formes de solidarité dans le quartier s'exercent au sein du quartier entre les habitant.es, les commerçant.es et les associations, selon certain.es des enquêté-es. Ceux-ci tiennent à s'approvisionner auprès des commerçant-es de leur quartier afin de faire marcher le commerce local. Iels insistent aussi sur les associations comme le Centre social Bonnefoi, l'Arche de Noé ou encore, la Maison pour tous (pour n'en citer que quelques-unes), qui proposent un accompagnement social (aide aux logements, aide à l'emploi, cours de langues, aide aux demandes d'asile, etc.) et nombre d'activités (sportives, culturelles, éducatives, etc.) pour toutes et tous. Autant d'actions qui supposent la présence d'une multitude de formes de solidarité à la Guillotière :

*« Et ici, la dynamique que j'ai retrouvée c'est que les gens étaient très solidaires, ils allaient vraiment beaucoup les uns dans les commerces des autres. [...] Et les gens sont*

---

<sup>51</sup> Christias, Panagiotis. « Le sens commun. Perspectives pour la compréhension d'une notion complexe », *Sociétés*, vol. n°89, n°3, 2005, p. 5-8.

<sup>52</sup> Mesure, Sylvie & Savidan, Patrick. *Le dictionnaire des Sciences Humaines*. Editions PUF, 2006.

*super dans les commerces, et ça je trouve ça assez fou. Il y a une vraie dynamique de solidarité et de commerces de proximité ici » (Leïla)*

La solidarité s'exprime également à travers un groupe Facebook « La vie à Lyon 7<sup>ème</sup> », qui recouvre tout le 7<sup>ème</sup> arrondissement de Lyon mais qui est aussi utilisé par des habitant·es/commerçant·es/travailleur·euses de la Guillotière, sur lequel iels peuvent poster, demander et/ou échanger des informations, des conseils, des objets, tout élément qui concerne le quartier, leurs habitant·es et leurs commerçant·es.

D'autres, à l'inverse, déplorent l'idée qu'il n'y a plus ou peu de solidarité qui s'exerce entre les acteur·ices du territoire, qu'iels soient commerçant·es, habitant·es, travailleur·euses, bénévoles ou/et de passage :

*« On [les commerçants] se shoote dans le dos » / « C'est chacun pour soi un peu » (Babeth)*

*« J'fais travailler les commerces du coin parce que pour moi c'est important, je suis pas du tout dans une démarche d'aller prendre ma voiture pour aller au supermarché... des extérieurs de Lyon pour aller faire mes courses pour la semaine... » (Amélie)*

Les discours des enquêté·es concernant la solidarité dans le quartier peuvent se compléter, mais aussi s'opposer. Les enquêté·es, par leurs usages divers, ont des expériences différenciées à la solidarité dans le quartier, d'où la présence de discours contradictoires.

### **De la diversité culturelle et de la mixité sociale à la Guillotière ?**

D'autres insistent sur le côté multiculturel et populaire du quartier, qui lui confère sa richesse. Ces usager·ères apprécient la mixité sociale et culturelle, la diversité des commerces et des restaurants à la Guillotière :

*« Moi j'aime bien ce quartier, j'aime bien y travailler, je trouve cela hyper intéressant, je trouve qu'il y a beaucoup de choses, il y a beaucoup de mixité, de diversité, ça c'est un point qui est positif et c'est un quartier qui est vivant, qui reste assez familial [...] » (Luna)*

*« Si j'ai choisi le quartier de la Guillotière, parce que c'est un quartier qui pour moi reste un quartier cosmopolite, varié avec une population diversifiée [...] » (Sara)*

Si certain·es affectionnent tout particulièrement la diversité sociale et culturelle du quartier, d'autres considèrent que cette dimension peut potentiellement poser problème à certains moments, notamment lorsqu'iels rencontrent des situations d'opposition sociale et/ou culturelle. Ces usager·ères ne bannissent pas la diversité sociale et culturelle présente dans le quartier, au contraire iels peuvent la soutenir, mais iels sont parfois victimes et/ou témoins de cette confrontation multiculturelle :

« [...] Des fois de se faire carrément jeter hein.. on va pas se mentir.. parce que « non c'est bon c'est notre territoire, c'est chez nous, vous avez rien à faire ici quoi », « ok ».  
(Amélie)

« Cette confrontation multiculturelle en fait et c'est ça qui est riche quoi et.. et.. j'ai un peu peur que avec la montée des loyers, des.. la possibilité d'acheter dans le quartier devient très difficile donc forcément ça attire aussi d'autres catégories professionnelles, socioprofessionnelles, et le problème c'est que plus les gens ont de l'argent, plus les gens vont arriver parce que ça sera les seuls qui pourront acheter, et cette confrontation qu'on ressent un peu entre ces deux populations, qui.. bah y'en une qui veut pas partir et les autres ils ont envie [...]» (Amélie)

### **Des difficultés à établir les limites de la Guillotière :**

Où poser la frontière de la Guillotière ? Nous avons posé la question à nos enquêté.es afin de saisir leur manière propre de définir des limites au quartier, nous vous en présenterons seulement quelques-unes :

« Moi dans ma tête, mon, salon se trouve à Saxe, plutôt autour du métro, et je ne considère pas la grande rue de la Guillotière comme faisant partie de la Guillotière, je sais qu'elle est tellement longue, pour nous à un certain niveau c'est en haut là où il y a le désordre, après la rue continue et c'est là où il y a des gens normaux (...) Donc tout ce qui est quartier asiatique et quartier arabe fait partie de la Guillotière, pour moi elle commence là où il y a le manège pour les enfants, la place du pont, et après ça s'étend jusqu'à rue de Marseille du côté des magasins asiatique. » (Lucie)

« Le quartier de la Guillotière ? Alors à ma façon en tout cas, ça serait au niveau de la place Gabriel Péri sur... quoique non quand même Gambetta ça fait partie pour moi ça fait parti de la Guillotière donc pour moi le cour Gambetta délimite parce que pour le coup c'est géographique parce qu'après c'est le troisième donc pour moi c'est évident et ça irait pour moi jusqu'au pont, au pont de Bellecour jusqu'à la rue de la Guillotière qui s'arrête... alors... comme on a le quartier de Garibaldi avant.. je dirais... que ça s'arrêterait à Saxe.. même avant ouais, jusqu'au métro Saxe Gambetta, j'dirais que ça fait presque Saxe Gambetta et après on redescend pour aller... on est sur la Gui après y'a Jean-Macé donc on serait un peu entre Saxe et Jean-Macé puisque Jean-Macé c'est encore un autre quartier et du coup derrière on serait Rue de Marseille au niveau du Lidl, ouais moi j'ferais à peu près ça comme rectangle ouais, (réfléchi) ouais quand même parce que j'regarde par rapport aux magasins, y'a des magasins aussi qui sont un peu différents selon les quartiers, fin moi j'trouve, et du coup pour moi le quartier de la Guillotière, c'est le quartier le plus cosmopolite du 7<sup>e</sup>, en termes d'habitants mais vraiment.. et de commerces ! Moi j'me repère comme ça par rapport aux commerces. » (Annie)

« Alors pour moi ça commence au pont de la Guillotière et puis après ça s'étend.. ça s'étend.. ça va être compliqué de décrire (rires).. Pour moi ça s'étendrait jusqu'à Saxe-



*Gambetta et.. dans cette partie on va dire horizontale, j'sais pas si j'peux dire ça comme ça, et puis après ça m'amène un peu près jusqu'à la Place Guichard un peu près en gros et.. ici ça va jusque... Là après la Maison des Projets j'pense en gros et./ si rue de Marseille aussi voilà, tout le quartier autour de la Place Gabriel Péri en fait, un peu plus large. » (Amélie)*

Pour ces trois enquêtées, ainsi que pour les autres à qui on a posé la question, établir les frontières de la Guillotière n'est pas chose simple. Ces difficultés témoignent d'une identité géographique instable de la Guillotière.

De plus, nous avons également pu constater que certain·es d'entre elleux marquaient une séparation entre le côté « nord » de la Guillotière qui se situe dans le 3<sup>ème</sup> arrondissement et le côté « sud », qui se trouve dans le 7<sup>ème</sup> arrondissement. Le quartier est alors séparé par le Cour Gambetta qui fait office de frontières entre les deux arrondissements pour certain·es usager·ères.

### **Des lieux agréables et désagréables à la Guillotière ?**

Les usager·ères de la Guillotière accordent une attention particulière, positive et/ou négative, à certain·es espaces du quartier.

Certain·es mettent l'accent sur des lieux particuliers qu'iels apprécient dans le quartier. Des lieux publics (places, parcs, marchés, etc.), d'interstices (entre public et privé : associations, commerces, restaurants, etc.) et/ou privés (logements) :

*« Ouais oui oui c'est des quartiers par où on traîne. Moi je vais beaucoup au quartier asiatique parce que je suis moitié vietnamienne-moitié indienne et donc du coup, régulièrement, au moins une fois par semaine ou une fois tous les quinze jours, j'allais dans le quartier chinois faire mes courses. Donc je connaissais bien le quartier. [...] Et puis cet appartement, qu'on a, il est vraiment super. Trop beau. Ouais c'est vrai, il est trop chouette. \*silence\* Et du coup, c'est vrai, on n'est pas parti à un moment donné. [...] » (Guylaine)*

*« Les ptits restos (rires) vraiment on a plein de restos, j'arrête pas d'en parler [...] le super u, rue de Marseille, ils sont exceptionnels, autant que commerçants d'une petite supérette quand même, ils sont mais alors exceptionnels, autant dans leur fonctionnement qu'avec leurs salariés [...] » (Annie)*

D'autres, quant à elleux, évitent certaines zones de la Guillotière, notamment les places Gabriel Péri et Mazargan, mais aussi les terrasses de certains cafés qui sont presque exclusivement masculins :

*[S : « Est-ce que y a des lieux que vous fréquentez vraiment pas à la Guillotière ?.. à part les magasins de robes de mariées ? »] « Et les cafés pour mecs. Pff non. Je crois que je vais bien un peu de partout. » (Guylaine)*

*« Il y'a certains bars aussi où il n'y a exclusivement que des hommes et quand on traverse, les regards et les réflexions, on se sent un peu comme un morceau de viande. » (Luna)*

Les lieux « à éviter » de la Guillotière, du fait que nos enquêté·es sont majoritairement des femmes, sont souvent évoqués sous le prisme du genre, que nous mettons en évidence à la suite. Certaines vont appuyer sur la dégradation de certains lieux dans le quartier, comme le jardin collectif de Brin d'Guill qui est parfois victime d'incivilités, sur le fait que le quartier peut parfois être sale, etc. Globalement, les lieux considérés comme désagréables le sont par la forte présence des hommes, stagnants sur les places, qui participent à des activités illégales et/ou parfois, qui sont sous l'emprise de drogue.

### **De la sécurité et de l'insécurité à la Guillotière ?**

#### **- Liées au genre**

D'autres usager·ères, notamment les usagères, mettent l'accent sur la dimension d'insécurité liée à leur genre dans le quartier de la Guillotière. Elles sont nombreuses à témoigner de leur malaise lorsqu'elles doivent passer dans certaines zones du quartier dont la Place Gabriel Péri et la Place Mazagran :

*« Bah des fois j'suis pas très bien quand je marche, mais du coup j'me sens un peu en insécurité et aussi parce que je suis pas du genre à être, à trop ouvrir ma gueule ou quoi « oh ouais pardon je passe », et donc j'ai pas trop confiance en moi et là, j'ai une autre amie, Maud, qui est Libraire à Comic Zone, qui elle aussi pareil habite pas loin et elle est toute petite, elle a un peu peur et on s'est inscrit là dimanche matin, à un cours de self défense. » (Leila)*

*« Bah oui, c'est ça, c'est là où on me fait chier [Place Mazagran], tout le temps. Là, c'est vraiment un endroit, sur ma carte mentale, il y a une tête de mort, je ne peux pas y aller. Je n'y vais pas. « Tu fais le tour de Lyon si tu veux mais tu ne passes pas par-là » » (Auriane)*

*« Et c'est le problème aujourd'hui effectivement, de l'évitement de la place Gabriel Péri. Parce qu'il y a que des hommes, enfin, il y a beaucoup d'hommes et qui ne sont pas... et qu'elles se sentent scrutées... » (Nathalie)*

Certaines mettent en évidence des problèmes d'insécurité liée au genre féminin dans certaines zones de la Guillotière, d'autres ne ressentent pas ce sentiment d'insécurité, soit parce qu'elles ne se considèrent pas être en insécurité dans l'espace public, par le fait qu'elles n'aient jamais vécu de situations d'insécurité liées à leur genre et/ou par le fait aussi qu'elles ne veulent pas être « soumises » aux pressions de la sexualisation de l'espace public et alimenter l'idée que l'espace public est dangereux pour les femmes ; soit parce qu'elles estiment que les questions d'insécurité dans l'espace public ne se cantonnent pas seulement à la Guillotière, mais bien à l'espace public en général :

« Alors la peur c'est dû à quoi ? Je n'sais pas, quelqu'un qui a peur, est-ce que c'est parce qu'il s'est déjà fait agressé une fois, .. on lui a dit que.. y'a un problème d'insécurité du coup il entretient cette peur, je n'sais pas moi j'ai jamais eu peur de sortir la nuit et de rentrer chez moi, après comme.. dans tous les lieux, c'est mieux d'être en groupe, c'est mieux d'être à deux, accompagné, parce qu'en général quand il fait nuit et que tu rentres tout seul et qu'on ne connaît pas les gens oui ça peut faire peur. » (Sara)

« Je pars du principe qu'à partir du moment où il y a beaucoup de monde, la sécurité elle se démultiplie, elle se multiplie pas, elle se démultiplie donc dans le sens où je suis de moins en moins en sécurité parce qu'il y a beaucoup plus de cerveaux, donc beaucoup plus de personnes aptes à faire quelque chose de malveillant. Donc en vrai je me sens pas plus en sécurité à Part-Dieu ou par exemple à Confluences. » (Diane)

« A 18H en face du Mcdo on a dû passer, c'était en mars, avril, et y'avait un peu plus de remous, et y'avait une des arpenteuses qui était euh, qui était habillé avec une jupe.. donc là y'a eu un petit peu plus de soucis, mais sinon, moi je me sens pas en insécurité, euh, dans le quartier, même si, y'a eu quand même aussi, y'a eu quelqu'un qui a... y'a eu un homme, j'étais devant le bureau de tabac, [sur un ton offusqué], il m'a craché dessus. » (Lilou)

### **Liées aux activités illégales et à la présence policière**

Le sens commun de la Guillotière dépend également des discours liés aux activités illégales, notamment présentes sur la Place Gabriel Péri et ses alentours :

#### **- Les activités de trafic de cigarettes, drogues et de médicaments et de prostitution :**

« A Gabriel-Péri il y a trop de monde et du trafic » (Sandy)

« Non c'est un quartier qui est sympa, après voilà y'a juste cette histoire-là de... des personnes qui dealent hein quoi en fait, puis un peu quand même de l'autre côté, où je vais un petit peu moins pourtant c'est vraiment à côté vers le Casino ou je sais plus maintenant, mais avant y'avait à un moment donné y'avait beaucoup de prostitution, des gens du voyage, des femmes du voyage. » (Guylaine)

Durant notre enquête, nous n'avons pas observé de trafics de prostitution sur le quartier, plusieurs personnes nous ont rapporté ce constat en précisant qu'actuellement, cette activité illégale n'est plus présente, ou alors moins visibles avec la présence policière quotidienne sur le quartier depuis l'été 2022.

Globalement, personne sur le quartier ne soutient les activités de trafic, sauf les personnes concernées. Certain·es les bannissent fortement, d'autres les abordent d'un point de vue plus compréhensif en se questionnant sur la vie des acteur·ices du trafic illicite et sur les raisons qui justifient leur business sur le quartier :

« C'est surtout des gens qui sont incompris, qui sont au chômage, qui n'ont pas d'occupation pendant la journée, donc quand c'est comme ça qu'est-ce qu'on fait, on boit, fume, ils sont miséreux, je ne les envie pas quoi en fait [...] » (Luna)

#### - **La présence policière**

La présence policière fait débat sur le quartier. D'un côté, les individus sont rassurés par leur intervention quotidienne depuis l'été 2022 :

« On parle de la Guillotière, pourquoi, parce que c'était devenu un petit foutoir, mais depuis que la police est là, c'est un peu plus calme. On peut aller prendre le métro. Alors qu'à un moment donné, vous craigniez... » (Babeth)

« Le fait qu'il y a un gros ancrage de la police qui donne pas forcément une bonne image mais qui mine de rien servent à quelque chose. » (Diane)

Pour d'autres, les opérations policières sur le quartier ne sont pas forcément rassurantes, ni sources de sécurité :

« [...] parce que moi je suis pas concernée par, par les CRS en fait, ils sont pas là pour moi, ils sont là, oui peut être pour me protéger mais je me sens pas particulièrement en insécurité euh, place Gabriel Péri. » (Lilou)

Une des enquêtées, par exemple, ne se ressent pas particulièrement plus de confiance à arpenter le quartier avec la présence de la police, elle appuie sur le fait que la réponse sécuritaire n'est pas une solution, qu'il faut recentrer les discussions autour des structures présentes sur le quartier auprès des usager·ères de la Guillotière :

« [...] parfois je trouve qu'ils peuvent avoir une démarche, le contrôle au faciès je ne suis pas forcément pour, tout ce qui est violence policière, c'est pas forcément ce qui me rassure le plus non, ce qui me rassure c'est des structures qui sont présentes qui font des liens avec les habitants qui les incluent qui les écoutent, là je trouve que c'est plus rassurant d'avoir du dialogue, de passer les barrières et les frontières et qu'on se parle et qu'il y ait de l'échange [...] les policiers rassurent peut être certaines, moi je ne suis pas aussi à l'aise quand ils font des contrôles, ça peut être assez brutal, parfois c'est peut être légitime mais là on les voit beaucoup depuis la rentrée, ils cherchent les planques de drogue. » (Luna)

#### - **Liées au discours médiatique**

Les personnes que nous avons interrogées durant notre enquête nous ont aussi fait part de leur rapport au discours médiatique concernant la Guillotière.

Iels sont conscient·es de la forte influence du discours médiatique sur le sens commun du quartier :

« Je peux comprendre que d'extérieur ça donne ce sentiment d'insécurité mais parce qu'on le fait véhiculer comme ça parce que y'a eu tout ce qui s'est passé avec la police. » (Annie)

« Voir la police, en plus de ça c'est que ce quartier a une mauvaise image dans les médias bah je pense que ça concentre vraiment énormément d'insécurité. » (Diane)

Iels aimeraient donner une image de la Guillotière plus valorisante :

« Parce que nous, nous on a l'impression que c'est un quartier de dépravés, de machin, des préjugés c'est pas vrai ! Nous les gens qui travaillons là, on emmerde pas les gens, on est pas agressifs... Comme y'a des gens qui vendent des clopes à côté, qui emmerdent les passants, qui traumatisent un peu les gens, faut le dire.. Parce que même nous, on se fait rouler aussi hein ! On est pas épargner, donc faut pas... faut pas qu'on nous cible trop nous ! Nous travaillons comme les autres, on vient, on travaille, on ferme, on rentre chez nous, on reste pas là à emmerder les gens. Et du coup après les gens ils ont des préjugés « Ah c'est le quartier noir ! (avec une voix de dégoût) » c'est des gens... non ! Non ! » (Gigi)

« Je pense que c'est l'image qu'on devrait changer, parce que je pars du principe que si l'image est mauvaise, les habitants, les riverains et les commerçants vont eux-mêmes avoir une mauvaise image de leur quartier qui y vivent ou pas. Ceux qui y vivent vont encore se considérer comme des personnes qui habitent dans un quartier pas ouf. » (Diane)

Le discours médiatique se retrouve dans les perceptions qu'ont les enquêtés de la Guillotière. Celui-ci, comme nous l'avons vu précédemment, construit une image insécurisante du quartier, écrasant alors les discours plus positifs sur la Guillotière :

« Alors moi les changements ça serait déjà que.. la communication soit un plus objective sur le fonctionnement du quartier donc ça serait bien qu'il y ait plus de journalistes qui s'intéressent à.. à autre chose que les faits divers des.. des dealers parce que y'a pas que ça. » (Annie)

Ainsi, nombreux sont les discours portés sur la Guillotière, qu'ils soient médiatiques, locaux, vécus, perçus, etc. Parmi ces multiples perceptions, il est complexe de se faire une idée du quartier, ou du moins de s'en affranchir. Le discours médiatique occupe une part importante dans le sens commun de la Guillotière. D'où la prééminence des discours sécuritaires et d'immigration. Les discours des enquêtés, regroupés au sein de fortes thématiques, témoignent de la complexité de ce quartier. Tous ont une image qui leur est propre, iels font individuellement l'expérience de la Guillotière, et celle-ci est nourrie par les discours médiatique, politique et par les individus qui traversent, travaillent et/ou habitent à la Guillotière. C'est pourquoi, nous retrouvons sur des mêmes sujets, des réponses complètement opposées entre les individus, mais également chez les individus.

En effet, ceux-ci sont ensevelis sous une avalanche de perceptions et de discours concernant la Guillotière, ils sont tiraillés entre plusieurs idées, qu'ils ont envie de soutenir, mais en même temps qu'ils bannissent. Nous pouvons alors oser dire qu'il n'y a pas un sens commun de la Guillotière, mais bien une multitude de sens communs, produits par une multitude de personnes issues de milieux sociaux et/ou de cultures différentes.

Telle est la vie de la Guillotière, des sens communs qui l'éprouvent perpétuellement, elle et ses usager·ères. Les discours sur la Guillotière sont instables, provoquant de l'inconfort chez les individus tiraillés entre les sens communs. Cette instabilité se retrouve aussi bien dans sa composition socio-culturelle que dans ses sens communs, mettant la Guillotière toujours en tension, en (re)négociation sans cesse. Cette (re)qualification continue témoigne des difficultés à appréhender le quartier, à résoudre les problèmes qui le traversent et à gérer les conflits d'usages.

Ainsi, nous avons vu, dans cette première grande partie, que la Guillotière était un quartier controversé, traversé par des milieux sociaux divers et des populations ethniques et culturelles variées. Les usages en sont multiples, conduisant à des conflits, lorsque les populations en présence ne considèrent pas l'espace public de la même manière. Certains de ces usages sont désignés comme "mauvais" du point de vue de la norme, et ont donc conduit à une présence accrue des forces de l'ordre, surtout au niveau de la place Gabriel Péri et de la place Mazagran. Cette diversité d'usages est liée avec une grande diversité de perceptions de la Guillotière, positives, mitigées ou négatives. Cette diversité d'usages et de perceptions en fait un quartier complexe et sous tension, et donc difficile à appréhender par toutes. On peut donc se demander *comment les femmes s'approprient un espace sous tension ? Et comment elles (re)négocient leur place au sein de ce quartier complexe, en permanente redéfinition ?*

## Partie II : Quand les femmes (re)négocient leur(s) espace(s) à la Guillotière

Dans cette seconde partie, nous allons nous intéresser à la manière dont les femmes (re)négocient leur(s) espace(s) au sein du quartier de la Guillotière. Nous avons vu que celui-ci était en constant mouvement, notamment du fait de sa diversité d'acteur·ices, de populations présentes, et du processus de gentrification en cours sur le quartier. Il s'agit donc maintenant d'analyser la place que prennent les femmes dans l'espace public à la Guillotière, leurs rapports à ce quartier, mais aussi les "tactiques" qu'elles mettent en place pour contourner ou éviter certains espaces. Nous allons étudier le mode d'apparition des femmes dans l'espace public, pour questionner l'idée qu'elles ne seraient pas visibles au sein de celui-ci. Ceci nous conduira à nous pencher sur les espaces d'interstices ou d'interfaces, ni vraiment publics, ni vraiment privés, qui seraient les lieux où les femmes seraient les plus présentes. Par le biais de cet outil analytique, l'espace interstitiel, l'idée est dès lors de reconsidérer la notion d'espace public comme notion englobant une diversité de réalités matérielles et de pratiques, ce qui nous permettrait de retraduire sa complexité réelle en s'éloignant du couple binaire "espace privé/espace public". Mais aussi et surtout, cette nouvelle appréhension de l'espace public comme notion surplombante permet de requestionner les termes de pratiques, présence et visibilité en son sein.

### 1. Les femmes à la Guillotière : diversité d'usages et attachement au quartier ?

Comment les femmes investissent le quartier de la Guillotière ? Quels sont les usages des femmes à la Guillotière ? Et quelles sont les formes d'attachement qu'elles éprouvent pour le quartier ? Nous allons tâcher de répondre à ces différentes questions dans les parties qui suivent.

#### A. *Quand les femmes mènent l'enquête*

Plusieurs disciplines se sont intéressées à la ville comme objet d'étude et d'attention scientifique. A travers ce prisme d'attention et de focale sur l'espace public urbain, la ville est transcendée par une pluralité de visions théoriques scientifiques face à l'urbanisation massive des territoires, nous amenant à reconsidérer les structures sociales en place. Parmi ces perspectives scientifiques, celles qui nous intéressent le plus sont liées à l'émergence d'une écologie urbaine, l'École de Chicago, comme mouvement sociologique étudiant les interactions au cœur de l'espace public. De la même façon, le territoire de la Guillotière n'échappe pas à cette attention, passant par ce même processus d'étude analytique.

Considéré comme un quartier concentrant diverses problématiques socio-politiques, la Guillotière a fait l'objet d'une vive attention de la part de la communauté scientifique académique, de démarches davantage politico-institutionnelles, tout comme citoyennes et militantes. Cet ensemble de recherche provenant de divers horizons et pans de la société, qu'ils appartiennent au monde reconnu de la science ou à des pans plus marginaux de la recherche non-professionnelle – on parle ici des savoirs pratiques et des savoirs d'actions -, nous amènent à penser la question urbaine comme centralisatrice et mobilisatrice des acteur·ices sociaux. Par ailleurs, par ce processus, la ville - et donc ici, la Guillotière - devient une entité à part entière, qui s'observe, se décortique, s'analyse, s'écrit, s'interprète différemment à travers l'œil et la perception de la personne qui s'y met à l'épreuve [par rapport aux usages « traditionnels » qui sont réalisés au sein de l'espace public].

### **La Guillotière, un territoire d'intérêts pluriels pour la communauté scientifique, les institutions publiques et les citoyen·nes**

L'École de Chicago, l'urbanisme, mais aussi la géographie urbaine nous donnent tant de clés analytiques diverses pour aborder l'espace public de la Guillotière – et ses usages, perceptions et autres éléments en découlant - comme objet d'étude. C'est l'origine même de cette commande qui s'inscrit dans notre parcours universitaire sociologique.

Parce que la Guillotière a fait l'objet d'une problématisation de par divers acteur·ices sociaux et politiques – comme nous l'avons précédemment exposé –, le quartier suscite l'intérêt des scientifiques. Par conséquent, la Guillotière est un territoire mobilisant différents types de ressources et supports : son histoire envisagée dans son rapport à la ville lyonnaise mais aussi dans des perspectives supranationales (son rapport à Genève et à l'Italie notamment), son histoire migratoire qui amène à penser ce territoire comme pluri-ethnique, entre autres. De fait, par ces mécanismes, le territoire de la Guillotière devient sujet à interprétation et analyse, et est mis en récit grâce à des connexions qui sont faites par les auteur·ices s'en saisissant et cherchant à l'expliquer, le comprendre.

Ce geste analytique s'insère dans une démarche d'objectivation des éléments constitutifs de l'espace de la Guillotière, en développant des focales sur ses caractéristiques matérielles comme urbanistiques, ainsi que sur les pratiques sociales se développant en son sein. Notre démarche rejoint cela : notre enquête collective s'est établie par commande - commande suscitée par l'intérêt conjoint de notre équipe pédagogique et de la Maison des projets, structure institutionnelle travaillant sur le quartier. Elle s'est ancrée au sein même du territoire où nous avons pu prendre comme repère le local de la Maison des Projets Gabriel Péri, située au 2 rue Gilbert Dru, à l'angle de la Grande Rue de la Guillotière, non loin de la place Gabriel Péri. A travers le prisme de l'enquête, chacun·e d'entre nous a été amené à (re)considérer le quartier de la Guillotière. Nous avons établi une nouvelle manière d'y porter attention, en mobilisant nos connaissances et savoirs sociologiques applicables au territoire.

Pourquoi préciser cela ? Une enquête analytique ne se réalise pas de la même manière que l'on pratique traditionnellement le territoire. Les pratiques et usages du quartier éveillent en nous ce que l'on peut considérer comme de l'ordre du « naturel » ou de l'instinctif, tant cela relève



du quotidien et de l'intériorité. La mise en enquête nous amène à penser et voir le quartier sous le prisme du regard sociologique, et à prêter attention à chaque élément se présentant à nous. Certains de ces éléments ont été : les façons de se déplacer au sein du territoire (quelles rues ? quelles places ? Finalement, quels trajets concrets ?) et les rapports fonctionnels, les différents profils socio-ethniques des personnes le pratiquant (et le genre notamment), l'offre du quartier en termes commerciaux, culturels, administratifs ou autres, et les usages qui en sont faits par les différentes personnes<sup>53</sup>.

Il est important de spécifier ici que chaque acteur·ice producteur·ice d'un regard analytique sur le territoire de la Guillotière – mais aussi de tout autre territoire – n'est pas isolé·e et imperméable à la vision d'autrui. On peut effectivement considérer ces productions comme un ensemble, allant dans un même sens – c'est-à-dire partageant des points communs dans les manières de les appréhender et de les étudier – ou non, interdépendant. Dire cela signifie que l'on n'envisage pas les acteur·ices comme étant en opposition ou scission, mais plutôt comme interagissant, de par leur production.

Ainsi, lorsqu'on aborde le travail fourni par le collectif des Arpenteuses Urbaines - collectif de huit femmes de la vingtaine à la soixantaine d'années provenant de divers horizons socio-économiques -, on parle d'un travail de temporalités plus ou moins longues et ayant fait l'objet d'importants cheminements réflexifs. Lors de notre entretien avec Laura, membre du collectif des Arpenteuses Urbaines ayant participé aux diverses marches exploratoires, elle nous explique les origines du projet :

*« Emilie était salariée du Centre Social, donc elle avait vraiment envie de mener ce travail, ce projet. Donc y avait eu une réunion d'information à la Mairie du 3ème arrondissement, avec également la mairie du 7ème puisque le quartier de la Guillotière est à cheval entre ces deux arrondissements, qui sont en plus portés par deux maires qui sont des femmes. Et c'est lors de cette réunion d'information qu'on s'est rencontrée et qu'on a décidé de devenir bénévoles pour participer à ces marches ».*

Nous avons donc là un intérêt formulé par des acteur·ices appartenant à la sphère locale, d'une part, politique - les Mairies d'arrondissement - et d'autre part, citoyenne avec un groupe de femmes intéressées par la dimension genrée de l'espace public. Cela démontre bien la porosité des formes d'analyse du quartier et le fait que la problématisation d'un sujet territorial mobilise les intérêts de chacun·e.

### **La Guillotière, un territoire arpenté et transformé sous le prisme méthodologique de la marche exploratoire**

La démarche des Arpenteuses Urbaines se révèle sous deux aspects intéressants en tout point. En effet, cette démarche participative a été construite et réalisée dans son entièreté - c'est-à-dire de la réalisation des parcours et des éléments de l'espace public ciblés à la restitution et

---

<sup>53</sup> Entre autres, voir introduction, partie démarche d'enquête.

aux préconisations portées auprès des Mairies d'arrondissement - par des femmes connaissant, pratiquant, travaillant et/ou habitant le territoire.

Les marches exploratoires réalisées par le collectif des Arpenteuses Urbaines répondent à une méthodologie extrêmement rigoureuse. Lors de notre rencontre du 16 novembre 2022 au Pôle d'Accès aux Droits du Centre Social Bonnefoi - situé derrière le CLIP -, nous avons rencontré Emilie, à l'origine du collectif et du projet de marche<sup>54</sup>. Très engagée sur les questions féministes, Emilie souhaitait s'inspirer de ce dispositif tout droit venu du Canada et le transposer dans le quartier de la Guillotière, quartier qu'elle apprécie tout particulièrement, mais qui la questionne sur de nombreux points. Elle a donc d'abord monté toute une méthodologie en réalisant les parcours et les expérimentant individuellement, dans un premier temps.

Dès lors, à travers la mise en place du dispositif, la création d'une méthodologie d'arpentage, la constitution d'un document argumenté, son partage au public institutionnel et citoyen, le quartier de la Guillotière en tant qu'ensemble devient un quartier qui se pense, s'écrit et se partage. Le tout est envisagé sous le prisme de la tranquillité de pratiques des espaces par les femmes.

Laura, membre du collectif, nous dit d'ailleurs lors d'un échange :

*« C'est pas simplement découvrir son quartier parce que du coup, ça avait vraiment vocation à mener quelque chose à bien et à découvrir vraiment sous les axes qu'on a cité... Enfin, c'était pas juste marcher dans son quartier pour marcher dans son quartier, c'était vraiment discuter, observer, faire remonter des choses et être utile quelque part. Donc donner du sens à ces marches. Du coup, pouvoir établir un diagnostic et à terme changer les choses. »*

Les Arpenteuses Urbaines convoquent leur bonne connaissance du territoire - par la création de parcours de marche - et utilisent le dispositif de marche exploratoire pour questionner plusieurs éléments. Tout d'abord, l'attention est portée sur l'urbanité du quartier par le biais de caractéristiques matérielles spécifiques de l'espace public urbain de la Guillotière. Par exemple : la signalisation déployée dans l'espace par le biais des panneaux, feux de circulation, carte du quartier. Ici, les Arpenteuses questionnent l'intelligibilité de ces outils supposés assurer la bonne circulation des passant-es et rendre perceptibles/visibles des espaces particuliers. D'autres éléments sur lesquels les participantes des marches vont porter leur attention : les aménagements et la dotation en équipements publics tels que la présence suffisante en quantité (mais aussi qualité) de bancs, jeux pour enfants ou autre.

Les Arpenteuses font recours à des dimensions pratiques de l'espace public urbain pour les appréhender sous leur regard d'usagère et évaluer la qualité d'usage pour les femmes. Ce qui nous amène à envisager le dispositif de marche exploratoire comme outil de *mise en sensible*

---

<sup>54</sup> S'agissant d'une discussion davantage informelle, nous ne disposons que de notes sur les dires d'Emilie et des souvenirs de cet échange.

de l'expérience du quartier. Les Arpenteuses questionnent des éléments qui relèvent de l'ordre du sensoriel, du sentiment, du ressenti des femmes qui traversent l'espace public - éléments qui viennent au secours de la thématique de tranquillité (mais aussi de celle de l'insécurité), pour l'appuyer et la justifier. Ainsi, lors des marches, l'attention de chaque participante est portée sur les *ressentis* en situation, à tel ou tel endroit spécifiquement.

*« Il est capital d'agir par le biais de l'urbanisme, l'architecture, l'organisation sociale pour aborder les territoires à travers le prisme du genre de manière intersectionnelle. La force essentielle de ces dernières réside donc dans le processus participatif. Cet outil est le seul à pouvoir dresser un tableau des expériences émotionnelles et physiques telles que vécues par les habitantes dont le point de vue est souvent marginalisé par les décideurs clés. »* (Diagnostic des Arpenteuses Urbaines)

Mais aussi, et cela constitue un point important de notre analyse sur le diagnostic, la perception que ces femmes avaient du quartier en est transformée par la pratique de l'arpentage urbain. Le fait de pratiquer à différents moments de la journée, de manière répétitive et intense sur une période de quelques mois permet d'envisager le quartier sous différents angles, et celui, notamment, de la familiarité. C'est-à-dire que le quartier et ses éléments sont dévoilés, déconstruisant les perceptions négatives issues de la médiatisation ou du discours ambiant. Par ce biais, les femmes du collectif, bien que connaissant déjà le quartier, modifient leurs pratiques des espaces à la Guillotière et l'envisagent avec davantage de tranquillité. C'est notamment un des aspects sur lesquels les deux personnes entretenues ont partagé, exprimant bien le processus de transformation des perceptions par la pratique de la marche collective :

*“après on s'est pas sentie particulièrement en insécurité, jamais, et ça nous a permis aussi, de démystifier aussi ce sentiment d'insécurité parce qu'en fait on s'est aperçues que c'était pas... ça allait”* (Entretien avec Lilou, membre du collectif Les Arpenteuses Urbaines)

*“Enfin du coup je m'y sens de mieux en mieux, notamment d'y avoir fait les marches, ça a beaucoup... ça m'a beaucoup aidé justement à déconstruire les idées reçues. Et le fait de pouvoir se déplacer en groupe, c'est vraiment ça qui a un côté rassurant. Tout ce qu'on a fait, on était jamais toute seule, du coup maintenant, même quand j'y passe toute seule, je m'y sens beaucoup mieux pour le faire, tu vois.”* (Entretien avec Laura, membre du collectif Les Arpenteuses Urbaines)

La pratique de la marche pour découvrir, analyser et étudier le quartier de la Guillotière en est un usage. Les Arpenteuses Urbaines étaient des habitantes, des travailleuses ou des usager·es du quartier. Elles l'investissaient et s'y investissaient chacun·e à leur manière. Chaque femme a sa propre façon de pratiquer le quartier. Nous allons donc revenir sur les différents *personae* pour montrer la diversité d'usages que les femmes font du quartier de la Guillotière.

## B. Une pluralité des usages des femmes

Au départ, la question gouvernant notre recherche se présentait sous cette formulation : *où sont les femmes à la Guillotière ?* Cette question, à première vue, peut renvoyer à une présence physique ou géographique des femmes dans l'espace du quartier. Mais il est davantage intéressant de la considérer sous l'angle des multiples usages de ces femmes dans le quartier. Il y a donc une différenciation à faire dans la mesure où l'espace est éprouvé de manière différente selon les expériences des *personae*.

Il y a différents *personae* selon qu'il s'agisse d'une habitante, une travailleuse ou une femme venant fréquenter le quartier : une femme qui passe juste dans le quartier, une femme qui travaille au niveau du quartier, une femme qui y habite, une femme qui y habite et y travaille et une femme qui y travaille et a d'autres usages du quartier en parallèle (loisirs, sport...).

Nous avons regroupé les *personae* en trois grands groupes :

### **Les « passantes »**

Les passantes sont les femmes qui se déplacent dans le quartier pour aller d'un point A à un point B, sans s'arrêter, sans le pratiquer et sans avoir d'attache personnelle avec celui-ci.

### **Les « résidentes » et les « travailleuses »**

Ce sont les femmes qui viennent dans le quartier de la Guillotière, soit parce qu'elles y travaillent, soit parce qu'elles y résident. Cependant, elles ne pratiquent pas réellement le quartier. Elles n'y sont pas attachées et n'y effectuent pas d'activités. Il s'agit de femmes qui travaillent ou résident, certes au niveau du quartier, mais qui n'ont pas développé de contacts étroits avec l'espace public. C'est le cas de Babeth qui nous explique qu'elle ne fait rien d'autre que travailler quand elle arrive dans le quartier : *« tu arrives à ton magasin, tu l'ouvres et puis après c'est bon tu ressorts le soir »*.

### **Les « habitantes »**

Ce sont des femmes qui résident ou non dans le quartier, mais qui ont un certain rapport, une présence effective dans l'espace public ainsi que dans les espaces privés. Finalement, même si certaines ne résident pas à la Guillotière, elles *habitent* le quartier. À l'image de Annie qui y habite, y fait ses courses, ses activités du type aller au bar, rencontrer ses ami-es etc. Caroline, qui habite le quartier, s'y promène, investit dans le jardin et a une très bonne connaissance des espaces et rues entourant la Guillotière.

Parmi ces *personae*, on retrouve aussi des femmes qui en plus d'être habitantes, travaillent dans le quartier ; comme Luna, qui, mise à part le travail, fréquente :

*« La bibliothèque, une fois par mois, plusieurs boutiques, des ateliers que j'aime bien sur le quartier, après pour manger on part parfois sur les quais, il y a plusieurs petits trucs aussi dans les pieds de rue parallèles, il y a des trucs sympas à manger, des petites*

*friperies, il y a des bars parfois associatifs qui sont sympas aussi entre la Guillotière et Saxe, ça j'y vais souvent, quand je sors le soir souvent c'est vers là ».*

Par ailleurs, Sara malgré le fait qu'elle ait déménagé depuis 2014, continue de faire ses courses à la Guillotière. Elle nous a ainsi révélé : *« quand j'étais dans le quartier, j'allais acheter mes produits cosmétiques dans l'espace de la Gui, tout est à portée de main.. j'allais dans le quartier chinois, le quartier asiatique je faisais mes courses... en fait je faisais mes courses alimentaires hein ».* Et à la question de savoir si elle a gardé des habitudes d'habitante, elle réplique :

*« Alors encore aujourd'hui, je n'ai plus le temps disponible pour aller faire du loisir ou mes courses comme je faisais avant, donc, aujourd'hui c'est complètement différent, aujourd'hui, ma relation, mon rapport avec les autres comme tout à l'heure, ça reste à limiter à ceux qui sont proches de moi, donc mes proches, mes voisins proches et mes commerçants proches, mais je vais très rarement dans le quartier asiatique ou maghrébin ».*

Elle nous fait donc savoir qu'elle se limite dans ses déplacements et fréquentations au niveau de l'espace dénommé la "petite Afrique" où elle se reconnaît culturellement.

On note donc un rapport culturel à l'espace public qui se manifeste par le fait que les personnes fréquentent des lieux qui les rapprochent de leur culture ou appartenance. Guylaine aussi, une de nos enquêtées, explique sa fréquentation de l'espace de la Guillotière du point de vue de son appartenance culturelle :

*« Ouais oui oui c'est des quartiers par où on traîne. Moi je vais beaucoup au quartier asiatique parce que je suis moitié vietnamienne-moitié indienne et donc du coup, régulièrement, au moins une fois par semaine ou une fois tous les quinze jours, j'allais dans le quartier chinois faire mes courses ».*

Au-delà de cette catégorisation des usages des femmes au sein du quartier de la Guillotière, nous pouvons revenir sur les différentes formes d'attachement qu'elles ont développées et qui s'expriment concrètement dans leurs niveaux de pratiques. Plus l'attachement est fort, plus elles *habitent* le quartier.

### *C. Rapports sensibles et formes d'attachement au quartier*

A la fin de notre semaine d'enquête, lors d'un atelier cartographie où, sur une carte de la Guillotière, nous avons demandé aux personnes présentes d'indiquer par une gommette verte les endroits qu'elles aimaient et par une rouge ceux qu'elles aimaient moins, nous avons constaté qu'il y avait largement plus de gommettes vertes que de rouges, et qu'elles étaient généralement posées en premier. Dans cette sous-partie, nous mettons en lumière, par des verbatims, ces perceptions très positives de la Guillotière. En effet, de nombreux-ses enquêtés-es, au cours des entretiens, nous ont parlé de leur attachement émotionnel particulier au quartier.

Leïla nous fait remarquer que le quartier ressemble à un village : « *Là, ici, ça fait presque village, tu vois? C'est un peu bizarre, alors qu'on est dans une ville immense.* ». Ce qui peut faire penser à un « *village* », ce sont à la fois les nombreux commerces et espaces d'interface qui, étant très variés, permettent même à certain·es de « *vivre dans [le] quartier sans en sortir* » (Auriane), mais aussi les solidarités qui s'expriment sur ce territoire. Historiquement, la Guillotière (et plus particulièrement la place Gabriel Péri) est un espace qu'on décrit aux personnes sur le point de migrer à Lyon comme un endroit où iels « *trouveront toujours le cousin du cousin du cousin, qui pourra te traduire ton papier de sécurité sociale, ou ton truc de chômage, [iels trouveront] toujours une aide* » (Guylaine). Nous avons constaté dans plusieurs entretiens que cette solidarité n'était pas seulement réservée aux personnes migrantes. Par exemple, Guylaine (habitante) reçoit souvent de l'aide de passant·es pour rentrer son vélo, et une collègue de Gwenaël (travailleur social) lui racontait à quel point les vendeurs de cigarettes pouvaient être bienveillants :

*« Les commerçants sont extrêmement bienveillants et même ces fameux vendeurs de cigarettes. Mon ancienne collègue, l'autre coup, galérait avec un caddie plein de matériel qu'elle transportait [d'un point A à un point B]. Justement, elle me disait : « c'est marrant je galérais avec mon caddie là-bas, il y a des gens qui passaient et qui me plaignaient mais sans plus, et il y en a un qui a tout posé pour me proposer un coup de main ». C'était un de ces vendeurs à la sauvette et qui a laissé son «commerce» illégal pendant 5 min pour l'accompagner et après lui demander s' il y avait d'autres choses à faire ou besoin d'un coup de main. Et après, tous les jours, quand il la voyait, il la saluait et lui demandait s' il y avait besoin de quoi que ce soit. »*

Selon lui, le quartier ne mérite pas toute la stigmatisation qu'il reçoit car « *on y trouve des choses qu'on trouverait peut-être pas dans les beaux quartiers* ». Il apprécie le fait que ce soit « *le bled mais dans le bon sens du terme, dans le sens où tout le monde se connaît, les commerçants, les habitants* ». Ainsi, dès que quelqu'un a besoin d'un coup de main, « *il suffit de demander et il y a tout le monde qui va venir* ». Au premier abord, il pensait recueillir cette bienveillance du fait de son statut de travailleur social, mais il s'est rendu compte qu'elle valait également pour les habitant·es. Il conclut alors son propos : « *On retrouve ces rapports humains qu'on a pas dans d'autres types de quartier* ».

Luna, qui est également travailleuse sociale mais plutôt auprès d'enfants, aime bien ce quartier, qu'elle caractérise comme « *vivant* » et « *assez familial* ». Elle l'exprime en d'autres termes, mais nous retrouvons cette idée de « *bled* » et de bienveillance. Dans son métier, elle « *fait beaucoup d'actions pour justement aller contre [la stigmatisation] et montrer qu'il y a des choses positives aussi qui se passent* ». Elle raconte aussi que les enfants « *ont fait un film là-dessus qui dit qu'ils sont attachés à leur quartier, qu'ils aiment leur quartier et que ça les touche aussi quand on parle mal de leur quartier parce qu'ils aiment y vivre, c'est coloré, il y a leurs copains et leurs maîtresses, etc.* ». Nous observons donc que les enfants qui résident à la Guillotière ont aussi un regard affectif sur ce quartier, et se positionnent à l'encontre de ce qui est souvent médiatisé à l'égard de ce quartier.

Enfin, une autre perception, plutôt propre à une enquêtée en particulier, a retenu notre attention. Il s'agit de celle d'Elisa, qui a habité dans une cité parisienne durant son enfance et qui, maintenant adulte, vient chercher une sorte de « *tension* » qui rime pour elle avec « *maison* » :

« *C'est un quartier où je me sens assez à la maison parce que je retrouve une atmosphère, peut-être une certaine tension qui était proche de ce que je connaissais de l'endroit où j'ai grandi.* »

Elisa ne réside pas à la Guillotière, mais nous pouvons écrire qu'elle *habite* le quartier : elle y va régulièrement depuis qu'elle vit à Lyon et était très enthousiaste quand elle a trouvé un travail à cet endroit. C'est un espace où elle se sent bien, et qui lui tient particulièrement à cœur. Elle explique qu'« *en dehors du truc affectif de la petite fille qui entendait tout le temps diverses voix, fonds sonores* », elle aime la Guillotière pour sa multiculturalité et sa diversité car, « *[son] contact au monde, c'est d'aller favoriser la différence* ». Elle voit la Guillotière comme un quartier singulier de Lyon, qui se différencie des autres de par ses commerces variés, ses odeurs et son ambiance sonore.

Ainsi, ces quelques extraits nous permettent d'envisager le quartier sous un tout autre angle que celui à travers lequel nous avons l'habitude d'en entendre parler : la Guillotière est comme un village où, grâce notamment à la solidarité, la bienveillance, l'entraide, les ambiances olfactives et sonores, ceux qui y *habitent* se sentent comme chez eux.

Selon les types d'usages du quartier, les femmes s'incorporent différemment dans l'espace public de la Guillotière. Certaines développent des tactiques pour se déplacer et circuler, prenant soin d'éviter certains lieux, où elles ne se sentiraient pas en sécurité ou à l'aise. Nous allons donc étudier tous ces arrangements quotidiens que font les femmes (et pas que) pour pratiquer le quartier.

## **2. S'incorporer dans l'espace-temps à la Guillotière : une pragmatique du « faire avec »**

Les points évoqués précédemment nous amènent à interroger les pratiques réelles qu'ont les femmes de cet espace. En effet, dans un quartier qui fait l'œuvre de nombreux discours péjoratifs axés sur le danger et la peur, s'insérer en tant que femme peut s'avérer difficile ou préoccupant et générer des ressentis négatifs. Pour autant, il est nécessaire de différencier cela en termes de danger perçu et vécu qui peuvent s'imbriquer sous plusieurs représentations, elles-mêmes héritées ou développées en lien avec des données socio-économiques et culturelles des femmes.

## A. Arrangement ordinaire et pratique de l'espace

Comment circule-t-on à la Guillotière ? Comment le quartier est-il arpenté par ses habitant·es et travailleur·euses ? Quelle sensibilité utilisons-nous en parcourant les rues de la Guillotière ? Se mouvoir à la Guillotière, que cela implique-t-il ? A l'aide d'auteur·ices de la sociologie urbaine comme Isaac Joseph ou Michel de Certeau, nous allons nous pencher sur les usages du quotidien du quartier comme lieu de passage et ce qu'ils disent du quartier. Une attention particulière sera portée sur les *arrangements* habituels des personnes qui parcourent le quartier.

### Circuler à la Guillotière

Selon Michel de Certeau dans *L'invention du quotidien, I. arts de faire*, on peut rapprocher la figure du braconnier aux marcheur·euses dans la ville. Au fil de nos pas, on agit par ruse, réflexion et détournement des usages premiers de l'espace public conçus par les architectes et urbanistes. On adapte notre rythme et nos parcours aux obstacles qui se dressent devant nous mais aussi selon les autres citoyen·es qui partagent l'espace. Nous nous faisons expert·es des urbanités que nous traversons au fil des passages. Le marcheur dans la ville fait finalement appel à des compétences et des connaissances. Il sait quel chemin prendre, quels endroits éviter ou prioriser dans ses déplacements. Il développe aussi des tactiques quand le chemin est semé d'embûches, réelles ou perçues, c'est ce que nous développerons dans la partie sur les stratégies d'évitement qui suit.

De Certeau appuie également sur la réciprocité entre les compétences du marcheur et celle du parleur<sup>55</sup>. Dans notre enquête, la grammaire employée par nos enquêté·es pour qualifier le quartier, leurs habitudes de passage et d'usage de l'espace est particulièrement intéressante.

« A 18h, en face du Macdo, on a dû passer, c'était en mars, avril, et y'avait un peu plus de remous, et y'avait une des arpenteuses qui était euh, qui était habillé avec une jupe... donc là y'a eu un petit peu plus de soucis, mais sinon, moi je me sens pas en insécurité, euh, dans le quartier. » (Lilou, travailleuse en centre social)

Cette travailleuse dans un centre social du quartier, membre des arpenteuses, nous donne plusieurs informations sur la manière dont elle a perçu cet espace « *en face du McDo* » pendant une marche des arpenteuses. Elle caractérise alors cette zone comme un lieu de mouvement et de densité : de « *remous* ». Le mouvement ou, au contraire, les phénomènes de stagnation urbaine à la Guillotière (et ailleurs) créent des *affordances* dans l'espace public. Ce néologisme issu du verbe anglais *to-afford* (offrir, fournir) provient de la psychologie cognitive et désigne les potentialités que suggère un environnement à ses sujets. Dans le cas de Lilou, son passage devant l'enseigne de fast-food à 18h lui a fait éprouver des zones d'activités, de mouvements et de stationnement provoquant d'importants stimuli cognitifs propres à la vie citadine<sup>56</sup>. Dès lors, elle *sait* qualifier cet espace particulier. Elle distingue des *affordances* dans l'espace

<sup>55</sup> De Certeau, Michel. *L'invention du quotidien, I. Arts de faire*. Éditions Folio Essais, 1990.

<sup>56</sup> Simmel, George. *Philosophie de la modernité : la femme, la ville, l'individualisme*. Éditions Payot, 1988.



public, à l'instar des remous, qu'elle évite pour s'assurer une *marchabilité* socialement confortable. En s'adaptant à l'urbanité de la Guillotière, Lilou va opérer des arrangements.



Groupe d'homme sur le trottoir en face de l'arrêt de tramway Gabriel-Péri, 13 novembre 2022, crédit photo : M2 RCT 2022

Marc Relieu, sociologue de l'urbain, s'est penché sur l'aspect fondamental d'une circulation piétonnière libre et continue dans la ville dans un article : « Voir et se mouvoir en marchant dans la ville » :

*« La circulation piétonnière, même dans le cas le plus simple de deux piétons isolés, se conçoit au contraire comme l'évitement de l'interaction, sur la base de la minimisation des procédures d'ajustement entre les personnes. L'espace public n'est en ce sens ni un espace de contact, ni un espace de communication, mais plutôt un espace de croisements basé sur des procédures de standardisation des conduites de locomotion »<sup>57</sup>.*

Pour Laura, les *affordances* qu'elle identifie comme tel provoquent des arrangements chez elle, des détours, des ruses qui sont affiliés au trottoirs et leur étroitesse, qui au final ne rend pas confortable l'arpentage des rues : « [Dans la rue Paul Bert] Les trottoirs sont très étroits [...] l'espace est plus dégagé par la place Bahadourian, et y a rien qui traîne dans la rue, donc je trouve ça plus agréable ». Pour cette membre des arpenteuses, la voie doit être dégagée, claire et sans entrave. L'opposée de la rue Paul Bert, étroite au vue de la densité de commerces et du flux de passage.



Trottoir de la rue Paul Bert, 17 novembre 2023, crédit : M2 RCT

<sup>57</sup> Relieu, Marc. « Voir et se mouvoir en marchant dans la ville », *Le Courrier du CNRS*, n° 82, 1996, p.107-109.

Ainsi, la circulation piétonnière est d'abord « *l'évitement de l'interaction* » et « *ni un espace de contact ni un espace de communication* ». En reprenant cette qualification de la circulation piétonnière, on comprend mieux l'enjeu pour Laura de s'éviter un passage par la rue Paul Bert, dont les trottoirs, parsemés d'obstacles, obligent un usage dysfonctionnel et donc inconfortable de la capacité de circulation libre en ville. Au contraire, le passage par la place Bahadourian, aéré et spacieux, est beaucoup plus adapté pour l'arpenteuse.

### **La Guillotière à l'épreuve des cinq sens**

Pour Isaac Joseph, la ville fait éprouver les cinq sens à celui qui la traverse. On précise toutefois que le toucher peut être mis à part car ressenti comme une intrusion possible dans l'espace intime du/de la marcheur·se. Dans l'arpentage des rues, les usages de la ville sont donc tantôt bruyants, visibles, odorants... Le quartier de la Guillotière en est un bon exemple. Du carrefour de la place du Pont à la Grande rue de la Guillotière, l'activité et le bruit sont ambiants dans cette centralité commerçante. Ces stimulations fatiguent Lilou lorsqu'elle quitte son travail le soir et rejoint le tramway place du Pont :

*« Je me déplace pas mal avec mon casque anti-bruit, ça m'aide [...] quand il est 17h30, je suis fatiguée, faire les boutiques un vendredi, un samedi, fin c'est pas la même, c'est pas le même contexte de passage, c'est vrai que je fais pas les boutiques ici, et, quand je sors ici, non je mets pas mon casque anti-bruit, c'est vraiment le côté je sors du travail aussi, donc là, ça a pas tant un rapport avec la Guillotière »* (Lilou, travailleuse en centre social)

Un arrangement pour Lilou est celui de se priver volontairement d'un sens pour éprouver plus confortablement le quartier. En situation de fatigue, elle utilise son casque anti-bruit pour rendre le quartier socialement plus *entendable*. Ces habitudes se créent à mesure de l'expérience qui est faite du quartier de la Guillotière par ceux qui utilisent régulièrement cet espace. Lilou nous invite ici d'abord à envisager le quartier par un biais acoustique.



Photographie du CLIP au soleil le 5 novembre 2022,  
crédit photo : M2 RCT 2022

Coiffeuse dans le salon de sa grande sœur rue Sébastien Gryphe, son usage habituel du quartier a amené Lucie à ne plus se concentrer sur tout ce qui était visible sur la place du Pont. En lui montrant une photographie du CLIP elle réagit :

*« Ah je ne l'avais jamais vu aussi beau, à la Guillotière je ne sais même pas si j'arrive à lever la tête, je me disais qu'il n'y a rien de beau à voir au fait, et je me dis qu'il y a plusieurs personnes qui ne vont pas reconnaître la place du pont à travers cette photo, je n'ai jamais fait attention et je trouve cela magnifique »* (Lucie)

Le bâtiment du CLIP qui domine la place au Nord ne retient pas l'attention de Lucie, qui pourtant traverse la place régulièrement. Dès lors, une photographie mettant en valeur le bâtiment par une belle lumière change en partie son regard sur l'esthétique de ce dernier. De « rien de beau

à voir », son appréciation passe à « magnifique ». Elle précise surtout qu'habituellement elle ne sait pas si elle arrive « à lever la tête » à la Guillotière. C'est un autre exemple d'arrangement observé dans les usages de la Guillotière, qui soulève l'importance de l'habitude et de l'adaptation des sens à l'épreuve de la ville.

### **La Guillotière et son rythme**

Enfin, le quartier s'éprouve aussi par le biais des heures qui s'écoulent et qui ajustent les comportements et l'appréciation de l'espace public dans son arpentage. La Guillotière est aussi un quartier dans lequel on *fait avec*. Dans ce sens, en fonction des heures de la journée, les travailleur·euses et habitant·es *font avec* le quartier et son évolution dans le temps. Iels développent une connaissance des temps et du rythme de la Guillotière.

*« Ah oui, fin je sais pas si c'est le plus court, mais j'ai ma routine et c'est toujours les mêmes, mais c'est pas le même à l'aller qu'au retour, c'est peut-être un peu toqué mais non c'est.. Je prends la rue de la Thibaudière, je descends à Saxe, parce que je suis sur la B et je pourrais prendre encore la D pour aller à la Guillotière mais ça sert à rien parce que le matin y'a plein de monde et ça fait du bien de marcher un petit peu et c'est vraiment proche en plus Saxe-Guillotière. Je prends la rue, c'est la rue là, la rue de la Thibaudière, je passe devant la Maison des Projets, jusque vers la place. Nous, on est juste derrière le CLIP, vous voyez le CLIP, c'est le grand bâtiment en verre, en arc de cercle et que beaucoup de personnes veulent démolir [rires] dont nous.. Donc voilà, on*

*est juste derrière, le pôle d'accès au droit, et pour le retour, je prends l'avenue de Saxe, l'avenue où, pour aller à Saxe Gambetta. C'est l'avenue principale où y'a le Nocibé, où y'a le... et en fait, je prends la grande rue et elle est plus compliquée à prendre celle-ci de rue je trouve, fin elle est plus occupée, plus animée, mais... » (Lilou, travailleuse en centre social)*

Dans son usage quotidien, le quartier fait apparaître des représentations qui diffèrent selon les individus sur leur manière de se déplacer et se montrer dans l'espace public. Selon la grammaire utilisée par les enquêté-es, nous arrivons à retracer la « technologie politique des corps » mis en œuvre chaque jour. Cette notion d'Isaac Joseph veut illustrer les mouvements habituels des citoyen·es dans le quartier, l'utilisation des corps dans les micro-interactions sur les trottoirs, dans l'attente du tramway... C'est en quelque sorte « l'expérience ordinaire » du quartier.

Lilou, qui se pense « *un peu toquée* » dans ses habitudes de trajet et ses réflexions ordinaires sur l'évitement du « monde » (ses *affordances*, de fait), opère une différenciation entre son trajet du matin et du soir. Le matin, descendre à Saxe, le soir prendre le métro Guillotière. Prendre le temps de marcher le matin, emprunter le grand boulevard le soir. Mais quels sont les temps de la Guillotière ? Lorsque le soleil perd de sa lueur, les places du quartier ne connaissent pas les mêmes pratiques qu'en journée. Pour prendre l'exemple de la place Bahadourian, nos observations nous ont amené à qualifier la place de « lieu familial » pendant la journée, avec une image conviviale et hospitalière selon le sens commun qu'on s'y fait. Les jeux pour enfants sont pleins, les familles y sont présentes chaque jour et les générations se croisent et partagent stratégiquement l'espace public. A la tombée du jour, la place se vide et devient plutôt un lieu de passage vers la place Guichard. Le mobilier urbain de la place reste en grande partie inutilisé avant le retour au matin des personnes âgées en vive discussion dès le milieu de la matinée et les premières familles.

Les Arpenteuses Urbaines invoquent ces mêmes temporalités et les différenciations qu'opèrent les femmes dans leur manière de pratiquer les espaces publics urbains selon les moments de la journée - et notamment la visibilité sur les espaces qui leur est donnée (par la lumière naturelle le jour ou l'éclairage public en soirée et la nuit). Ainsi, elles construisent, dès le départ, une méthodologie qui les amènent à arpenter les mêmes espaces à différentes heures et interroger leurs ressentis à chacun de ces moments.

*« Quatre marches ont été réalisées durant le mois de février. Celles-ci ont eu lieu après avoir planifié le parcours entre Arpenteuses, et à différents horaires - tôt le matin, début d'après-midi, fin d'après-midi et soirée. » (Diagnostic des Arpenteuses Urbaines)*

L'idée qui sous-tend cette analyse et la primauté des temporalités dans la pratique des espaces publics par ces femmes interroge fortement leurs rapports aux espaces, qui semblent régis - selon les personnes - par le sentiment de peur et d'insécurité. Face à l'importance accordée à ces ressentis, les femmes (ré)adaptent leurs pratiques et usages de la Guillotière en élaborant des tactiques, des stratégies qui leur permettent de préserver un sentiment d'aise, de sécurité - ou d'éviter le sentiment de peur - et de rendre le quartier *praticable*.

## B. Lieux de passages : les usages du quartier sous l'angle de la quiétude

L'une des idées importantes mises en lumière par les Arpenteuses urbaines dans leur diagnostic est la suivante : leur sentiment de sécurité est directement corrélé à l'animation des espaces arpentés ou à l'animation alentour. Il s'agit ici de ne plus simplement voir l'espace public comme le seul espace extérieur que constituent les rues, les avenues et les places. L'espace public se vit également à travers les *espaces interstitiels* que sont les terrasses de café, les bars, les librairies, etc. Ces espaces, à la limite du dedans et de dehors, sont parties prenantes de l'expérience des usager·ères. Ainsi, la richesse d'un espace public se fait par les espaces intermédiaires, et les espaces du dedans participent à la vie du dehors. Pour certaines personnes, et notamment des femmes, même si elles n'y prennent pas toujours part, la présence et l'animation de ces espaces ont une dimension rassurante. C'est ce qu'explique Auriane dans cet extrait :

*« Il y a un point qui est tout con, il y a eu le sondage pour les terrasses où éventuellement les fermer plus tôt etc., mais en fait une terrasse qui est ouverte tard c'est du monde sur une terrasse et automatiquement c'est une sécurité parce que là où y'a du monde, y'a un danger de moins. T'es plus à l'abri sur une rue passante ou une rue isolée avec personne... Clairement, pour rentrer chez moi, je passe sur l'avenue Jean Jaurès et après je tourne grande rue de la Guill'. Je pourrais passer par les rues de Trohune etc., y'aurait... mais je le fais pas, parce que je me sens plus en sécurité de passer sur l'avenue passante. »*

Il est intéressant ici d'observer la perception d'Auriane sur ce qu'est une avenue passante. Pour elle, la sécurité n'est pas nécessairement liée à la présence policière, elle concerne plutôt la présence de monde et d'animation dans une rue. Ainsi, dans son quotidien, elle cherche à expérimenter des espaces de passage et de circulation. Nous pouvons alors considérer que les espaces d'interface permettent de sécuriser ce qu'on entend plus largement par espace public.

La limite de l'espace public reconstruite de cette manière, les lieux de vie en intérieur tels que les bibliothèques, les cafés ou les centres sociaux inversent les rapports. Si, dans l'espace public considéré comme seul espace extérieur, nous retrouvons une présence davantage masculine, nous avons observé durant notre semaine d'enquête que les espaces d'interface semblaient être plus appropriés par des femmes. Il y a donc une certaine épaisseur entre le dedans et le dehors, entre l'espace privé et l'espace public et, à la question de savoir où sont les femmes à la Guillotière, il convient, sans pour autant essentialiser ces catégories genrées, d'envisager qu'elles ont des modes d'apparition différents des hommes, et sont plus visibles dans les espaces d'interface et associatifs.

Pour théoriser tout cela, nous pouvons faire appel à la notion de droit à l'indifférence d'Isaac Joseph. Les usages de l'espace public (tel que nous l'avons redéfini) varient selon des modes d'indifférence. Certaines personnes peuvent vouloir habiter l'espace public et l'utiliser avec la mitoyenneté qu'il suppose, tout en gardant une certaine forme de tranquillité. Le droit à l'indifférence est à comprendre comme le droit à la tranquillité, dans l'espace public, de ces personnes.

A travers leurs marches et leur diagnostic, les Arpenteuses urbaines souhaitent montrer le vécu des femmes dans l'espace public afin de faire en sorte qu'il n'y ait plus, pour les femmes notamment, sans cesse à (re)négocier leur tranquillité dans cet espace ouvert à toutes.

Nous soulignons tout de même que cette tranquillité n'est pas à négocier pour tout le monde. Nous avons interrogé des personnes qui *habitent* pleinement le quartier. Ces personnes, bien qu'elles n'y résident pas toutes, se sentent à la Guillotière comme chez elles. C'est le cas de Gwenaël, qui y travaille mais qui « *[se sent chez lui] parce qu'[il] y travaille depuis 6 ans et qu' [il connaît] plein de monde* ». C'est également le cas d'Auriane pour qui le quartier se suffit à lui-même, du fait de la grande diversité des espaces d'interfaces, qu'elle nomme un à un (« *librairie* », « *boutique de thé* », « *boutiques de vin* », « *boutiques vélo* », « *épiceries équitables et bios* »), avant de conclure : « *Tu peux vivre dans ton quartier sans en sortir, assez facilement, les bars sont cools* ». Le fait qu'elle fasse certains détours pour éviter les endroits moins fréquentés ne lui empêche pas de faire ce travail réflexif sur la notion d'habiter, lui permettant d'affirmer qu'habiter le quartier, c'est aussi faire usage des espaces interstitiels proposés.

Les détours ou contournements de certains lieux de la Guillotière font partis des « tactiques » mises en place par les femmes pour circuler dans le quartier. Celles-ci mettent en place différentes techniques pour s'approprier l'espace public et le vivre à leur manière. Nous allons les détailler dans la partie suivante.

### C. Les « tactiques » des femmes pour arpenter le quartier

Nous appelons communément « *stratégies d'évitement* » le fait qu'une personne fasse volontairement un détour sur son chemin pour éviter un endroit précis. D'une manière générale, les personnes évitent un endroit qui pourrait davantage être propice au harcèlement de rue, et ces personnes sont majoritairement de genre féminin. La Guillotière étant un quartier dense et avec beaucoup de personnes restant dehors dans l'espace public, nous pouvons nous demander si leur présence suscite de telles tactiques de la part d'autres groupes. Nous avons vu dans d'autres sous-parties différents usages du quartier et différentes manières de l'appréhender.

Dans cette partie, il s'agit de rendre compte de la manière dont les habitantes de la Guillotière en font un quartier vivable. Les personnes que nous nommons « habitantes » ne sont pas nécessairement des personnes qui résident dans le quartier, comme nous l'avons vu précédemment : elles *l'habitent*, dans le sens où elles y passent beaucoup de temps et qu'elles ont une attache particulière au quartier. Nous reprenons donc le concept d' « *habiter* » mis en lumière par Marie Chabrol *et al.* dans *Gentrification*. Nous nous demandons ainsi si les femmes qui ont l'habitude de fréquenter la Guillotière utilisent des « *stratégies d'évitement* » ou des tactiques ? Pourquoi le font-elles ? Quelles sont ces tactiques ?

Pour répondre à ces questions, nous estimons que deux discours sont intéressants à mettre en parallèle, ceux de Leïla et Luna. Ce sont toutes deux femmes qui ont respectivement 22 et 26

ans. Il y a un endroit en particulier qu'elles ne fréquentent guère : « *la place du Pont* ». Leïla se veut redondante, en répétant 3 fois qu'elle ne passe « *jamais, jamais, jamais sur la place* », quitte à faire « *des détours* » ou à « *passer par des petites ruelles* ». Luna, qui travaille sur le quartier, indique qu'elle et ses collègues font beaucoup d'actions partout dans le quartier, mais évoque la place avec une négation renforcée : elle ne s'y sent « *pas du tout* » à l'aise.

Les raisons exprimées de ces refus catégoriques de passer par la place sont les mêmes pour ces deux jeunes femmes. Elles évoquent la présence de personnes non sobres, qui chercheraient à entrer en contact avec elles sans leur consentement et/ou qui auraient des objectifs de séduction et/ou de domination masculine :

« *Il y a vraiment beaucoup de mecs bourrés, beaucoup de mecs qui cherchent la merde, qui cherchent à draguer* » (Leïla)

« *C'est vrai que le matin ça arrive hyper souvent que les gens soient alcoolisés ou drogués, dans leurs regards et de se faire embêter même le matin..* » (Luna)

Nous voyons dans ces discours qu'en évitant la place, ce sont des personnes qu'elles cherchent à éviter, et non pas une représentation imaginaire du quartier ou le quartier en tant que tel.

Leurs tactiques sont également les mêmes : « *je mets les écouteurs et je trace* » (Luna), « *même si j'ai pas de musique, mais juste pour faire genre* » (Leïla). En faisant cela, elles cherchent à donner l'impression d'une non-disponibilité et d'une urgence de leur action, deux points pour signifier à des interlocuteur·ices potentiel·les que ce n'est pas le moment de les couper dans leur élan.

Outre les prismes du genre et de l'âge, qu'est-ce qui fait que Leïla et Luna utilisent des tactiques quotidiennement pour appréhender la Guillotière ?

Elles résident et travaillent toutes les deux dans le quartier, ce qui fait qu'elles y sont quotidiennement : elles l'*habitent*. Elles se sentent appartenir pleinement au quartier. Cependant, elles ne peuvent pas éviter complètement la Guillotière, puisqu'elles sont censées y être jour et nuit ; c'est pourquoi elles adoptent des « *stratégies d'évitement* » sur quelques points seulement, qui correspondent à des endroits précis (« *la route Trolune* », « *le parc orange* » qui désigne la place Mazagran) où elles ont déjà eu des mésaventures personnelles, ce qui fait encore un argument. Leurs discours se caractérisent également par la régularité de ce harcèlement de rue, que ce soit pour elles, pour des proches ou même pour des passant·es qu'elles ne connaissent pas. Ainsi, que ce soit dans leur vie personnelle ou professionnelle, elles font sans cesse face à la dureté exacerbée d'endroits particuliers dans le quartier. De fait, Luna, qui travaille auprès d'enfants, raconte que des filles de 10 ans subissent du harcèlement de rue et qu'il y a, à la Guillotière, une banalisation de la violence, avec comme exemple le fait que des policiers y cherchent des armes. Pour Leïla, ce n'est peut-être pas ce qu'il s'y passe effectivement qui a un impact négatif sur son travail, mais la réputation du quartier : vendeuse, certain·es client·es qui passent par sa boutique lui font comprendre qu'iels viennent

uniquement cette fois-ci car iels n'avaient pas d'autres solutions, mais qu'iels préfèrent éviter le quartier.

Il est à noter que les « *stratégies d'évitement* » de ces client·es sont davantage liées à une crainte de la Guillotière du fait de sa médiatisation plutôt qu'à une expérimentation quotidienne (comme c'est le cas de Leïla et Luna). De fait, les tactiques de simples passant·es et d'*habitant·es* ne sont pas les mêmes : si les premier·es évitent tout le quartier, du fait d'une généralisation des propos des médias, les second·es développent des tactiques au fil du temps, pour se rendre le quartier tout de même *habitable*.

A ce titre, nous aimerions revenir sur une tactique propre à Leïla (ou, du moins, non évoquée par Luna) : sa carte mentale.

« *Cette rue qui fait du Pont et qui va tout droit jusqu'à Gambetta/Saxe, clairement je la prendrai jamais parce que c'est là.. je l'ai déjà fait plusieurs fois et c'est là où on m'a le plus fait chier. Et donc, y a vraiment une espèce de carte déjà, ça fait six mois que je suis ici mais j'ai déjà créé une carte de zones à risques, de "cette rue non, cette rue-là non, là ici non", parce que juste je vais me mettre en danger si je vais là-bas. [...] [Par exemple, la place Mazagran], c'est vraiment un endroit, sur ma carte mentale, il y a une tête de mort, je ne peux pas y aller. Je n'y vais pas. 'Tu fais le tour de Lyon si tu veux mais tu ne passes pas par-là' »*

Pour se rendre le quartier *habitable* d'une manière pratique, concrète et fonctionnelle, Leïla le cartographie dans sa tête et met des frontières mentales sur les endroits où on l'a « *fait chier* ». Nous avons vu qu'il y avait un rapport affectif au quartier pour les personnes qui l'*habitent*. Leïla se rend l'ensemble du territoire *habitable* en évitant les zones pour lesquelles elle n'a pas de lien affectif. Nous pouvons émettre l'hypothèse qu'au fur et à mesure de son expérimentation du quartier, ses représentations évolueront, et partant, sa carte mentale également.

Leïla n'était pas présente lors de notre atelier cartographie, où nous demandions notamment aux personnes de poser des gommettes rouges sur les endroits du quartier qu'elles aiment le moins. Nous vous invitons cependant à retourner regarder la cartographie (Cf. partie données récoltées et mobilisées) : vous remarquerez que l'essentiel des gommettes rouges se trouvent sur la place Gabriel Péri, sur la rue de Marseille là où se trouve l'arrêt du tramway et sur la place Mazagran. Les personnes qui ont posé ces gommettes étaient des *habitantes* et elles nous ont expliqué que c'était à ces endroits qu'elles avaient déjà vécu ou assisté à du harcèlement de rue.

Cependant, ces propos dépeignant la Guillotière comme un espace « dangereux » sont nuancés. En effet, une majorité de nos enquêtées ont des pratiques d'évitement de certains lieux du quartier du fait même de l'image de ceux-ci. La place Gabriel Péri est dépeinte comme propice à l'insécurité, cependant toutes les femmes faisant des détours pour l'éviter n'ont pas vécu de situations négatives. De même pour la place Mazagran, les femmes préfèrent l'éviter, mais cela tient davantage à l'image qui est véhiculée, notamment sur les fréquentations qui ne



rentreraient pas dans la « norme ». On voit ici comment l'image d'un quartier et de ces espaces jouent sur les pratiques des femmes au sein de celui-ci.

Les femmes mettent donc en place de nombreux arrangements et tactiques pour pratiquer l'espace et le rendre *habitable*. Ceux-ci découlent notamment de la socialisation genrée à l'espace public, qui peut pousser à croire que les femmes sont indésirables au sein de cet espace. Nous allons donc questionner dans cette dernière partie la visibilité et la présence des femmes dans l'espace public à la Guillotière.

### 3. Les femmes invisibles à la Guillotière ?

Finally, on peut se demander si les femmes sont “indésirables” au sein de l'espace public dans le quartier de la Guillotière et est-ce qu'elles y ont leur place. En effet, les diverses agressions dont elles peuvent être victimes, et la surmédiation de cette image de violence entachant le quartier, peuvent les pousser à se sentir en insécurité. Cependant, la question de la sécurité est-elle la seule raison à une moindre visibilité des femmes dans l'espace public ? Les femmes n'ont-elles juste pas juste une présence située différemment de celle des hommes ? Dès lors, penser cela implique nécessairement de réenvisager la thématique de la visibilité ? Questionner la visibilité, la présence des femmes dans l'espace public implique nécessairement de revoir les manières d'envisager l'espace public et les manières de le pratiquer, en croisant les différentes unités analytiques - le genre, la classe socio-économique et le statut social, les origines ethniques, etc.

#### A. Des femmes rendues indésirables

Dans son article « Durable mais inégalitaire : la ville », Yves Raibaud a pour idée phare que la ville serait faite par et pour les hommes<sup>58</sup>. La ville est ici entendue comme espace public. Ce sont majoritairement des hommes qui prennent les décisions concernant l'aménagement urbain et ils le font avec, en tête, leur propre expérience de ces espaces pourtant communs à toutes. Il est donc légitime de nous demander quelle est la place des femmes dans un espace qui n'est pas pensé pour elles.

Des collectifs de femmes, comme les Arpenteuses Urbaines ou le collectif **A Places Égales**, arpentent certains espaces publics pour y réfléchir elles-mêmes, en non-mixité. Dominique Poggi, la sociologue à l'initiative du second collectif cité, avait remarqué qu'une certaine culpabilité pesait sur les femmes dans l'espace public : celle d'être tout simplement présente à des horaires jugés tardifs. Les Arpenteuses en ont d'ailleurs fait les frais. L'une d'elles témoigne :

---

<sup>58</sup> Raibaud, Yves. « Durable mais inégalitaire : la ville », *Travail, genre et sociétés*, vol. 33, n°1, 2015, p. 29-47.

*« On était justement devant le café de l'Algérie, on discutait un peu toutes entre nous, et les policiers sont venus nous interpeller pour nous demander ce qu'on faisait là, parce qu'il était plus de 21h je crois, comme si à 21h du coup on avait pas le droit de rester là, alors qu'on est dans la rue, on est dans notre quartier, donc on est debout, on fait rien de mal quoi. Donc très étrange comme question, et ça montre qu'en fait, les femmes, on n'a pas le droit d'être là ; c'est pas comme si on était en train de taper ou de faire des choses qui sont illégales, c'est vraiment juste la présence quoi. » (Laura)*

Une première lecture de cet extrait pourrait être que la présence de femmes, à la tombée de la nuit, dans un espace public tel que la Guillotière est jugée, par ces policiers, inadaptée à leur genre, à l'horaire et au lieu. Nous pouvons considérer qu'il s'agit là d'une violence de genre et que la présence de femmes ne serait pas désirée par les hommes dans l'espace public.

De leur côté, le collectif A Places Égales, qui tentent des expériences sociales d'inversion des comportements de genre, a fait l'expérience de dire cette même phrase à des hommes : *« Tu n'as pas à être là à cette heure »*. Les réactions suscitées ont montré que cette inversion des rôles, et partant de la culpabilité à être présent·e dans l'espace public, n'avaient jamais été envisagée par les hommes abordés. Après analyse, Dominique Poggi explique que le problème de fond, à la question de savoir pourquoi les femmes sont moins visibles au sein de l'espace public extérieur, ne tient pas à la sécurité, mais à la légitimité. Selon elle, ce n'est pas parce qu'elles craignent des dangers que les femmes sont moins visibles, mais parce qu'elles ressentent cette culpabilité d'être dans l'espace public et ne s'y sentent pas légitimes.

Au cours de l'entretien, les Arpenteuses ont tenté de justifier cette interpellation des policiers par le fait qu'effectivement, un groupe de 7 personnes faisant des commentaires sur le quartier, peut poser question, et que c'était peut-être pour leur sécurité qu'on leur a fait cette remarque, car la Guillotière peut être un lieu de tensions. Pour autant, elles ont trouvé la question très mal amenée et ont eu à se justifier de leur présence.

Cet épisode interroge, et nous nous demandons s'il y a des réticences à ce que les femmes soient dans l'espace public qu'est la Guillotière, et si oui, quelles sont-elles ?

Une autre mésaventure nous a laissé sans voix au cours d'un entretien avec Guylaine, une photographe :

*« Guylaine : Y'avait un truc qui a été fait vers le tunnel du Clip, y'a un dessin. Quand a été faite cette fresque, le type qui a fait, j'ai discuté avec lui, et il voulait mettre des portraits : un portrait de femme, un portrait d'homme. Il m'a demandé, les portraits, donc je lui ai donné un portrait d'homme de mon expo [consacrée aux hommes de la Guillotière], et je lui ai donné un portrait d'une femme de [mon exposition consacrée aux femmes de la Guillotière]. Il a été obligé d'effacer la femme. La veille de l'inauguration, y'avait le maire, et là juste, c'était à gerber.*

*Elina : Pourquoi il a été obligé de... ?*

*Guylaine : Parce que, soit disant, il avait des menaces, et c'est vrai, des gens du quartier, paraît-il, qui l'auraient menacé de mort s'il enlevait pas ce dessin. Il l'a enlevé. C'était Aïcha.*

*Olivia : Bah pourtant c'est la figure...*

*Guylaine : Voilà, parce que c'était la figure. C'est les hommes qui ont décidé de.. et encore, c'était pas leur tête à eux, encore une fois. Et où ça a été la gerbe, c'est que c'était la veille de l'inauguration. Elle était super contente, elle avait emmené ses petits-enfants, elle était pas au courant donc le jour de l'inauguration "Venez voir, j'suis sur la fresque !", alors qu'elle y était plus, genre effacée. C'est violent, hein ? »*

Cette violence racontée par la photographe serait analysée par Pierre Bourdieu comme une violence symbolique. En effet, dans l'ouvrage qu'il a écrit avec Jean-Claude Passeron, *La Reproduction*, il explique que la violence symbolique est un rapport de force converti en rapport de sens : la domination d'un groupe social sur un autre devient légitime. Ainsi, les "dominants" imposent leurs critères, leurs choix et leurs comportements aux personnes "dominées". Selon la théorie bourdieusienne, ces dernières ne voient pas cette violence symbolique comme une violence, mais comme un état de fait naturel<sup>59</sup>.

Dans notre extrait d'enquête, un groupe a imposé son point de vue (il ne devrait pas y avoir de portrait de femme dans l'espace public de la Guillotière) et cela a été perçu comme une violence pour les personnes qui n'ont rien pu faire face à ce portrait retiré, à cette dénégation d'elles-mêmes. Cette violence reste symbolique tout de même puisqu'il n'y a pas eu de confrontation directe entre les personnes jugeant mauvais d'afficher le portrait et les personnes qui auraient pu s'identifier à ce portrait. Les premières ont cependant réussi à faire comprendre aux secondes que leur présence était inacceptable.

Ainsi, cet extrait et plusieurs autres au cours de notre enquête montrent qu'il y a une certaine résistance à la présence des femmes dans le quartier de la Guillotière. Les Arpenteuses avaient pour idée de faire des graffitis des femmes, mais en l'état actuel des mœurs et des mentalités, nous constatons que cela semble difficile.

Face à cette résistance de la présence des femmes dans l'espace public à la Guillotière, il est nécessaire, pour cette enquête, de réaffirmer leur place dans les espaces. Nous avons effectivement perçu qu'elles mettaient en place d'autres modes de présence, valorisant une occupation différenciée des espaces. Evidemment, constater qu'elles prennent place dans des espaces que nous allons appeler "interstitiels" nous amènent à nous demander quels sont ces espaces et pourquoi elles les occupent. Mais aussi et surtout, si cela ne nous amènent pas à redéfinir l'espace public sous ces modes d'occupation afin d'envisager la présence des femmes dans celui-ci. Tant de questions auxquelles nous essaierons de répondre dans les parties à venir.

---

<sup>59</sup> Bourdieu, Pierre & Passeron, Jean-Claude. *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*. Editions de Minuit, 1970, 284 p.

## B. Socialisation genrée à l'espace public et modes d'apparition différenciés

En s'appuyant sur le travail d'Yves Raibaud, *La ville faite par et pour les hommes* (2015), mais également sur un séminaire *Les femmes dans l'espace public*<sup>60</sup>, il est possible de se pencher sur la socialisation genrée à l'espace public.

Ainsi, il est possible de remarquer que - pour reprendre le titre d'Yves Raibaud - "la ville est faite par et pour les hommes". En effet, la plupart des rues portent des noms d'hommes, un tiers des rues, avenues sont des noms de personnalités, dont 80% sont des noms d'hommes. Ce sont les hommes des conseils municipaux, autrefois les princes, qui nommaient les rues afin d'honorer les hommes qu'ils glorifient tels que les généraux, les artistes, etc.

Et la place des femmes dans tout ça ? Quand les noms d'hommes qualifient des avenues, des ponts, les noms de femmes sont réservés aux rues, impasses et placettes par exemple.

Autrement, les représentations de femmes sont présentes dans l'espace public notamment sous la forme de statues, la plupart du temps vêtues légèrement voire les seins nus. Ainsi, il y a une mythification du corps de la femme comme objet sexuel.

Et, il est possible de remarquer une discréditation de l'entre-soi féminin. En effet, les équipements de loisir tels que les city stade servent deux fois plus aux garçons qu'aux filles. Ainsi, les lieux de socialisation des jeunes sont en fait des lieux masculins qui véhiculent des images viriles, la socialisation des filles n'est pas pensée. Ainsi, selon Maurice Godelier, les sociétés patriarcales se construisent sur des lieux (confréries, hammams, ...) où se déroule une socialisation autour du jeu, de la compétition pour élire le mâle dominant, en éliminant le faible. Il y a dans nos sociétés une hypervalorisation des lieux de socialisation des hommes (skate park, city stade, ...) Or, les lieux d'entre-soi féminin sont décriés, catégorisés comme ridicules, les garçons n'osent pas dire qu'il font de l'équitation par exemple et de fait, il y a 700 000 licenciées qui sont des femmes sur 800 000 pour l'équitation.

De plus, dans l'espace public, les femmes sont sans cesse ramener à la phrase suivante : "*Souviens-toi de ne pas oublier que tu es une femme...*"<sup>61</sup>. Cette surreprésentation des hommes induit donc pour certaines femmes un sentiment d'insécurité dans l'espace public.

En effet, durant longtemps les enquêtes policières ont montré que les femmes sont plus en danger chez elles (viol par un proche, féminicide) que dans la rue. Or, les enquêtes portant sur le sentiment d'insécurité ont démontré que toutes les femmes avaient déjà vécues des agressions

---

<sup>60</sup> Séminaire animé par Annick Charlot, chorégraphe, Compagnie Acte ; Marylène Lieber, sociologue, professeure en Études de genre à l'Université de Genève ; Dominique Poggi, sociologue, et fondatrice du Collectif A Places Égales, marches exploratoires pour la tranquillité des femmes dans l'espace public.

<sup>61</sup> Phrase dite par Yves Raibaud dans le podcast "Des villes viriles", *Les couilles sur la table*. URL : <https://www.binge.audio/podcast/les-couilles-sur-la-table/des-villes-viriles/?uri=des-villes-viriles%2F>

sexuelles, le fait d'être suivies dans la rue, un baiser forcé, des frotteurs dans le métro, des regards insistants ou encore un viol. Autant de situations qui n'avaient pas été repérées dans les enquêtes de police. Des études ont montré que lors des agressions des femmes dans les espaces publics, seuls 5% ont été aidés par une intervention d'un tiers. Ainsi, en Ile-de-France, une femme sur trois a peur dans son lieu de vie le soir. Ce sentiment d'insécurité se manifeste sur l'apparition des femmes dans l'espace public. En effet, entre la journée et le soir, le nombre de femmes dans l'espace public est divisé par cinq.

Ainsi, l'homme racisé de classe populaire est placé comme bouc-émissaire de ces violences dans la rue comme s'il y avait une différence de culture qui expliquerait ce harcèlement. Les pouvoirs publics vont s'emparer de cette question, de nombreux travaux vont également montrer que cette question de la sécurité des femmes va conduire à l'exclusion de certaines personnes. Or, les artistes de nos sociétés occidentales ont créé une production culturelle pensée comme "noble" mais en réalité problématique. En effet, les artistes sont nombreux à romancer le fait de flâner dans la ville. Ces "flâneurs" sont souvent des hommes blancs qui se rendent dans des lieux de prostitution, des cabarets, ces hommes peuvent "mâter les femmes". La ville a l'image de la ville plaisir.

Pour pallier ces problèmes dans l'espace public, les femmes se réapproprient l'espace public. La question de la visibilité des femmes dans l'espace public est abordée dans les marches exploratoires. Les femmes avaient peur de s'arrêter à certains endroits, d'être arrêtées et de subir des représailles. Mais ça a changé au fil du temps.

Un spectacle nommé **Public·ques** travaille cette place des femmes dans l'espace public. On voit que les hommes et les femmes ne se tiennent pas (les postures allongées, assises) de la même façon dans l'espace public. La manière dont il faut se tenir dans l'espace public résulte des normes apprises. A travers le spectacle où les femmes en groupes adoptent des postures d'hommes, elles apprennent à déconstruire les normes. Comme les complices sont essentiellement des femmes, si elles font quelque chose qui n'est pas inhabituel, on trouve ça choquant, mais aussi et surtout : le fait qu'un collectif se saisissent de postures d'hommes permet aux femmes de se dire qu'elles peuvent le faire elles-aussi.

A travers ces différents dispositifs, certaines femmes déconstruisent les normes genrées dans l'espace public afin de s'en émanciper.

### *C. Les espaces interstitiels : les femmes « prennent place » à la Guillotière à leur manière*

Force est de constater que l'occupation de l'espace public fait l'objet d'une différenciation selon des catégories sociales telles que le genre, l'origine ethnique, le statut socio-économique (entre autres). Envisager la présence féminine dans les espaces nécessite de questionner chacune de ces catégories puisqu'elles peuvent devenir explicatives des modes d'occupation mobilisés. Cela nécessite donc de considérer les femmes, non pas comme une unité homogène, mais bien comme différentes personnes aux caractéristiques socio-économiques, culturelles et

parcours de vie distincts qui leur permettent de prendre place chacune différemment par rapport à l'autre.

Malgré tout, notre enquête nous a permis de voir des éléments communs à ces divers groupes de femmes, éléments qui peuvent s'expliquer par la socialisation genrée qu'elles ont eu (abordée précédemment). Les femmes que nous avons entretenues ont fait l'état d'une manière spécifique de penser leurs rapports aux espaces. En effet, ceux-ci sont marqués par des critères aussi simples et évidents que la praticité, la rapidité et l'attachement au territoire. Ainsi, lorsque nous nous entretenons avec les travailleuses des commerces ou des mères de famille, la première chose qui ressort c'est : "*mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse dehors ?*". Mais aussi, lorsque Joachim et Moustapha questionnent une mère de famille qui travaille à la Guillotière sur les hommes occupant l'espace public et le manque de visibilité des femmes dans celui-ci, elle répond qu'elle n'a pas le temps pour faire cela, qu'elle est là, occupée à travailler au sein du magasin.

Dès lors, notre immersion à la Guillotière, pendant la semaine d'enquête, nous a amené à prendre la question de la place des femmes sous un nouvel angle, interrogeant la notion de visibilité/invisibilité. En effet, notre enquête de terrain et notre contact direct, de par l'ancrage territorial dont nous avons pu bénéficier grâce à la Maison des Projets, ne nous ont pas laissé transparaître une éventuelle "invisibilité" des femmes à la Guillotière. Au contraire, nous avons même constaté une surreprésentation des femmes dans les espaces de travail et de loisirs tels que les bars, restaurants, commerces (salons de coiffure, boulangeries, pâtisseries...), associations culturelles et d'accompagnement social. Les femmes transparaissent comme piliers centraux de ces structures, et ce, notamment dans les thématiques du *care*, dans le "*prendre soin*" - l'accompagnement social par exemple. On peut bien évidemment relier cet investissement des femmes dans le *care* comme produit logique de la socialisation genrée qu'elles ont eu et qui leur a conféré un certain sens de la sensibilité.

Mais également, dans le soin accordé à l'éducation et à l'aide aux enfants, ce sont les femmes qui sont le plus présentes et disponibles. C'est notamment pour ces raisons que Maïwenn et Olivia ont investi les sorties d'école où les mères de famille attendent leurs enfants pour rentrer à leur domicile.

C'est par le constat de ces éléments que nous avons donc envisagé de revoir notre conception de l'espace public, trop limité aux espaces extérieurs tels que la rue, la place publique ou les transports en commun, en y intégrant ces espaces qui ne sont ni publics ni privés mais qui s'y situent à l'interstice. Ce sont des espaces qui ne sont pas aussi cloisonnés que le domicile, l'habitat privé et/ou individuel, et donc qui sont accessibles à toutes sans qu'ils soient pour autant le fait d'institutions publiques. Ils peuvent impliquer le paiement d'un bien ou d'un service pour y entrer, ou un investissement particulier (en ressources humaines par exemple, telles que le bénévolat). Ces espaces interstitiels jouent de cette différenciation entre l'extérieur et l'intérieur, et cette opposition trop binaire qui ne retranscrit plus la réalité de notre société ainsi que des rapports sociaux qui en découlent.

De plus, une définition du rapport final du Programme Interdisciplinaire de recherche en art, architecture et paysage de mars 2008 nous vient en soutien pour appuyer notre propos :

« *L'interstice est défini, spatialement, comme un rapport particulier entre un extérieur et un intérieur, entre un extérieur dominant et un intérieur dominé ; entre une majeure et une mineure ; entre un système ordonné et un accident désordonné.* »<sup>62</sup>

« *Les espaces que nous avons pu initier et étudier créent des conditions pour l'apparition des formes alternatives d'activité collective, pour des dynamiques microlocales diversifiées et multiples, pour la mise en place de réseaux de coopération entre groupes hétérogènes.* »<sup>63</sup>

Ces espaces interstitiels ont une importance dans la pratique des femmes de l'espace, de la ville, du quartier de la Guillotière. Ils nous permettent de comprendre et de montrer que les femmes ne sont pas *invisibles* au sein de l'espace public, elles ont des modes d'apparition, davantage axés sur l'intérieur, différents de celles des hommes, plus axés sur l'extérieur. Il nous semble donc important de ne pas rester dans cette idée de visibilité pour questionner les pratiques des femmes, mais plutôt de s'intéresser à *où* elles sont dans le quartier de la Guillotière et ce qu'elles y font. En se penchant sur leurs activités, nous pouvons souligner et mettre en lumière leur engagement et leur investissement dans la vie de leur quartier, que ce soit à travers du bénévolat, du militantisme ou leur travail.

Cette présence des femmes à la Guillotière n'est donc pas à questionner. Cependant, il peut être intéressant de réfléchir à comment montrer davantage cette présence. Il faut, tout de même, garder en tête le droit à l'indifférence que les femmes peuvent réclamer : elles n'ont pas forcément envie d'être plus *visibles* ou mises en avant au sein de l'espace public.

Le rapport cité précédemment nous a permis, par ailleurs, d'affiner l'approche que l'on avait abordé durant notre enquête de terrain, de ces espaces, ce qui traduit énormément les motifs d'investissement de ces lieux par les femmes, des motifs guidés par la praticité et l'attachement :

« *Cette présence féminine semble correspondre à ce type d'espace et de démarche qui demandent un soin régulier, un investissement dans la durée et de la patience. Ces projets correspondent aussi avec les temporalités plus fragmentées du quotidien féminin, aux tâches familiales liées plutôt à l'espace de proximité, à un territoire familial de petite échelle et construit par des relations plus personnalisées.* »<sup>64</sup>

C'est ce que l'on observe à la Guillotière avec «*une présence genrée dans le jardinage et dans l'espace public de proximité*» au cœur du jardin de l'Amarenthe, situé Place Mazagran. Ce même rapport explicite les apports de cette occupation féminine des espaces interstitiels qui s'ancre dans la localité du quartier et maintient sa dynamique d'espace de liens sociaux fort :

---

<sup>62</sup> Petcou, Constantin, Nicolas-Le Strat, Pascal, Petrescu, Doina, Marchand, Nolwenn, Deck, François, et al. *Interstices urbains temporaires, espaces interculturels en chantier, lieux de proximité*. [Rapport de recherche] Institut social et coopératif de recherche appliquée ; Ministère de la Culture et de la communication / Bureau de la recherche architecturale, urbaine et paysagère (BRAUP); Ministère de l'Ecologie, du Développement et de l'Aménagement durables / Plan Urbanisme Construction Architecture, 2008, p.27,

<sup>63</sup> Ibid., p.113.

<sup>64</sup> Ibid., p.108.

*“Ces projets peuvent construire, dans le temps et par la mise en réseau avec d’autres projets, un espace qu’on pourra appeler « le local féminin », un local reconstruit par le vernaculaire féminin ; jardinier, mineur, par les détails, soigné, communiqué de bouche à l’oreille. Ces espaces peuvent contribuer à la construction d’une nouvelle culture vernaculaire, ancrée dans le local parce que construite à partir de ce local, partagée et ayant une durabilité par transmission.”*

*“En perdurant dans le temps, par un effet constituant, ces espaces pourront générer un espace institutionnel d’un autre type, organisé autrement que sur des logiques oppositionnelles, ayant plus de flexibilité et avec une meilleure prise en compte de la diversité et de la multiplicité.”*

De fait, les apports de ce document ancrent la présence féminine dans une toute autre dimension qui s’émancipe de la conception très binaire de l’espace public comme espace opposé à l’espace privé. Cela permet d’y intégrer les diverses réalités que présentent ces espaces, des espaces dont les pratiques se développent de manière corrélée aux structures sociales de domination genrée et de classe qui pèsent sur les individus. De même, si nous avons énormément parlé de la place des femmes, il est nécessaire d’envisager toutes les pratiques sous ce prisme-ci. L’occupation populaire des espaces est corrélée à une autre conception de l’espace public, et directement lié à un espace privé - l’habitat - restreint et qui permet donc d’envisager un investissement des extérieurs, quand les personnes issues de classes moyennes et supérieures, elles, envisagent les espaces sous le prisme de la discrétion, de la réserve et la prudence.

Tout cela nous amène donc à remettre en cause les interrogations quant aux visibilité et invisibilité des individus dans les espaces. Pour les raisons évoquées ci-dessus, mais aussi et surtout, quand on est amené-e à se questionner sur la place des femmes, parce que cela rentre dans les mêmes considérations manichéennes que celles des espaces publics et privés. Les femmes sont là, elles sont présentes et investissent les espaces qu’elles veulent investir. Et elles le font en considérant des éléments pratiques tels que leur temps disponible et libre, leurs modes de vie et donc leur niveau de capital socio-économique, leurs devoirs et obligations liés aux différents statuts qu’elles arborent - mères, épouses, travailleuses, citoyennes - etc. Finalement, des questions pratiques. Ce n’est pas qu’elles se rendent visibles ou invisibles, c’est que la question ne se pose probablement pas en ces termes. C’est donc pour cela que nous ne pouvions pas rentrer dans ces cadres de pensée. Parce que leurs considérations réductrices ne nous permettraient pas de transmettre la richesse des parcours abordés auprès des femmes rencontrées. Des parcours qui ne rentrent pas dans ces catégorisations inadaptées à leurs individualités, et par ruissellement, à leurs actions et pratiques.

A travers ce panorama des acteur·ices en présence à la Guillotière, des différentes manières de pratiquer les espaces, nous avons donc établi une réflexion quant à des notions centrales en sciences humaines et sociales : l’espace public et la visibilité/invisibilité ou présence. Si nos constats s’inscrivent dans un cheminement réflexif directement lié à notre enquête de terrain à la Guillotière, c’est aussi pour nous amener à envisager un traitement des problématiques affectant le quartier. C’est notamment ce que nous souhaitons vous présenter : penser un



territoire, s'y immerger, c'est aussi acquérir de nouvelles clés de compréhension des espaces en présence, c'est aussi acquérir en légitimité de pouvoir d'agir. Pour autant, nous ne souhaitons pas adopter une posture trop descendante de notre recherche et permettre de rendre son honneur à ce territoire et aux personnes qui le constituent et qui le façonnent.

## Partie 3 : Un espace des possibles

Dans cette dernière partie du dossier, nous allons revenir sur les actions ayant déjà été mises en place dans le quartier de la Guillotière, afin de répondre aux diverses problématiques le concernant. Puis, nous ferons quelques propositions pour poursuivre la réflexion sur l'évolution de l'espace public sous le prisme du genre. Ceci nous amenant à une possible (ré)interprétation de l'espace public, où l'on intégrerait bien plus les espaces interstitiels, pratiqués et mobilisés par les femmes.

### 1. Les actions qui ont été mises en place

Avant de proposer nos propres préconisations, il nous semble important de revenir sur les actions qui ont déjà été mises en place. Certaines sont assez anciennes, on peut donc voir et étudier les effets qu'elles ont produit. D'autres sont plus récentes, voire très récentes, on ne peut donc pas encore discuter des effets qu'elles auront à long terme.

*Les actions insufflées par les pouvoirs locaux :*

Tout d'abord, les pouvoirs locaux tels que les mairies du 3<sup>e</sup> et du 7<sup>e</sup> arrondissements de Lyon, mais également la Mairie de Lyon ont développé plusieurs actions sur le territoire de la Guillotière.

Pour commencer, le projet Gabriel Péri, en lien avec la création de la Maison des Projets, conduit à des études du quartier, dans la volonté de mettre en place des actions concrètes sur la territoire, pour améliorer l'image du quartier mais également le rendre agréable à tous. La Maison des Projets a été créée pour suivre l'avancement du plan d'actions pour la place Gabriel Péri, que nous avons détaillé dans la première partie. De plus, un financement supplémentaire de 150 000 euros par an a été débloqué dans le but d'une « *programmation complémentaire* », pour des « *subventions des associations, pour déployer des actions sur le quartier, donc sociales, culturelles, en matière de santé, d'accès à l'emploi et d'accès aux droits* » (Marie-Lou).

La Mairie de Lyon a également renforcé la présence policière sur le secteur de la Guillotière, pour répondre aux problématiques d'insécurité et de délinquance ressenties par les habitant·es, commerçant·es et passant·es. A cette approche répressive s'ajoute aujourd'hui une approche plus sociale. En effet, la Maison des Projets héberge actuellement l'équipe de Ligne 37, en attendant que ceux-ci aient un local. Ces professionnel·les vont à la rencontre des jeunes de la Guillotière, notamment pour apprendre à les connaître, développer un lien et leur proposer un accompagnement social et médical. L'objectif étant que la présence policière deviennent de moins en moins « utile ». Étant un projet récent, il est difficile d'en voir les résultats et effets aujourd'hui, mais l'initiative nous semble bonne et à poursuivre.

Du côté de la mairie du 7<sup>e</sup> arrondissement, le dispositif Angela a été lancé auprès des commerces du quartier. Ce dispositif a pour but de créer un réseau de lieux sûrs où les femmes, mais également les hommes, peuvent se réfugier en cas de harcèlement de rue, ou de sentiment d'insécurité. Les commerces, bars, restaurants, etc., partenaires du dispositif sont donc sensibilisés à la lutte contre le harcèlement de rue, afin de pouvoir accueillir et aider les victimes. Ce dispositif a pour volonté de s'étendre sur le territoire lyonnais.



**Carte des lieux participant au dispositif Angela**

Si certains commerces à la Guillotière sont membres de ce dispositif, ils restent cependant minoritaire sur l'ensemble des commerces, ateliers en présence sur le quartier. Si celui-ci est un dispositif qui a un fort potentiel pour rendre les espaces plus sécurisant pour les femmes, notamment les espaces d'interstices. Nous avons vu la force possible de ce dispositif, mais aussi de ce réseau d'acteur·ices formés à l'accueil de personnes en « danger ». Il mériterait à être déployer avec une cohésion et une diversité plus affirmée entre les différent.es acteur·ices en place à la Guillotière.

Enfin, d'autres actions sont engagées par la Mairie de Lyon comme l'augmentation de la fréquence de nettoyage (tous les matins) dans le quartier de la Guillotière.

*Les marches exploratoires :*

On peut citer d'autres actions qui ont été mises en place sur le quartier de la Guillotière comme les marches exploratoires organisées par le Sytral, mais également le collectif des Arpenteuses Urbaines. On peut voir que ces marches exploratoires sont un dispositif permettant de proposer des aménagements et des actions concrètes.

Le collectif des Arpenteuses Urbaines, que nous avons présenté dans la première partie, s'est constitué pour réaliser des marches exploratoires dans le quartier de la Guillotière, dans le but de proposer des aménagements qui permettraient aux femmes de se sentir plus à l'aise et en sécurité. Ces marches ont débouché sur l'écriture d'un dossier avec toutes les préconisations des Arpenteuses, dont nous avons rapidement résumé les idées, et qui ont été prises en compte et étudiées par la Mairie de Lyon.

Le Sytral organise également depuis plusieurs années des marches exploratoires dans toute la ville de Lyon, avec une équipe de femmes qui repèrent et analysent les trajets définis par le Sytral, dans le but de proposer des améliorations aux réseaux TCL pour que les femmes se sentent plus en sécurité. Une marche exploratoire a été organisée dans le quartier de la Guillotière, notamment au niveau du métro, des arrêts de tram et de bus. Les conclusions n'étaient pas encore publiées en novembre, mais des actions concrètes devraient être mises en place.

#### *Les actions du Sytral :*

D'autres actions pour favoriser le sentiment de sécurité des femmes ont déjà été mises en place par le Sytral au niveau du réseau TCL. Par exemple, les premières marches exploratoires ont débouché sur le dispositif de descente à la demande dans les bus, qui permet à toutes personnes de pouvoir demander au chauffeur, après 22h, de s'arrêter entre deux arrêts. De plus, de nombreuses campagnes de sensibilisation aux harcèlements sexistes et sexuels ont été diffusées dans les transports en commun. Le Sytral organise également de la sensibilisation au harcèlement sexistes dans les transports auprès des établissements scolaires. Enfin, les agents TCL ont été formés pour accompagner les victimes d'harcèlements ou d'agression sexuelles. Ils envisagent de mettre en place un dispositif comme Angela mais en version TCL.

#### *La création de réseaux :*

Les commerçant·es et habitant·es ont également créé des liens sur les réseaux sociaux. Les commerçants ont par exemple un groupe WhatsApp prénommé « Les patrons de la Guill ». De nombreux·ses habitant·es sont également sur un groupe Facebook nommé « La vie à Lyon 7<sup>ème</sup> », qui est un lieu d'entraide et de discussion informel partageant les bons plans, les sorties culturelles et les actualités du 7<sup>ème</sup> arrondissement de Lyon.

De même, comme cela été mentionné plus tôt, on note l'existence de réseaux de solidarités entre commerçants africains qui se présentent à travers la création de "tontines". Il s'agit de regroupements d'associations (associations des femmes battantes, association des commerçantes, des jeunes entrepreneurs...) qui, par le truchement de cotisations au courant de chaque mois, aident les commerçants à épargner. A côté de cette activité, ils organisent également des "mains levées" à savoir une somme à payer dès l'adhésion à chaque fois qu'un nouveau membre rentre dans l'association, ce qui pourra grandement servir et couvrir des dépenses dans des circonstances où quelqu'un perd un proche, se marie etc.

#### *Des espaces et actions culturelles :*

Enfin, on peut souligner plusieurs actions culturelles qui cherchent à mettre en valeur le quartier et ses habitant·es, travailleur·euses. Par exemple, on peut citer le travail initié en 2008 par la photographe Ghislaine Hamid et dont le travail a été poursuivi par le collectif Hop Hop Hop, donnant lieu à une exposition Femmes courages.

De plus, des lieux ont également vu le jour, avec des projets culturels et artistiques, comme le Café Rosa, également partenaires du dispositif Angela, ou le bar associatif des Clameurs, qui militent en faveur du droit des femmes et de l'inclusion.

## 2. Nos préconisations

### *Les préconisations des Arpenteuses urbaines en discussion*

A partir de leur expérimentation, les Arpenteuses urbaines ont déjà fourni nombre de préconisations pour le territoire de la Guillotière. Leur objectif est que le vécu des habitantes et passantes se déplaçant dans le quartier soit pris en compte par les décideur·euses. Leurs préconisations sont émises autour de 6 axes : la signalisation, la visibilité, la fréquentation, la convivialité, l'entretien et l'aménagement de l'espace public du quartier.

Dans cette partie, nous reprenons leurs préconisations principales pour en analyser les points forts et les points plus critiquables, au vu de notre enquête sur la Guillotière.

Une première préconisation pour la signalisation consiste à « *Mettre des feux de signalisation avec des figures féminines ou non genrées* ». Nous nous souvenons que cela avait été évoqué lors d'un entretien comme étant une idée d'une des mairies du territoire. La personne que nous interrogeons critiquait vivement cette suggestion. Nous rejoignons son positionnement : ce n'est pas ce genre d'initiatives qui va permettre, concrètement, aux femmes de se sentir mieux acceptées dans l'espace public et davantage en sécurité.

Une autre suggestion à propos de la signalisation est d'installer une « *table d'orientation sur la place Gabriel Péri* ». Nous pensons que cela part d'une bonne idée. En effet, les Arpenteuses ont remarqué que les arrêts des transports en communs, entre autres, étaient mal indiqués. En revanche, ce serait, selon nous, plutôt un projet à mettre en place sur du moyen ou long terme. De plus, son emplacement devrait être bien réfléchi pour permettre aux personnes ayant besoin de s'orienter de le faire d'une façon simple et dans les meilleures conditions possibles.

Concernant la visibilité, les Arpenteuses suggèrent de revoir les éclairages et leurs horaires et de bien éclairer les stations Vélo'v et les stations de tram. Sur ce point, bien que nous ne soyons pas urbanistes, nous pensons que c'est une bonne idée.

La question de la fréquentation est davantage parlante pour nous. Les Arpenteuses préconisent d'« *animer les places en renforçant la présence associative, la prévention et l'accès aux droits et plus particulièrement le soir et la nuit* ». Nous avons vu dans l'analyse (et elles l'ont d'ailleurs constaté) que l'animation d'espaces interstitiels permettaient de sécuriser l'espace public en général. Nous détaillerons notre réflexion sur cette suggestion dans la sous-partie suivante.

Cependant, il y a une idée que nous aimerions discuter ici : celle de la Maison des Femmes, proposée par les Arpenteuses. Elles imaginent un « *lieu d'accueil, culturel alternatif* », à l'instar de la maison des femmes de Bordeaux. Ce serait un « *tiers lieu culturel ouvert à toutes* », mais surtout aux femmes victimes de violences sexistes et sexuelles et/ou précaires, leur permettant un « *accueil en toute sécurité* ».

La description qu'en font les Arpenteuses donnent l'impression qu'elles ne veulent un lieu que pour les femmes. Il est vrai que le principe de sororité est très beau (permettre aux femmes de

se sentir appartenir à une même communauté : celles des femmes) et l'agenda de ce qui existe déjà à Bordeaux peut donner envie sur le papier (arpentage de livres féministes, ateliers peintures, expositions d'œuvres de femmes, etc.). Cependant, nous pensons que le principe de non-mixité est problématique. Ce n'est pas parce que nous remarquons que la ville est faite « *par et pour les hommes* » (Yves Raibaud) qu'il faut rester dans une perception binaire et proposer des aménagements par les femmes, et seulement pour les femmes. L'avancée, sur la question d'une égale place des hommes et des femmes dans l'espace public, serait que la « *Maison des femmes* » soit pensée par des femmes pour tout le monde, indépendamment du genre des personnes accueillies.

Notre proposition serait donc que les femmes qui le souhaitent créent de nouveaux tiers-lieux ou espaces associatifs, qui auraient pour vocation l'accueil de toutes dans la bienveillance. Cela leur permettrait, en investissant la Guillotière, de reprendre un peu de « pouvoir ». Toutefois, nous souhaitons attirer votre attention sur le fait que, d'après nos observations lors de cette enquête et d'autres enquêtes que nous avons mené individuellement, ce genre de lieu attire davantage les classes moyennes et supérieures. Ainsi, ce n'est pas la meilleure solution pour l'inclusion de la multiculturalité caractéristique de la Guillotière.

Les Arpenteuses ont aussi des préconisations pour davantage de convivialité à la Guillotière : « *des boîtes à livres* », « *des événements créateurs de liens sociaux* », « *des projets artistiques dans l'espace urbain* », « *un tiers lieu de rencontre pour les jeunes du quartier* ». Nous trouvons que ce sont de bonnes idées. Il faut toutefois remarquer que ces projets supposent la participation de ceux qui *habitent* le quartier, et donc se poser la question : comment faire en sorte qu'ils mettent des livres dans les boîtes, viennent aux événements, participent aux projets artistiques, se retrouvent dans le tiers lieu en question ? L'idéal serait un urbanisme participatif où les préconisations sont mises en place avec l'aide de ceux qui en seront usagers.

La suggestion qui retient notre attention dans le volet « *Entretien* » du diagnostic des Arpenteuses est la suivante : « *Faire des animations de sensibilisation à la salubrité publique* », notamment auprès des enfants dans les écoles. Etant donné que c'est pendant notre socialisation primaire que se constituent nos perceptions et usages, il convient en effet d'apprendre aux enfants à respecter l'espace public le plus tôt possible.

Enfin, les Arpenteuses ont fait des préconisations en termes d'aménagement de l'espace public. Elles souhaitent notamment le rendre plus accessible aux personnes à mobilité réduite. Deux d'entre nous ayant travaillé sur la question de l'accessibilité, nous ne pouvons qu'encourager une telle initiative. Si l'objectif est un espace plus inclusif (à la fois pour les personnes en situation de handicap, pour les femmes, pour les enfants et pour les personnes âgées, entre autres) alors il convient que ces réflexions sur l'accessibilité se fassent en prenant notamment en considération l'utilisation de poussettes, de chariots, etc.

### *Poursuivre la réflexion pour avoir des espaces accueillants pour les femmes*

Pour la suite, nous considérons que le dispositif Angela mérite d'être déployé. Cela en l'étendant à plus de commerces et en apportant une formation complète sur les VSS aux tenant·es de commerces.

Par ailleurs, nous avons vu l'importance des espaces interstitiels dans la sécurisation de l'espace public pour les femmes. Notamment, la manière dont les terrasses de café, de restaurants et de bars permettent aux femmes de circuler plus sereinement dans le quartier une fois la nuit tombée. Nous pouvons alors encourager le déploiement de ces terrasses.

Certains cafés ou bars, comme les Clameurs et le Café Rosa, sont des exemples intéressants pour réfléchir à la création de lieux accueillant pour les femmes. Ils permettent également de mettre en lumière des actions culturelles et artistiques. Celles-ci peuvent aborder des thématiques en rapport avec les femmes, et permettre une meilleure visibilité des femmes.

Il convient toutefois d'émettre une réserve à ce propos, ce quartier connaissant un phénomène de gentrification : les personnes présentes sur ces terrasses appartiennent bien souvent aux gentrifieur·euses, cela participe donc au renouvellement de l'image du quartier et participe de la gentrification en marche.

### *Créer plus de liens entre les associations*

Une préconisation fondamentale est celle de lier et d'incorporer les forces associatives entre elles. Dans le sillage de l'événement *La Voie est libre*, qui fut un succès, et de nos entretiens avec les travailleur·euses, il faudrait organiser des rencontres ponctuelles.

Ce qui ressort de nos discussions avec les travailleur·euses sociaux c'est la nécessité de lier les associations entre elles, et de chercher plus de complémentarité dans la richesse associative locale. L'attribution actuelle des subventions sur un système d'appel d'offres ne facilite pas, dans un quartier comme celui de la Guillotière, la création d'un fil rouge dans les actions des associations. Cela met également en jeu une identité commune et une solidarité concrète entre ces dernières.

Pour donner un exemple, Gwenaël, coordinateur d'un centre social du quartier, déplore le manque de coordination dans les projets mis en place. Il propose un statut de tête pensante indépendante qui coordonnerait les différents partenaires sociaux suivant un cahier des charges participatif visant à agréger les forces sociales sur le secteur Gabriel Péri.

Cette coordination entre les différents partenaires associatifs permettrait de donner plus d'efficacité aux actions sociales, et surtout un coup de projecteur pour envoyer une image positive du quartier. Il faut prolonger l'initiative de la Maison des Projets comme lieu de rencontre associative. Néanmoins, des questions en termes de visibilité de la MDP se posent. En effet, ce lieu possède tout un graphisme sur ces façades extérieures. Mais est-il pour autant visible ?

Lors de l'après-midi atelier débat, lorsque nous avons ouvert la porte de la MDP et que nous avons interpellé les passant·es qui marchaient devant la porte avec la question suivante : "Connaissez-vous la MDP ?", nombreux·ses sont les passant·es à nous avoir répondu négativement. Ainsi, peut-être faut-il continuer à visibiliser les actions de la MDP comme lors de l'événement de décembre La Voie est libre ?

Nous avons remarqué plusieurs petits empêchements à cette visibilité. Dans la limite du possible, il serait intéressant de rendre plus visible le calendrier de ce qui se déroule à la MDP pour les personnes extérieures. Cette question est associée à l'ouverture de la Maison des Projets, en effet, le lieu n'est pas accessible de l'extérieur, il est nécessaire de sonner à l'interphone afin d'y pénétrer. Le fait que les bureaux soit éloignés et que la véranda soit inanimée et dans le noir - due à la sobriété énergétique - rajoute de la distance et une faible visibilisation de la MDP. Peut-être est-ce envisageable de créer un site web ? En effet, à l'heure actuelle, l'utilisation du numérique est très ancrée et nombreuses sont les personnes qui se renseignent sur un lieu d'abord en explorant le site internet.

### *Poursuivre le travail d'enquête avec les femmes (et les hommes)*

Notre temps d'enquête ne nous permettant pas d'approfondir davantage notre travail, poursuivre le travail d'enquête avec des femmes de la Guillotière serait pertinent afin de savoir comment elles se sentent à la Guillotière, si elles ont envie d'être plus visibilisées, de connaître leurs propositions sur le quartier, si elles en ont, et de travailler avec elles pour qu'elles prennent part à la réflexion sur leur place dans le quartier.

L'idée serait de faire participer les femmes, mais aussi les hommes. Les intégrer à la réflexion sur la place des femmes dans l'espace public, et particulièrement dans le quartier de la Guillotière est une nécessité pour qu'ils puissent prendre part au débat, les concernant tout autant.

La participation des habitant·es/travailleur·euses/bénévoles/ passant·es de la Guillotière peut s'incarner sous une multitude de formes. Les individus ont la liberté de choisir leur degré d'implication au travail de réflexion, qui peut aller de la simple présence à la co-production des savoirs. L'avantage de cette démarche plus accessible est de les intégrer aux processus de décisions. Les individus sont souvent écartés des prises de décisions sur leur quartier, elles/ils n'ont pas le temps, ne se sentent pas légitimes et/ou n'osent pas.

Créer des activités plus pédagogiques comme les marches exploratoires, les marches sensibles, les ateliers de discussions, de jeux, de dessins, etc. Il ne faut pas hésiter à oser, oser de nouvelles formes de travail réflexif sur les femmes avec les femmes, et les hommes dans le quartier de la Guillotière. Elles sont les plus à même de savoir ce qu'elles veulent dans le quartier. Ces démarches participatives seraient une forme d'appropriation du quartier par les femmes. « Faire parler les murs palimpsestes », une création partagée, en est un bon exemple. Cette approche artiste était ouverte à toutes et tous, seulement la participation des femmes a largement dépassé



celle des hommes, qui étaient très peu, voire absents. Les femmes ont co-construit l'exposition qui met en scène des photographies de palimpsestes (parchemins réutilisés) de murs de la Guillotière auxquels elles ont ajouté une histoire, tout droit sortie de leur imagination. Chacune partageait les premiers mots qui leur venaient à l'esprit lorsqu'elles contemplaient des morceaux de murs, usés par le temps, recouverts d'affiches, de paroles, de mots...

Poursuivre des projets participatifs sur la question des femmes à la Guillotière, telle que proposait la création artistique partagée, ne sera que bénéfique à l'ensemble du quartier, et aux femmes notamment. Ce genre d'activités fonctionne auprès de celles-ci, qui ont suscité leur intérêt. Les poursuivre serait ainsi pertinent, les rendre toujours plus accessibles le serait tout autant car l'un des principaux problèmes de la participation, c'est bien le fait que les personnes participant.es sont issues de milieux sociaux plus favorisés, elles sont pour la plupart déjà sensibilisées aux questions de la place des femmes dans l'espace public, leur simple présence aux ateliers le prouve. L'un des objectifs sur lequel la Maison des Projets devrait se focaliser, c'est de mettre en place des approches encore plus accessibles, plus flexibles, s'ouvrant à des femmes qui n'ont que très peu, voire jamais pris part au débat sur le quartier par manque de temps, d'envie, d'intérêt et par crainte. Ce sont ces femmes que la Maison des Projets doit aller chercher, chez qui il faut susciter l'intérêt, sensibiliser à la question des femmes. Celles-ci doivent être plus entendues, plus écoutées pour qu'elles se sentent plus légitimes à participer et à s'impliquer davantage dans leur quartier.

Afin de mettre en place de tels projets, interroger les femmes sur leurs envies concernant ces ateliers serait une première étape. Par-là, il faut proposer plusieurs types d'activités avec au choix une multitude de thèmes concernant les femmes dans la société, en précisant qu'elles sont invitées à donner des idées d'activités et/ou de thèmes si elles le souhaitent. La simple présence de femmes, habituellement peu ou pas entendues, sera une première victoire. La route de la participation est longue et éprouvante. Mais il ne faut rien lâcher. Il faut promouvoir ces activités et si possible les pérenniser dans le temps. Plus ces femmes prennent confiance en elles grâce à leur participation, plus elles s'impliqueront dans le quartier.

### *Pour un espace public fait d'espaces privés : favoriser la création de liens sociaux*

Envisager une nouvelle conception de l'espace public, comme espaces constitués par une pluralité de pratiques, nécessite de sortir de la binarité "espace public/espace privé" qui prévaut encore dans l'imaginaire collectif. Comme nous l'avons vu précédemment, l'espace public est fait de différentes réalités qui permettent d'entrevoir la complexité de la notion et de faire le constat suivant. Constat qui est celui de dire qu'il est nécessaire de repenser la notion d'espace public par l'entrée déterminante des usages et pratiques des personnes. L'exemple le plus parlant à ce stade de notre enquête réside dans ces espaces interstitiels qui sont extrêmement investis par les femmes et personnes des territoires.

Dès lors, repenser l'espace public nécessite de réfléchir la place de ces espaces interstitiels que la conception traditionnelle de l'espace public pourrait nous amener à considérer comme privés mais qui ne le sont pas totalement - puisqu'ils sont fréquentés par des publics d'étrangers. En

effet, pour entrer dans notre approche de l'espace public, il est nécessaire de le décompartimenter et d'ouvrir la rue, les places - les éléments entrant dans la conception traditionnelle de l'espace public - à ces espaces interstitiels.

Ainsi, c'est permettre à ces espaces d'intervenir dans la place publique pour visibiliser leurs actions et déployer les opportunités de liens sociaux et de solidarité au sein de cet espace.

Par exemple, le Pôle d'Accès au Droit du Centre Social Bonnefoi dispense d'une démarche d'aller-vers où les travailleur·euses sortent des locaux - par ailleurs, très peu visibles puisque cachés derrière le CLIP - pour aller à la rencontre d'éventuel·les bénéficiaires de leur action social. On parle ici de publics qui sont les plus éloignés des dispositifs d'accompagnement social (et qui sont souvent ceux qui en ont le plus besoin) - en l'occurrence pour le territoire de la Guillotière, il peut s'agir des mineurs isolés de l'îlot Mazagran ou de la place Gabriel Péri. Cette démarche d'aller-vers a une portée sociale très forte puisqu'elle permet également la création de liens sociaux, à travers la rencontre des professionnel·les mais aussi d'autres éventuel·les bénéficiaires de cet accompagnement.

Cependant, notre rencontre avec Lilou nous a permis d'entrevoir les difficultés de ces dispositifs :

*“ [...] en plus faut jongler parce que y'a la présence policière sur la place et faut faire attention parce que ça peut permettre à certains, certains policiers de faire des repérages aussi, des personnes qui viennent nous voir, pour avoir, même accès à leurs droits, et on a constaté ça aussi, des personnes qui venaient, qui avaient leurs papiers dans leur main qui étaient intéressées et en fait qui étaient embarquées par la suite par les CRS, donc c'est vrai que c'est un peu compliqué par ce que nous on met de l'énergie à ça et en fait, derrière, on sent aussi une violence.”*

Si, en l'occurrence, Lilou nous parle d'une intervention policière pendant la mise en place d'un dispositif d'aller-vers en pleine place Gabriel Péri, il est nécessaire de ne pas axer ce propos sur l'action des forces de l'ordre. Nous pensons effectivement qu'il est nécessaire, pour développer ces actions d'aller-vers, d'assurer un *cadre sécurisant* tant pour les travailleur·euses comme pour les personnes qui souhaitent venir en bénéficier. Tout cela, pour inscrire l'action des structures dans l'assurance d'une bonne visibilité : en effet, si les personnes savent qu'elles peuvent courir un danger, elles ne viendront peut-être pas.

De même, sur un autre registre, il nous semble important d'inciter et favoriser le développement d'actions d'animation de rue, centrées sur le loisir, pour permettre une nouvelle forme d'appropriation de la rue à partir de la création de lien social autour dudit loisir. Ainsi, par exemple, nous pouvons envisager un type d'action basé sur l'idée du bibliobus ou médiabus, en permettant de mettre à disposition l'emprunt de certains ouvrages/documents dans un espace public visible - la place publique. Cela aura pour effet de visibiliser la structure en tant que telle et de faciliter pour les personnes, son approche, en rendant accessible des pratiques de lecture, visionnage de films etc. On peut également penser la constitution d'ateliers inspirés des groupes de lecture où chaque individu lit un même ouvrage et débat sur les thématiques de celui-ci et l'appréciation que chacun·e en a eu.

Une autre type d'action d'animation de rue peut être imaginée par les écoles du territoire qui sont de réels vecteurs de sociabilités (comme nous le montrait Guylaine). On peut donc envisager des ateliers de déambulation dans la rue autour de loisirs culturels.

### *Réinvestir l'hospitalité dans l'espace public*

La Guillotière est un espace de croisement, d'échanges, de commerces formels et informels. Si comme nous l'avons perçu, le quartier est un espace de superpositions des différentes populations. Un espace pluriel tel que celui-ci, nous l'avons vu aussi implique un espace pluri-normé où viennent parfois en conflit les différentes perceptions et compréhension de l'espace mais aussi des pratiques. Dans une configuration sociale si complexe, le lien social entre tous ces milieux tend à se déliter, notamment, par cette constante requalification et renégociation.

La création d'instant, de moments à l'échelle du quartier, où l'échange avec un objet commun, un but commun permettrait de réancrer des pratiques mais aussi des personnes qui, ne s'investissent plus sur le quartier. Ces personnes, notamment les femmes, passent plus qu'elles n'y restent, il s'agit donc d'envisager - si elles le souhaitent - quels espaces seraient favorables pour leurs investissements de l'espace public. Nous l'avons observé, les trajets des femmes oscillent entre espaces interstitiels et déplacements d'un lieu à un autre. L'occupation de l'espace public n'est pas l'une de leurs pratiques.

Sans asséner une obligation à être là, à être présente, il nous semble cependant, que des lieux d'échanges dans l'espace public sont primordiaux pour établir ou maintenir les échanges qui se font déjà dans les commerces. Envisager un espace de rencontre formel et ritualisé (*tous les samedis par exemple*) permettrait alors d'alimenter l'hospitalité et l'interconnaissances entre les différent.es acteur.ices présent.es sur le territoire (habitant.es, commerçant.es, usager.es, agentes dans les milieux associatifs etc...)

Nous avons remarqué, que dans le territoire de la Guillotière, il n'y avait pas de marché ambulant institué sur aucune des différentes places (exceptés le marché annuel des "saveurs" ayant lieu durant le Ramadan et le marché à Jean Macé, mais se situant hors du quartier de la Guillotière). Nous avons l'intuition qu'une économie formelle, hebdomadaire, viendrait résorber quelque peu - sans dire que c'est une solution définitive et exhaustive- à l'économie informelle ayant lieu dans le quartier de la Guillotière.

De plus, cela permettrait de mettre en valeur les différents commerces en présence sur le quartier, d'en amener de nouveaux, et d'entretenir une potentielle interconnaissance entre les différent.es commerçant.es. Il pourrait être judicieux d'opérer de manière mensuelle cette fois-ci des rencontres selon la même forme des associations, soit des rencontres inter-associatives : une opportunité de faire du lien au cœur du tissu associatif, mais aussi entre les habitant.es, les usager.es et les collectifs associatifs.

## *Pour une revalorisation de l'image du quartier de la Guillotière*

Ce travail collectif nous a amené à constater - et aussi vivre et ressentir - l'importante ambiance négative qui pèse sur le territoire de la Guillotière. En effet, tout au long de notre travail, nous avons pu entrevoir le stigmate réel qui affecte le territoire. Bien évidemment, dire cela n'implique pas de remettre en cause les problématiques sociales avérées existant. Pour autant, accepter de considérer que l'espace public urbain est, par essence, le lieu où coexistent toutes sortes de pratiques qui s'enchevêtrent et potentiellement, deviennent source de tensions.

Isaac Joseph en dit d'ailleurs, dans son ouvrage *La ville sans qualités* : “C'est qu'un même espace doit pouvoir accueillir, simultanément ou successivement, des types d'usages différents, distinguer l'habitué, le résident, le promeneur, le sportif, la mère d'enfant en bas âge etc.” (p.36) ; il termine en questionnant d'ailleurs ce constat : “Comment définir cette qualité d'un espace sensible par laquelle il accueille des activités différentes et rend possible et paisible leur coexistence” (p.36)

C'est exactement ce qui nous interroge concernant la Guillotière et la pluralité d'usages et de pratiques qu'elle englobe. Dès lors, reconsidérer l'image du quartier sous le prisme d'un nouveau discours, délaissé de son stigmate de quartier dangereux et impraticable, permettrait d'envisager sa revalorisation sur une perspective de long terme.

Cependant, revaloriser un espace, son histoire et son patrimoine requiert de questionner les manières pratiques de revalorisation.

Envisager la revalorisation du quartier par la réhabilitation et l'embellissement de l'espace public ne contribue qu'à renforcer les dynamiques de gentrification déjà en cours. Cela menace directement le patrimoine mémoriel issu des migrations du quartier. Dès lors, si l'on sait bien que la mise en avant de la patrimonialisation du territoire s'engage elle-même dans des effets gentrificateurs, l'accent doit se porter sur les acteur·ices porteur·euses de ces valorisations.

*“À la Guillotière, l'évocation d'un patrimoine chez les personnes mobilisées traduit bien un attachement individuel au quartier. Cet attachement passe notamment par l'identification et la valorisation d'un héritage matériel et immatériel qui s'incarne dans divers lieux porteurs d'une atmosphère sociale spécifique. La richesse des relations d'interconnaissance, de voisinage et de solidarité revient également positivement chez les membres des collectifs.”<sup>65</sup>*

Le quartier de la Guillotière est un territoire apprécié pour ses dimensions multiethniques, populaires et pour les solidarités fortes qui en découlent entre les personnes. Face à ces constats, il est nécessaire d'initier un mouvement de valorisation des patrimoines - matériels comme immatériels - “*par le bas*”, autrement dit de donner les clés en main aux populations issues des migrations et aux classes populaires qui font de la Guillotière ce qu'elle est aujourd'hui, et qui sont les vecteurs principaux de cette *atmosphère sociale spécifique*.

---

<sup>65</sup> Thomas Zanetti, « Mobiliser le patrimoine contre la gentrification à la Guillotière (Lyon) : une approche anarchiste du patrimoine ? », *Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement*, 53-54, 2022.

Ce faisant, cette patrimonialisation du quartier doit se faire de manière protégée face aux transformations que la gentrification induit, face aux promoteurs immobiliers et architectes qui redessinent un quartier ne correspondant pas aux volontés des populations.

Il est nécessaire, pour s'éloigner de cette image stigmatisante de la Guillotière, que le territoire fasse l'objet d'une appropriation collective afin de préserver cet héritage populaire.

Mais aussi, cette valorisation doit se faire avant tout par le maintien de l'offre commerciale multiethnique en place, grand vecteur d'identités à la Guillotière. Pour autant, comme le montre l'article "Palimpseste mémoriels, gentrification inachevée et voisinages migratoires : l'exemple de commerces de la Guillotière à Lyon" écrit par Dominique Chevalier, François Duchene et Thomas Zanetti, cette valorisation peut également tomber dans une "fabrique de l'exotisme" et devenir une simple mise en tourisme du quartier. L'exemple de l'échec de l'inscription du quartier dans la carte mondiale des Chinatowns - soutenue par les élus locaux - nous le montre bien : cette action vise à créer un paysage "asiatique" homogène au sein du territoire (en repensant les devantures de magasins, apposant l'arche emblématique du Chinatown). Le danger de cette homogénéisation réside dans l'écrasement possible des mémoires culturelles - nous le rappelons, l'histoire migratoire asiatique est représentée par une grande diversité de communautés et non pas une seule. Cette valorisation commerciale doit faire transparaître cette diversité et maintenir les mémoires et pratiques des personnes.

L'autre danger de cette forme de valorisation : que le quartier devient un produit de consommation culturelle destinée aux classes gentrifieuses et des touristes (et donc que cela renforce toujours plus le processus de gentrification).

## Conclusion

Ainsi, nous avons abordé la Guillotière en nous questionnant sur la visibilité ou l'invisibilité des femmes dans l'espace public. Nous avons remis en question ce critère visible/non visible qui ne prenait pas assez bien en compte la possibilité que les femmes ne veuillent pas forcément être plus visibles. De surcroît, il occultait d'autres critères comme la *marchabilité* ou la *praticabilité* de l'espace public la Guillotière. Finalement, en étudiant les divers usages des femmes dans le quartier, nous nous sommes rendu·es compte que celui-ci était traversé par des trajectoires, par des marches exploratoires, par des pratiques.

De plus, la diversité de population et d'acteur·ices présente à la Guillotière participe à la mise en mouvement de ce quartier, continuellement en évolution. En effet, le quartier bénéficie d'une grande diversité culturelle mais doit négocier avec un processus de gentrification. Ces différentes dynamiques créent notamment des conflits entre les gentrifieur·euses, nouvellement arrivé·es et la population, moins aisées, voire parfois précaires, habitant la Guillotière.

Les acteur·ices présent·es sur le territoire de la Guillotière sont aussi politiques et associatifs. De fait, le tissu associatif est très dense à la Guillotière - et pour autant, comme évoqué dans les préconisations, il manque d'une ligne directrice commune afin d'agir en faveur du quartier. Ainsi, ces acteur·ices sont lié·es entre elleux, de fait il existe un réseau communautaire afin de favoriser une bonne intégration lors de l'arrivée de nouvelles personnes à la Guillotière. Il est également question d'envisager la Guillotière comme un lieu de sociabilité multiculturel. Mais, ces liens notamment entre les différents commerces sont à nuancer, en effet, en fonction des différentes vagues d'immigration, le réseau se fait et se délite incessamment.

La Guillotière est abordée comme un espace cristallisant les tensions. Du fait des différentes populations qui l'habitent, le quartier de la Guillotière est un espace pluri-normé, entraînant selon certains à des mésusages au sein du territoire. Enfin, la présence policière comme réponse à ces différents (mes)usages de la Guillotière a été interrogée.

Le quartier de la Guillotière a fait l'objet d'une construction médiatique, politique, mais également genrée. Ces différentes constructions présentent ensuite dans l'imaginaire commun induisent des usages du quartier. De fait, les usager·es de la Guillotière ont des visions bien différentes, voire ambivalentes, du quartier. Certain·es évoquent la solidarité entre les différent·es acteur·ices quand d'autres déplorent ce manque de solidarité ; certain·es nous parlent de la Guillotière comme d'un lieu agréable quand d'autres ne l'apprécient que très peu notamment à cause des conflits d'usages qui s'y joue ; de ces conflits d'usages peut découler pour certain·es usager·es de l'insécurité liée au genre, aux activités illégales, au discours médiatique, etc.

Enfin, pour faire face à toutes ces tensions, ces conflits, les femmes se voient obligées de (re)négocier les espaces qu'elles occupent à la Guillotière. Du fait du sentiment d'insécurité qu'elles peuvent ressentir vis-à-vis du quartier, certaines font preuve de tactiques afin de

circuler dans le quartier de la Guillotière et *se* rendre le quartier habitable. Les femmes peuvent être perçues comme invisibilisées dans l'espace public, voire rendues indésirables.

Il est intéressant de remarquer qu'en réalité les femmes sont présentes à la Guillotière, mais de par la socialisation genrée à l'espace public, celles-ci ne stagnent pas dehors mais circulent dans l'espace public, plus pour se déplacer d'un point A à un point B. Cependant, bien que leur socialisation conduise les femmes à ne pas "prendre place" au sein de l'espace public, celles-ci ont "pris place" dans les espaces interstitiels, en étant par exemple très investies dans les associations ou encore dans les commerces du quartier.

Finalement, nous pouvons conclure que la Guillotière est un quartier qui mêle une importante solidarité, avec un tissu associatif varié et investi, mais également des liens forts au sein des différentes populations issues des migrations, et à contrario, de nombreuses tensions, du fait même de toutes ces différences réunies dans un même territoire. Ces différences qui font la force, l'histoire et la beauté de la Guillotière en font aussi un espace cristallisant les conflits d'usages. Nous pensons que les femmes ont un rôle essentiel à jouer dans ce quartier, afin de réunir les diverses cultures présentes et de préserver l'histoire multiculturelle de la Guillotière.

## Bibliographie

---

### Ouvrages :

Authier, Jean-Yves, et al. *Sociologie de Lyon*. Editions La Découverte, collection Repères, 2010, 128 p.

Begag, Azouz. *Lyon, place du Pont. La place des Hommes Debout*. Éditions Lyonnaises d'Art et d'Histoire, 2011, 125 p.

Berthaut, Jérôme. *La banlieue du 20h, Ethnographie de la production d'un lieu commun journalistique*, Éditions Agone, 2013, 430 p.

Bertin, Dominique, Halitim-Dubois, Nadine, De Ochandiano, Jean-Luc , etc. *Lyon de la Guillotière à Gerland : le 7<sup>ème</sup> arrondissement 1912-2012*, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 2012, 196 p.

Bourdieu, Pierre & Passeron, Jean-Claude. *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*. Editions de Minuit, 1970, 284 p.

Chabrol, Marie, et al. *Gentrifications*. Éditions Amsterdam, 2016, 360 p.

Chamoiseau, Patrick. *Frères migrants*. Éditions du Seuil, 144 p.

De Certeau, Michel. *L'invention du quotidien, I. Arts de faire*. Éditions Folio Essais, 1990, 347 p.

Dulong, Renaud & Paperman, Patricia. *La réputation des cités HLM. Enquête sur le langage de l'insécurité*. Editions L'Harmattan, 1992, 230 p.

Garfinkel, Harold. *Studies in Ethnomethodology*. Prentice-Hall, Englewood Cliffs, 1967, 152 p.

Joseph, Isaac. *La vie sans qualités*. Éditions de l'Aube, 1998, 209 p.

Lieber, Marylène. *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*. Presses de Science Po, 2008, 328 p.

Mesure, Sylvie & Savidan, Patrick. *Le dictionnaire des Sciences Humaines*. Editions PUF, 2006.

Racine, Roland. *Lyon : Rive gauche*. Éditions Alan Sutton, collection Mémoire en images, 2013, 158 p.

Raibaud, Yves. *La ville faite par et pour les hommes*, Éditions Belin, 2015, 80 p.



Simmel, George. *Philosophie de la modernité : la femme, la ville, l'individualisme*. Éditions Payot, 1988, 331 p.

### Articles universitaires :

Cardelli, Rébecca. « Introduction : Espace public et inégalités de genre », p.5-11. In « Espace public et inégalités de genre », *Dynamiques régionales*, , n°12, 2021/3, p.6.

Chevalier, Dominique, Duchene, François et Zanetti, Thomas. « Palimpsestes mémoriels, gentrification inachevée et voisinages migratoires : l'exemple des commerces de La Guillotière à Lyon ». *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, n°97, 2020/3.

Christias, Panagiotis. « Le sens commun. Perspectives pour la compréhension d'une notion complexe », *Sociétés*, vol. n°89, n°3, 2005, p. 5-8.

Domingo, Bruno. « "SDF" et construction d'un ordre public local : fluidités de l'identité assignée et normalisation des lieux ». *Déviance et Société*, , vol. 31, 2007/3, p. 283-303.

Hummel Stricker, Cornelia. « Le corps et l'esprit. Représentations sociales de la vieillesse », *Frontières*, n°2, vol. 13, 2001.

Ferrand, Michel. « Chapitre 4 : La place des femmes dans l'espace public ». *Féminin Masculin*, 2004.

Hancock, Claire. *La ville, les espaces publics... et les femmes*. Revue Les Cahiers du Développement Social Urbain, 67, 2018, p. 11-13.

Joseph, Isaac. « L'espace public comme lieu de l'action ». In : *Les Annales de la recherche urbaine*, n°57-58, 1992. Espaces publics en villes, p. 211-217.

Marsat, Maryse. « Écrire la rue : de la survie physique à la résistance au stigmat. Une analyse textuelle et thématique du journal d'Albert Vanderburg, sans domicile et auteur de blog ». *Sociologie*, vol.1, 2010/1, p. 95-120.

Maurel, Elisabeth, « Les représentations du sans-abrisme dans la presse écrite en France ». In Feantsa, *L'évolution des profils des sans-abri : les sans-abri dans la presse écrite. L'analyse des discours*, 2004, p. 7-14.

Raibaud, Yves. « Durable mais inégalitaire : la ville », *Travail, genre et sociétés*, vol. 33, n°1, 2015, p. 29-47.

Relieu, Marc. « Voir et se mouvoir en marchant dans la ville », *Le Courrier du CNRS*, n° 82, 1996, p.107-109.

Roux, Patricia, Gianettoni, Lavinia & Perrin, Céline. « L'instrumentalisation du genre : une nouvelle forme de racisme et de sexisme ». *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 26, n°2, 2007.

Snauwaert, Maïté. « Vies vulnérables vivantes et migrantes », *Elfe XX-XXI*, 2020, n°9.

Staerklé, Christian. “Déviance et attitudes disciplinaires : une approche représentationnelle”. *Revue électronique de Psychologie Sociale*, n°3, 2008, p. 57-69.

Van Enis, Nicole. « La place des femmes dans l’espace public », *Barricade*, 2016.

Thomas Zanetti, « Mobiliser le patrimoine contre la gentrification à la Guillotière (Lyon) : une approche anarchiste du patrimoine ? », *Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement*, 53-54, 2022.

### **Articles de presse :**

Allenou, Marie. *Présidentielle à Lyon : la Guillotière, terrain de campagne de la droite et l’extrême droite*. Presse Rue89Lyon. Publication 8 avril 2022.

Cordier, Solène. *Des pistes pour que les femmes s’approprient l’espace public*. Le Monde. Publication le 7 mai 2021.

Mollaret, Orianne. *Quarante ans de politique sécuritaire à la Guillotière*. Presse Rue89Lyon. Publication 19 septembre 2022.

Roche, Juliette. *Quelle est la place de la femme dans l’espace public ?*. Cosmopolitan.

Sillieres, Antoine. “Immobilier. À Lyon, le quartier de la Guillotière flambe comme le reste du 7e arrondissement.”, *ActuLyon*. Publication 16 avril 2021.

Simoès, Jennyfer. *Guillotière : entre trafic de cigarettes et descentes de flics, à la rencontre de ceux qui vivent “la place du Pont”*. Presse Médiacités. Publication 23 novembre 2021.

Simoès, Jennyfer. *Entre kebabs et bars à vins, les commerces de la Guillotière, reflets d’un quartier en pleine recomposition*. Presse Médiacités. Publication 8 février 2022.

### **Podcast :**

Tuaillon, Victoire. “Des villes viriles”, *Les couilles sur la table*, consulté en ligne le 13 janvier 2022.

### **Séminaire :**

*Etre une femme dans l’espace public*, animé par Annick Charlot, Marylène Lieber, sociologue, Dominique Poggi.

### **Travaux réalisés sur la Guillotière :**

*Analyse des usages - Rue Moncey Lyon 3e*. Olivier Rouchon et Marie Christine Couic, et cinq autres collaborateurs : L. Grappin, M. Pouzenc, S. Vialettes, C. Weller, J. Ziemiak, réalisé en 2013.

“*La place des femmes sur la place du Pont : Comment faire cohabiter les caractéristiques de cette “place des hommes debout” avec un usage plus égalitaire au regard du genre ?*”. Atelier

de concertation, réalisé le 4 mai 2021, en lien avec la Ville de Lyon, Mairie du 3e et du 7e arrondissement de Lyon, Métropole de Lyon.

*Diagnostic marche exploratoire. Quartier de la Guillotière.* Les Arpenteuses Urbaines, 2022.

*“Place à demain”.* Le Plan d’actions pour la place Gabriel Péri, rendu public le 30 juin 2021, en lien avec la Ville de Lyon, Mairie du 3e et du 7e arrondissement de Lyon, Métropole de Lyon.

*Perceptions et usages des espaces publics de proximité dans les 3 secteurs scolaires autour de la place Gabriel Péri,* Olivier Rouchon, Marie-Christine Couic et Marie-Noëlle Bataglia, mai 2022.

*Place Gabriel Péri : Diagnostic des pratiques et usages,* Grand Lyon Métropole, Devlop’, BazarUrbain, janvier 2022.

*Place Gabriel Péri : Diagnostic des usages et enjeux sociologiques du projet,* Grand Lyon Métropole, Ville de Lyon, Devlop’, BazarUrbain, mai 2022.

## Annexes

*Tableau des entretiens*

<b>Enquêté.e</b>	<b>Durée</b>	<b>Genre</b>
Cheffe de projet (Maison des Projets)	1h20	Femme
Service civique Maison des Projets	58 min	Femme
Bénévole Centre Social Bonnefoi	1h06	Femme
Artiste (Espace Montebello)	1h	Femme
Salariée Centre Social Bonnefoi et Arpenteuse Urbaine	50 min	Femme
Habitante (depuis environ plus de 20 ans cumulé)	1h14	Femme
Commerçante Afro Look	1h	Femme
Travailleuse “ <i>Les Clameurs</i> ”	46 min	Femme
Bénévole Brin d’Guill (et habitante du quartier)	45 min	Femme
Travailleur Centre Social Bonnefoi	1h09	Homme
Travailleuse à l’Arche de Noé	1h04	Femme
Libraire Bédétik et membre du dispositif Angela	1h03	Femme
Travailleuse chez Le Petit Bouclard et membre dispositif Angela	1h03	Femme
Arpenteuse urbaine	47 min	Femme
Responsable SYTRAL	1h29	Femme
Propriétaire de magasin quartier asiatique	27 min	Femme
Travailleuse quartier de la Petite Afrique	35 min	Femme
Coiffeuse quartier de la Petite Afrique	56 min	Femme
Vendeuse quartier de la Petite Afrique	16 min	Femme

Propriétaire magasin de la Petite Afrique	18 min	Femme
Vendeuse magasin de la Petite Afrique	20 min	Femme

### *Trois exemples de guide d'entretien*

#### **Guide d'entretien - Mères de famille**

##### Question des origines :

- Comment êtes-vous arrivée dans ce quartier ? Quel est votre parcours ? Avez-vous choisi de venir vivre ici ou non ? Par quels relais ?
- Où habitent votre famille (parents, frères et sœurs) ? Quel est leur parcours ? Ont-ils choisi de vivre là-bas/ici ?

##### Territoire :

- Où habitez-vous ?
- Pour vous, quelles sont les limites du quartier de la Guillotière ?
- Quels sont vos liens avec le quartier de la Guillotière ?
- Quelles pratiques de l'espace ? Quels sont les lieux que vous fréquentez ? Les lieux que vous évitez ? Les commerces que vous fréquentez ? Les lieux de loisirs ?
- Avez-vous le sentiment d'appartenir à ce territoire ?

##### Pouvez-vous nous parler de ce que vous faites de vos journées ?

- Travail ?
- Famille ?
- Loisirs ?
- Tâches ménagères, cuisine, commissions... ?

##### Temps libre :

- Que faites-vous pendant votre temps libre ? Quels sont vos loisirs ? Où pratiquez-vous ces loisirs ?
- Chez vous, avez-vous des activités que vous considérez comme un temps pour vous ?
- Avez-vous le sentiment de manquer de temps-libre ? Avez-vous des contraintes qui vous poussent à réduire votre temps libre ?
- Y a-t-il des activités que vous souhaiteriez essayer si vous aviez plus de temps libre ? Sur le territoire de la Guillotière ?

##### Temps libre des enfants, conjoint-e :

- Que fait/font votre/vos enfant(s) durant leur temps libre ? Activités extra-scolaires (à la Guillotière) ? Activité au Centre Social Bonnefoi ?
- Avez-vous le temps de pratiquer des activités avec votre/vos enfant(s) ? Ou profitez-vous du temps où ils pratiquent des activités pour faire autre chose ?

- Que fait votre conjoint.e durant son temps libre ? Pratiquez-vous une activité tous les deux ? Où se déroulent-elles ?

#### Ecole :

- Dans quelle(s) école(s) vont votre/vos enfants ? Quel(s) âge(s) ont-ils et en quelle(s) classe(s) sont-ils ?
- Depuis quand sont-ils dans cette école ?
- Pourquoi avez-vous choisi cette école ? (contrainte du lieu d'habitation ?)
- Êtes-vous satisfaite que vos enfants aillent dans cette école ? Auriez-vous préféré une autre école ?
- Amenez-vous vos enfants tous les matins et récupérez-les vous tous les soirs à l'école ? Mangent-ils à la cantine ?

#### Sécurité :

- Comment vous sentez-vous lorsque vous passez par la place Gabriel Péri ?
- Sentiment de sécurité ? D'insécurité ?
- Stratégies d'évitement ?
- Sentiment lorsque vous êtes seule ? Lorsque vous êtes avec votre ou vos enfants ?
- Comment vous sentez-vous dans le quartier de la Guillotière en général ?
- Pour vous, faut-il apporter des changements, modifications à la place Gabriel Péri ?
- Même question pour le quartier de la Guillotière ?

### **Guide d'entretien - associations**

#### Présentation d'iel-même :

- Comment êtes-vous arrivé.e dans cette association/ce quartier ?
- Quel est votre parcours ?

#### Association :

- Pourriez-vous m'expliquer ce que fait la structure ?
- Vous, que faites-vous dans cette structure ?
- Depuis quand ?
- A quelle fréquence ?
- Ce qui vous a donné envie de devenir bénévole/de participer aux activités proposées ?
- Pourquoi vous êtes-vous installés à la Guillotière ?
- Quel est le public accueilli ?
- Quels liens votre structure développe-t-elle avec les habitant-es du quartier ? Et avec les acteur·rices du quartier ?

#### Territoire (lieu d'habitation, fréquentation, pratiques dans le territoire, temps libre, réseaux de sociabilité) :

- Dans quel quartier habitez-vous ?
- Quels sont vos liens avec le quartier de la Guillotière ?
- Comment délimitez-vous le quartier de la Guillotière ?
- Quelles pratiques de l'espace ? Quels sont les lieux que vous fréquentez ? Les lieux que vous évitez ? Les commerces que vous fréquentez ? Les lieux de loisirs ?

- Avez-vous le sentiment d'appartenir à ce territoire ?
  - Lieux et réseaux de sociabilité ? Réseaux d'entraide ? Qu'est-ce qu'elles font en dehors de l'asso ? Endroit préféré à la Guillotière ?
- => Où est-ce que vous rencontrez des gens ? Que faites-vous de votre temps libre ?
- Où est-ce que vous mangez le midi ?

### Sécurité :

- Comment vous sentez-vous lorsque vous passez par la place Gabriel Péri ?
- Sentiment de sécurité ? D'insécurité ?
- Stratégies d'évitement ?
- Sentiment lorsque vous êtes seul-e ? Lorsque vous êtes avec votre ou vos enfants ?
- Comment vous sentez-vous dans le quartier de la Guillotière en général ?
- Pour vous, faut-il apporter des changements, modifications à la place Gabriel Péri ?
- Même question pour le quartier de la Guillotière ?

### **Guide d'entretien - Commerces**

#### Commerces :

- Depuis quand travaillez-vous ici/ avez-vous ouvert le commerce ?
- Quelles sont vos tâches quotidiennes dans le commerce ? A quoi ressemblait votre journée d'hier par exemple ?
- Quels sont vos horaires ? Est ce que ces horaires vous vont ?
- Avez vous des pauses ?
- Pourquoi la Guillotière ? Quels sont les atouts de la rue/du quartier/du coin ?
- C'est quoi l'histoire du magasin ?
- Ça marche bien en ce moment ? Il y a t-il eu des moments plus difficiles ? Comment avez-vous traversé la crise Covid ?
- Quelle est votre clientèle ? (jeune/vieux, homme/femme, habitant du quartier/ou pas, habitué ou pas ?)
- Quel est votre produit qui se vend le mieux ?
- Dans quels autres magasins allez vous ?

#### Question des origines :

- Comment êtes-vous arrivée dans ce quartier ? Quel est votre parcours ? Avez-vous choisi de venir vivre ici ou non ? Par quels relais ?
- Où habitent votre famille (parents, frères et sœurs) ? Quel est leur parcours ? Ont-ils choisi de vivre là-bas/ici ?

#### Territoire :

- Où habitez-vous ?
- Pour vous, quelles sont les limites du quartier de la Guillotière ?
- Quels sont vos liens avec le quartier de la Guillotière ?
- Quelles pratiques de l'espace ? Quels sont les lieux que vous fréquentez ? Les lieux que vous évitez ? Les commerces que vous fréquentez ? Les lieux de loisirs ?
- Avez-vous le sentiment d'appartenir à ce territoire ?

Pouvez-vous nous parler de ce que vous faites de vos journées ?

- Travail ?
- Famille ?
- Loisirs ?
- Tâches ménagères, cuisine, commissions... ?

Temps libre :

- Que faites-vous pendant votre temps libre ? Quels sont vos loisirs ? Où pratiquez-vous ces loisirs ?
- Chez vous, avez-vous des activités que vous considérez comme un temps pour vous ?
- Avez-vous le sentiment de manquer de temps-libre ? Avez-vous des contraintes qui vous poussent à réduire votre temps libre ?
- Y a-t-il des activités que vous souhaiteriez essayer si vous aviez plus de temps libre ? Sur le territoire de la Guillotière ?

Sécurité :

- Comment vous sentez-vous lorsque vous passez par la place Gabriel Péri ?
- Sentiment de sécurité ? D'insécurité ?
- Stratégies d'évitement ?
- Sentiment lorsque vous êtes seule ? Lorsque vous êtes avec votre ou vos enfants ?
- Comment vous sentez-vous dans le quartier de la Guillotière en général ?
- Pour vous, faut-il apporter des changements, modifications à la place Gabriel Péri ?
- Même question pour le quartier de la Guillotière ?

*Un exemple de journal de terrain : le 16 novembre 2022*

A la recherche des mères de famille (Maiwenn et Olivia)

Ce matin nous sommes parties à 10h30 à la bibliothèque de la Guillotière afin de voir si des parents étaient présents avec leurs enfants. En effet, la bibliothèque était remplie d'au moins une vingtaine d'adultes. Nous avons expliqué notre enquête aux bibliothécaires, ainsi qu'aux mères et à une nounou. De nombreuses femmes étaient très intéressées par notre démarche, sans doute étaient-elles plus disponibles "mentalement" que les jours précédents. Ainsi, nous avons essayé de distribuer nos contacts à toutes les femmes présentes.

Nous avons parlé également de l'animation du vendredi et certaines femmes nous ont dit pouvoir être présentes à l'atelier.

Après cela nous sommes parties à l'Arche de Noé qui se trouve non loin de là. Nous avons été accueillies par une étudiante de Sciences Po qui nous a expliqué que les ateliers avec les enfants se faisaient le matin à l'association mais qui continuait l'après-midi à l'école Gilbert Dru. Les parents viennent chercher leurs enfants le soir entre 17h et 18h à l'école Gilbert Dru. Ainsi, elle nous a dit transmettre nos contacts à ses collègues.



Nous sommes parties avec beaucoup d'espoir. Nous passons par le parc Saint-Michel qui se trouve entre les écoles du GS Gilbert Dru. Deux femmes sont assises sur un banc et surveillent leurs enfants. Nous leur parlons de notre enquête et nous leur tendons nos contacts pour qu'elles puissent nous recontacter par la suite. Elles nous répondent tout simplement "Non merci". Nous partons...

Il est 11h05 quand nous arrivons à la Maison des Projets, et presque immédiatement, Maïwenn qui a mis son numéro de téléphone sur la fiche contact, se fait appeler par une employée de l'Arche de Noé. Nous avons donc convenu d'un rdv à la maison des projets le 21 novembre 2022 à 10h.

#### Après-midi Olivia, Maïwenn, et Elina

Observations non-participantes et entretiens informels dans les parcs pour enfants, 14h30.

- Demoiselle dans la vingtaine

Sur la place Bahadourian, nous avons rencontré une jeune demoiselle qui devait avoir la vingtaine. Elle habite à Tassin et vient à la Guillotière pour travailler car elle est nounou et que la fille qu'elle garde a des cours de piano dans le quartier (à environ 5 min de la place Bahadourian) le mercredi après-midi. Elle a l'habitude d'attendre à la place Bahadourian. Elle ressent un malaise parce qu'il y a plein de gens qui l'accostent quelle que soit sa tenue. Ainsi, elle adapte sa tenue quand elle sait qu'elle vient ici, notamment l'été, période durant laquelle elle ne met pas de short si elle passe par la Guillotière. Elle évite l'ensemble du quartier mais elle sort quand même à l'arrêt Guillotière quand elle prend le métro.

Elle a dit qu'il faudrait moins de gens. Cependant, du fait qu'il y ait plus de police, elle se sent plus en sécurité. Quand elle va voir un de ses ami.es qui habite à la Guillotière, il la ramène au métro. Une fois, alors qu'elle rentrait avec une amie à elle, cette dernière s'était fait toucher les cheveux et ils les ont suivies.

- Dame d'une quarantaine d'années

Sur la place Bahadourian, il y avait également une dame d'une quarantaine d'années. Elle habite à Ecully et c'était la première fois qu'elle venait à la Guillotière et sur la place Bahadourian. Elle est venue parce qu'une amie lui a conseillé le magasin Bahadourian. Maïwenn a compté qu'elle avait 3 enfants.

Nous avons également essayé de parler à une femme avec un foulard sur les cheveux d'une trentaine d'années, mais cette dernière n'a pas voulu nous parler. Elle nous a dit ne pas parler français...

- Dame d'une quarantaine d'années

A un moment, une dame d'une quarantaine d'années a dit que la place Bahadourian était "magnifique" et "conviviale", surtout parce que les familles viennent. Elle passe par le métro de la Guillotière. Elle aime bien le quartier mais habite à Hôtel de Ville. Elle vient avec ses enfants le mercredi et le week-end.

Après cela, nous sommes parties vers l'école Cavenne et nous sommes spécifiquement allées à la place Ollier vers 15h40. Nous avons parlé à deux femmes qui sont toutes deux des nounous.

La première, d'une quarantaine d'années, elle garde une petite fille de moins d'un an. Elle n'aime pas aller au parc Raspail, en effet elle dit que c'est mal fréquenté parce que beaucoup d'hommes squattent les lieux. Elle ne prend pas les transports en commun, elle se déplace en vélo. Quand on lui demande le sentiment qu'elle ressent quand on lui évoque le quartier de la Guillotière, elle rit nerveusement et nous explique qu'il faudrait changer "la racaille". Elle trouve que la police est partout, "on les voit tout le temps", et elle trouve cela énervant avec les enfants. En plus, selon elle il ne faut pas traîner parce qu'il peut y avoir de la "casse". Elle souhaiterait pour le quartier de la Guillotière que les gens soient plus civilisés.

La seconde est dans la vingtaine, elle est étudiante à l'INSEEC et fait partie du BDE (Bureau des étudiants). Elle habite vers Perrache, et arrive en Tram mais globalement elle ne va pas à la Guillotière - Place Gabriel Péri. Elle vient sur la place Ollier seulement parce que les petites filles qu'elle garde habitent dans le coin.

Quand on lui demande le sentiment qu'elle ressent par rapport au quartier, celle-ci aussi se met à rire. Elle nous explique qu'elle ne se sent pas en sécurité, que ce n'est pas "rassurant", qu'il y a des vols. Un de ses ami.es s'est fait volé, ainsi même ses amis ne se sentent pas en sécurité.

Avec les enfants, les hommes ne viennent pas l'accoster. Si elle pouvait changer quelque chose à la Guillotière, elle aimerait changer les "fréquentations" de la Guillotière. Ainsi, elle ne voit pas ce qu'elle pourrait faire "là-bas" et elle évite le quartier justement à cause des fréquentations, pour reprendre ses mots.

Pour revenir à la MDP, nous sommes passées par la place Mazagran. Nous avons enfin identifié que c'était la place "Orange". Il y avait de nombreux hommes, qu'une de nos enquêté.es avait désigné comme "black". Il n'y avait pas de femmes, mais quelques enfants avec leur père.

### Mercredi, des entretiens plutôt pas mal (Moustapha et Joachim)

Arrivée à la MDP vers 9h30 (9h pour moustapha). Brief sur la grille d'entretien pour l'entretien de 15h avec Natacha au salon de coiffure (anaïa beauté). On se dit que la grille d'entretien qu'on utilise déjà avec les commerçants va largement suffire, on reste néanmoins vigilant sur son parcours, bien lui poser des questions sur ses réseaux informels et comment elle est arrivée à la guillotière. On sait déjà qu'elle a un passé récent assez chargé (immigration récente du Gabon, elle avait un restaurant qui a fermé pendant le covid, elle a changé d'emploi récemment bref). ensuite on a paufiner la cartographie des acteurs puis on est allé voir Carole de one fashion, recommandée par Zara de Iwani. En sortant de la MDP (vers 11h30) nous sommes passés chez Thang ongles à côté de Afro Look. La vendeuse parlait mal français (origine perçue : asiatique de l'est env. 30 ans) et était assez réticente. On n'a pas insisté. En arrivant dans le magasin de Carole nous nous sommes présentés comme d'hab mais en précisant avoir été recommandé par Zara. On a pu faire un entretien informel, non enregistré, mais avec une feuille de notes, sur Carole. A retenir : on a parlé du réseau commercial local avec le groupe Whatsapp Patron de la guill', de son parcours depuis son arrivée en France en 2005 du Cameroun, de sa

vision de la sécurité dans le coin et elle a dessiné sur la carte grise du quartier sa vision des délimitations de la guillotière. Dans son dessin elle n'a pas intégré le quartier asiatique et le quartier Moncey, juste la rue Paul Bert et la Petite Afrique et bien sur la place enfin. Dans son magasin il y avait une dizaine de personnes, mais pas une impression de foule car le magasin est en longueur et il y a un salon de coiffure un peu caché dans le fond. Plusieurs clients sont passés pendant l'entretien, un livreur et plusieurs employés, cela a un peu gêné le tout mais bon ça fait partie de l'entretien informel hein. Carole était assez coopérative et très intéressée par une venir vendredi au café-discussion.

Retour à la MDP 12h, rédaction du CR et prise de rdv avec Delphine. Avec le groupe on discute de nombreuses choses, à retenir : interroger le patron du café d'Algérie qui a affiché le panneau des arpenteuses dans son café, aller au bar des ours là, l'orangerie c'est le nom pour les habitants/commerçants de la place Mazagran. Départ à 14h45 pour l'entretien avec Natacha.

#### Matin : Observation place Bahadourian (Lise et Ysé)

A noter : Nous avons commencé l'observation à 11h47, Joachim s'est rendu sur la place à un autre moment de la journée (vers 18h), et il n'a pas décrit la même ambiance : on peut en déduire que les usages de la place sont variables en fonction des horaires.

Lorsqu'on arrive on reconnaît Orchia avec deux enfants d'environ 5/6ans, elle s'arrête parler avec une femme puis avec un homme, elle semble connaître beaucoup de monde dans le quartier.

La place est aérée, c'est large et les bâtiments sont bas ( $\frac{3}{4}$  étages). Il y a un parc pour les enfants avec des jeux, un terrain de basket et du mobilier urbain tel que des bancs, des arbres, des places pour garer des scooters (présents en grand nombre).

La plupart des personnes présentes sur cette place sont de passage, rares sont celles qui s'y posent. Il y a eu une personne âgée (70/80 ans) qui s'est posée sur un banc à côté de nous pendant 10 minutes. Sinon ce sont des personnes qui ralentissent et font des petits tours sur la place pendant qu'elles sont au téléphone.

A l'heure de notre observation, beaucoup de familles sont passées, souvent des groupes de mères avec leurs enfants, des pères étaient aussi présents mais en moins grand nombre.

La place est un lieu de passage pour différents types de personnes ; les familles, les étudiants, les travailleurs, les habitants, les commerçants d'à côté. La plupart des personnes qui passent n'ont pas d'écouteurs.

Il y a quelques voitures qui passent rue Villeroy mais la place garde son caractère tranquille. On remarque le calme de la place lorsqu'on décide de faire une prise de son en marchant de la place bahadourian jusqu'à la place Gabriel-Péri. Le volume augmente significativement dès qu'on dépasse le CLIP, notamment à cause de la circulation et du nombre de personnes présentes. Ainsi, deux espaces aux ambiances très différentes s'avoisinent. La place Gabriel-Péri incarne un véritable hub tandis que Bahadourian rappelle un square calme fréquenté par les familles.

### Mercredi après-midi (Lise, Lena et Louise)

Tentative de micro-trottoir à la place Gabriel Péri, mais peu concluant, nous n'avons pas osé aborder les hommes debouts, sauf un petit homme âgé qui se tenait près de la bouche de métro en face du café d'Algérie. Il habite Charpenne et vient à la Guillotière parce qu'il a sa famille.

15h. Apercevant Joachim et Moustapha assis à une table de terrasse, thé vert à la main, nous nous asseyons à leur table. Lena remarque la présence de deux jeunes filles sur une table voisine. Elle va à leur rencontre. Elle leur explique l'objet de sa présence. Elle leur demande leur âge, ce qu'elles font comme études, elles ont 19 ans, l'une d'elles vient du Mexique et l'autre de Limoges et sont en école de commerce (management et développement social et solidaire : école 3A). Très sympathiques, elles ont conversé pendant 10 minutes. Lena leur dit : "J'avais envie de parler avec vous car votre présence m'a interpellé, il n'y a pas beaucoup de femmes sur la terrasse du café d'Algérie", l'une d'entre elles lui répond que c'est son endroit préféré à la Guillotière et qu'elle vient presque tous les jours, dès qu'elle doit travailler ses cours. L'autre a commencé à venir grâce à son amie qui venait depuis déjà longtemps. Elles ont dit que les gens sont trop sympas, des hommes qui viennent traîner sur la terrasse la reconnaissent même en dehors du café et ils viennent lui demander comment elle va, etc. Lena lui demande comment elle a commencé à venir, elle a dit qu'un jour elle se baladait, elle avait toujours évité cet endroit et une fois lorsqu'elle passait devant, elle a vu une femme au café d'Algérie et elle s'est dit "pourquoi pas moi ?". Depuis, elle vient très souvent et elle adore ce café.

Lena lui demande si elles habitent dans la Guillotière : celle qui vient souvent au Café d'Algérie dit qu'elle habite Cours Gambetta, l'autre non, elle vient seulement avec la première. La première dit qu'elle adore ce quartier, que c'est un quartier tellement vivant et agréable, où il se passe des choses. Lena aborde la question de la mauvaise réputation du quartier et des espaces, et sa médiatisation : pour elles, ça n'est pas vrai, certes il y a beaucoup d'hommes dans l'espace public mais ils ne font pas de mal.

Elles pensent d'ailleurs qu'à partir du moment où on arrive sur le territoire avec autant de préjugés - avec les défauts de sécurité -, en fait on entretient le préjugé. Autrement dit, on arrive sur le quartier en ayant écouté tout ce qui est dit, on arrive en ayant peur des gens alors qu'on expérimente pas la peur directement, en lien avec ce qui se passe dans le quartier. C'est une peur qui vient du bouche-à-oreille et en lien avec la présence policière et médiatique. La jeune fille de Limoges connaissait d'ailleurs une fille qui habitait Grande Rue de la Guillotière et à qui il n'était jamais rien arrivé mais qui avait peur et qui a donc déménagé parce qu'elle ne supportait plus cette peur.

Lena leur pose la question "quels sont vos endroits préférés dans le quartier ?" : la jeune femme de Limoges fait signe que c'est le Café d'Algérie. En dehors du café : une épicerie asiatique qui n'est vraiment pas chère et où les gens sont trop sympathiques ; la pâtisserie arabe cours Gambetta, La Rose de Tunis qui est excellente et pas chère. Lena leur donne l'adresse du restaurant à couscous à côté de l'antenne Accès aux droits du CS Bonnefoi et elles disent qu'elles connaissent et que c'est trop bon.

Elles montrent beaucoup d'intérêts pour notre étude et disent que c'est nécessaire de voir effectivement ce qui se passe avec les femmes ici, pour déconstruire les préjugés. Elles essaieront de venir à notre journée d'animation vendredi.

Ensuite, on essaie d'aller poser des flyers au Bar De l'autre côté du Pont situé Cours Gambetta, parce qu'on aimerait bien leur parler aussi. Mais c'était fermé donc on continue notre chemin direction la Maison des Projets puis le jardin partagé Brin de Guill' situé Place Mazagran face au Court-Circuit. Lena et Lise croisent un homme d'une soixantaine d'années qui est agent d'entretien et vont lui parler, en début de Grande Rue de la Guillotière. Elles se présentent et présentent l'étude. Le monsieur nous indique qu'il ne parle pas très bien français donc elles entament un dialogue moitié français-moitié espagnol. L'homme est très sympathique et se montre très intéressé. Il nous dit directement qu'il déteste ce quartier, lui, il habite à Vaulx-en-Velin. Il travaille pour la mairie et il dit qu'il en a marre, parce que le quartier est toujours sale, qu'il y a des gens bizarres, qui sont toujours défoncés et qui laissent des saletés partout dans les rues (ce sont les sans papiers). Gestuellement, quand il parle, il tourne la tête en direction de la place Gabriel Péri. On lui demande de quoi il parle quand il parle du quartier, pour lui c'est bien la place Gabriel Péri. ça fait un moment qu'il travaille ici, il dit qu'il ne vient jamais mais il me semble qu'il a des amis et de la famille sur le quartier. Il a premièrement émigré à Madrid en Espagne, donc on discute avec lui des universités qu'il y a là-bas car il a étudié à l'Université Complutense.
















Petit arrêt à la Maison des Projets, puis nous nous dirigeons vers la place Mazagran pour rencontrer la secrétaire de Brin d'Guill. Arrivées au jardin collectif sur la place Mazagran, nous rencontrons deux bénévoles et habitantes de Guillotière, elles nous parlent du quotidien à la Guillotière, elles insistent sur le problème des nuisances sonores, des dégradations et des incivilités dans le quartier. Les CRS sont venus sur la place pour contrôler les identités des hommes et des deux femmes qui "zoniaient". La tension est montée. Ils étaient une cinquantaine, ils ont encerclés la place Mazagran pour que les hommes, à priori sans-papier, ne puissent pas esquiver leur contrôle. Il y a eu deux altercations : des hommes qui sont entrés en conflit avec la police après qu'ils aient embarqué un autre homme, à cinq ils l'ont mis dans l'arrière de leur fourgon. La présence de la police a troublé l'activité de la place : moins de passage, attention portée à l'intervention policière. C'était une intervention marquante de par leur nombre et les moyens employés (armés et plusieurs fourgons). Les bénévoles de Brin d'Guill semblent être habitués à ces interventions, de base elles ne sont pas forcément pour ce type de méthode mais elles ne voient pas d'autres solutions compte tenu du conflit d'usage avec les hommes qui statuent sur la place. Les principaux conflits tournent autour du bruit, des déchets, et du trafic de drogue.

Dans le jardin, il y avait deux hommes et cinq femmes bénévoles et deux étudiantes qui réalisaient un entretien avec la secrétaire de Brin d'Guill. Nous avons convenu d'un entretien avec l'une des deux femmes avec qui nous avons discuté.

Entretien avec Claire du bar Les Clameurs à 17h45 (Lise et Lena):

L'entretien s'est passé dans une salle à l'étage du bar. Nous étions toutes les trois assises à une table. Dans l'entretien nous avons abordé les thématiques de la gentrification à la guillotière, la volonté des clameurs pour le quartier : offre culturelle, solidarité (repas suspendus, écoute, accueil ponctuel de SDF), l'engagement militant du lieu, ses liens avec les autres structures de la Guillotière, il y a eu une tentative d'aborder le parcours de Claire mais ça n'a pas été très concluant. Peu de discussion hors enregistrement (au début et à la fin), la relation avec Claire est restée très en surface.

### *Légende de la cartographie des acteur·ices*

- 
-  Centre culturel
  -  Commerce
  -  Ecole
  -  Dispositif
  -  Service Public
  -  Dispositif d'Insertion Professionnelle et Sociale
  -  Mission Locale du 3ème arrondissement
  -  Equipement municipal ville de Lyon
  -  Fondation
  -  Centre socio-éducatif
  -  Agence
  -  Collectif
  -  Institutions
  -  Centre sociaux
  -  Engagement militant
  -  Association